



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>













**AUX MANES  
DE LOUIS XV.**





*Gudin de La Brunellerie, Paul Philip*

**AUX MANES  
DE LOUIS XV,**

*E T*

**DES GRANDS HOMMES**  
qui ont vécu sous son règne ,

*3803*

*O U*

*ESSAI sur les progrès des Arts  
& de l'Esprit humain , sous le  
règne de LOUIS XV.*

---

**P R E M I E R E P A R T I E .**

---

*Parellow...Gudin.*

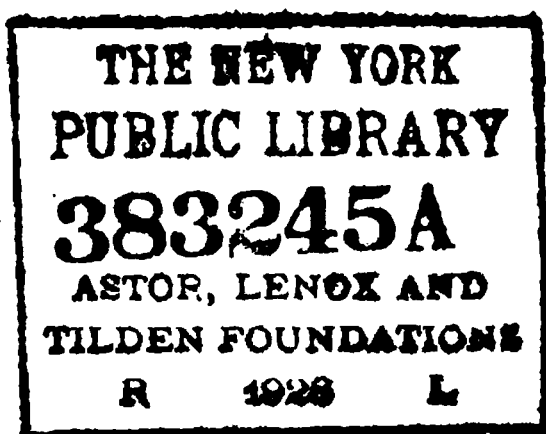


**AUX DEUX-PONTS**  
**A L'IMPRIMERIE DUCALE,**

---

**M. DCC. LXXVI.**

*Go*



NOV 1928

LIBRARY

NEW YORK



# A V I S

## DE L'EDITEUR.



CET ouvrage paraît beaucoup trop tard ; on aurait dû le publier peu de temps après la mort de *Louis XV*. L'Auteur en conçut l'idée pendant la maladie de ce Roi ; mais d'abord l'ouvrage lui parut au-dessus de ses forces.

Il communiqua son plan aux hommes les plus instruits , ils étaient occupés d'autres ouvrages : ils lui laisserent le soin de l'exécuter. Six mois se passerent avant qu'il osât l'entreprendre.

Quand il fut achevé , des obstacles s'éleverent pour en empêcher la publication. De nouveaux ordres avaient rendu les Censeurs plus rigides. Tous les gens de lettres en avertirent l'Auteur ; il refusa long-temps de les croire : il nia hautement que sous un Roi dont tous les Ministres sont estimés pour les vertus & pour les talens , il y eût plus de gênes qu'il n'y en avait eu sous d'autres Ministres.

Il demanda les loix de la censure. Il n'y en avait aucune. Les Censeurs eux-mêmes ne savaient ni ce qu'ils devaient permettre , ni ce qu'ils devaient défendre. Ils jugeaient au hazard , qu'un prin-

cipe , qu'une phrase , qu'une expression devait déplaire à un Grand , à un Magistrat , à un Prêtre ; ils permettaient à un homme sans talent , sans nom , sans ennemis , dont le livre était ennuyeux , ce qu'ils défendaient à un Auteur considéré , mais qui passait pour être suspect à des hommes en place , à des femmes ou à des corps.

J'ai vu un Censeur M. M.... supprimer un ouvrage , parce qu'il y avait quelques principes d'administration qui ne lui paraissaient pas conformes aux loix de *Moyse* : prétendant que les réglemens pour la navigation de la Seine & de la Loire , ne de-



vaient pas être différens de ceux qu'on avait faits il y a trois mille ans pour le torrent de Cedron , ou pour les déserts sabloneux de la Palestine.

J'ai vu un autre Censeur , M. *Marin* , retrancher *ma foi* d'une Comédie , & y substituer *morbleu* : prétendant que la religion était moins blessée par ce mot que par l'autre.

Enfin , l'un d'eux disait ces jours passés à un Géometre : non , Monsieur , non : je ne permettrai point la publication de votre livre. Vous osez y dire qu'entre deux points donnés , la ligne la plus courte est la ligne droite. Croyez vous qu'on ne sente pas

l'allusion ? allons donc , soyons de bonne foi : si je laissais paraître votre ouvrage , je me ferais des ennemis de tous ceux qui ne marchent jamais que par des lignes courbes , les trouvant bien plus courtes pour arriver à leur but que les lignes droites. Ces gens-là sont très nombreux dans les trois Etats du Royaume : & ces gens-là me feraient perdre ma place de Censeur qui ne me rapporte rien aujourd'hui , mais qui dans quinze ou vingt ans me fera obtenir une noble pension de cent écus ou de quatre cens livres , & qui en attendant m'ouvrira les portes de l'Académie d'Angers , ou de Caen , ou de Vire en basse Norman-

die. Non , Monsieur , non , je ne laisserai point paraître votre livre.

Quand l'Auteur fut bien informé de cette sage administration des Censeurs , il renferma son ouvrage dans son portefeuille, & il dit : j'avais cru travailler pour ma patrie , je n'aurai travaillé que pour mes amis.

Alors on lui remontra que l'*Espirit des Loix* avait été imprimé à Genève , la *Henriade* à Cologne chez *Morgpap* ; que depuis plus de cent années il n'y avait pas eu un seul bon livre de morale imprimé en France avec permission ; si ce n'est quelques Tragédies, & quelques Opé-

ra-comiques dont les Censeurs avaient supprimé sensément tout ce qui devait assurer leur succès auprès du Parterre & chez les étrangers. Que les gens de lettres criaient bien haut, mais que les gens de lettres étaient de bonnes gens, qui ne s'apercevaient pas que cette sévérité politique était pour eux le fruit défendu, qui animait leur verve, qui soutenait leur courage, qui les excitait sans cesse à de nouveaux efforts; que le Gouvernement le savait fort bien: & qu'en faisant semblant de protéger les préjugés & les sottes opinions, il engageait, par ses défenses mêmes, à les combattre avec une nouvelle vigueur. Que les

bons ouvrages paraissaient plus tard , à la vérité , mais qu'enfin ils paraissaient : qu'ils en étaient même plus recherchés , plus goûtés , plus sentis : & que le courage qu'on supposait aux Auteurs augmentait encore l'estime personnelle qu'on avait pour eux. Que si cela faisait quelque tort à la Librairie , cela faisait honneur au désintéressement , au zèle , aux vertus des gens de lettres.

Ces raisons paraissaient trop vraisemblables pour ne pas persuader l'Auteur : en conséquence il fit comme l'Auteur de la *Henriade* , comme celui d'*Emile* , comme celui de l'*Esprit des Loix* ;



il envoya son manuscrit en pays étranger, & il ne regreta que le temps que ces petits obstacles lui firent perdre & qu'il aurait employé à des études graves & à des travaux utiles.

Dans cet ouvrage il a parlé des événemens de ce siècle & des hommes qui l'ont illustré comme s'il eût vécu cent années après eux. Il en a loué quelques-uns, & peut-être tous, d'une manière qui ne leur conviendra point. Mais il a dit ce qu'il a cru devoir dire. Il n'a voulu flatter ni offenser personne. Il n'a rapporté que des faits. Ce n'est pas sa faute, s'il y a quelques hommes dont on

ne peut raconter les actions sans leur faire un outrage.

On ne craint point d'avancer qu'en général l'amour ou la haine que sent un homme pour la littérature est le thermometre de son mérite.

Celui qui est averti par sa conscience que l'histoire ne peut le louer , prend bientôt les historiens en horreur.

Il a encore plus de haine pour les Poëtes , dont les bons mots passent de bouche en bouche ; il craint qu'ils ne le peignent en un vers , & qu'ils ne lui impriment une tache ineffaçable , qui le déshonore jus-

que dans la posterité la plus reculée.

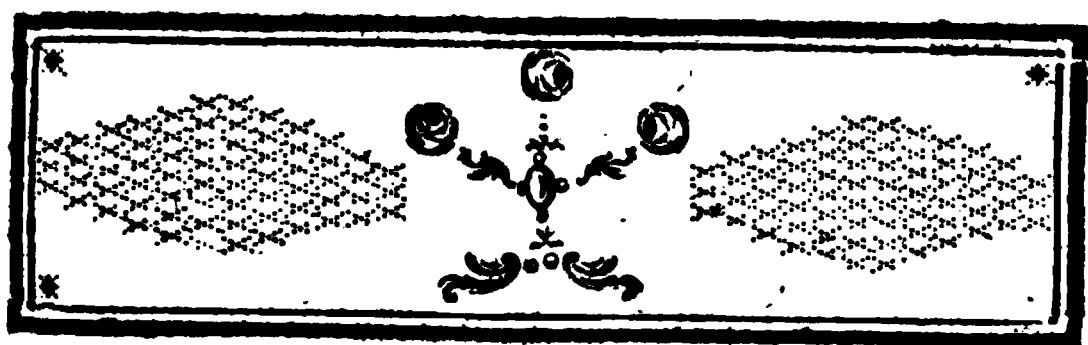
Il sent une indignation plus profonde contre les Philosophes , qui défendent les droits de l'humanité , qu'il viole : qui vantent les vertus qu'il n'a pas : & qui combattent perpétuellement les vices & les principes dont il se nourrit. Rapportant tout à lui-même , il trouve dans leurs écrits des allusions qui n'y sont pas. Il croit que tous les portraits du vice le désignent.

Mais l'homme dont l'ame est grande & généreuse , l'homme qui se sent des vertus , l'homme dont les intentions sont pures ,

ne voit que des amis dans les Philosophes, dans les Poètes, dans les Historiens. Ce sont les gens qui parlent à l'oreille & qui craignent qu'on ne les écoute, qui lui paraissent dangereux, & non ceux qui publient leurs ouvrages & qui écrivent pour tous les hommes & pour tous les temps.



**AUX MANES**



AUX MANES

DE

LOUIS QUINZE

*Et des grands hommes qui ont vécu  
sous son règne.*

---

---

PREMIERE PARTIE.

---

---

**Q**UE sert une oraison funèbre  
prononcée devant un Sarco-  
phage ? il faut un autre encens sur  
le tombeau d'un Roi : Je l'apporte.  
C'est la liste de ses bienfaits , c'est  
l'exposé fidele des progrès de l'es-  
*Premiere Partie.* A



---

prit humain sous son règne, c'est l'état où il a trouvé sa nation en prenant les rênes du Gouvernement, & l'état où il l'a laissée en descendant au cercueil. J'ose en tracer le tableau : J'ose le déposer sur la tombe de ce Roi. Que les peuples y attachent leurs yeux & qu'ils connaissent ce qu'ils ont gagné ou perdu pour leur gloire & pour leur félicité. Puisse une main plus habile le refaire & le présenter à son jeune successeur, afin qu'il apprenne dans quel état est le peuple, & le dépôt des connaissances humaines qui lui sont confiés !

*De la France à la mort de  
Louis XIV.*

A la mort de *Louis XIV*, la France épuisée d'hommes par la guerre de

la succession , par la fuite des Calvinistes , par la famine de 1709 , était encore épuisée d'argent par le luxe de la Cour , par les dépenses de la guerre , par la destruction de ses flottes , par le nombre des impôts , par la désolation des campagnes , par l'anéantissement de son commerce , & la perte de ses manufactures que les Huguenots fugitifs avaient portées à des nations étrangères ; elle paraissait manquer de ressources , & pour comble de malheur le sceptre se trouvait dans les mains d'un enfant.

Cependant jamais la France n'avait eu plus de gloire ; jamais les autres nations ne l'avaient plus justement admirée ; & jamais la maison de Bourbon n'avait été si puissante & si redoutable.

Les Rois de cette maison avaient

en Europe la France & l'Espagne , en Amérique ils dominaient des confins du Chili à la terre de Labrador : ils la possédaient presque toute entière ; ils avaient des Provinces en Afrique , ils en avaient de plus grandes dans les Indes orientales ; & ils regnaient sur le vaste Archipel des Marianes & des Philippines. L'Espagne possédait presque toutes ces contrées lointaines ; la France n'avait guères en Amérique que le Canada , la Louisiane , une partie de l'Isle de St. Domingue & quelques petites Isles des Antilles.

Elle possédait en Afrique quelques établissemens à l'embouchure du Sénégal.

Elle avait en Asie la ville de Pondichery , & quelques comptoirs au fond du Golphe de Bengale.

*Acquisitions & pertes sous  
Louis XV.*

La France avait acquis en Europe la Franche-Comté, l'Alsace, & la Flandre appelée Française, sous le règne de *Louis XIV.* En Amérique elle avait acquis la Louisiane, découverte en 1680, par *Robert Cavelier de la Salle* qui lui avait donné le nom de son Roi. Elle s'est fait céder sous celui de *Louis XV.* la Lorraine par un traité; & elle a conquis la Corse par les armes. Mais elle a perdu en Amérique le Canada qu'elle possédait depuis le règne de François premier, & cette Louisiane qu'elle avait depuis si peu de temps : vastes contrées dont chacune était plus étendue que la France. Ses posses-

---

Acquif-  
tions sous  
*Louis XIV.*

---

Acquif-  
tions & per-  
tes sous  
*Louis XV.*

sions ont été ruinées en Asie, & les petits établissemens qu'elle avait en Afrique ont été enlevés par les Anglais. Il ne lui reste plus que l'Isle de Gorée.

La seule Lorraine, dira-t-on peut-être, pays rempli de campagnes florissantes & de Cités riches, vaut mieux que ces immenses déserts couverts de forêts & de glaces. Oui, sans doute; mais ce qui causa la perte de ces climats lointains, c'est la faiblesse de notre marine; elle avait été créée & détruite sous *Louis XIV*, & son successeur, s'il la releva un peu, ne put jamais la rendre formidable.

---

La maison  
de Bourbon  
acquiert  
deux sou-  
verainetés.

La maison de Bourbon acquit encore deux souverainetés, sous ce règne; le Royaume de Naples & de Sicile, & les Dúchés de Parme, de

Plaisance & de Guastalla. Jamais cette maison ne fut aussi puissante, & jamais les Rois de France n'ont eu tant de territoire en Europe depuis le démembrement de l'Empire de *Charlemagne*.

Si quelqu'un s'étonnait de voir ces trois Etats gouvernés par des Rois d'origine Française ; qu'il sache que presque aucun peuple du monde, n'est régi par des Rois originaires de son pays. Les Empereurs de la Chine descendent des Tartares ; ainsi que ceux du Mogol ; ainsi que les Kams de la Crimée ; ainsi que le Bey de l'Egypte & le Sultan des Turcs.

---

Presque aucun Roi ne tire son origine du pays où il régne.

La Maison de Holstein régne sur le Danemarck, sur la Suede , sur la Russie, elle possède les royaumes du Nord, comme celle de Bourbon occupe ceux du Midi. Les Rois de

**Portugal tiennent à cette dernière maison : ils sortent d'un bâtard de la première branche des Ducs de Bourgogne ; & cette maison de France qui a fourni des Rois à tant de peuples , paraît elle-même être sortie des forêts de la Germanie ; tandis que la maison de Lorraine , issue d'une province qui appartient aujourd'hui à la France , domine sur la Hongrie , sur la Bohême , sur l'Autriche , sur les Pays-Bas , sur le Milanais , sur la Toscane , & sur l'Allemagne dont elle tient l'Empire. Une maison d'Italie , la maison d'Est , transplantée au Nord de la Germanie , a passé enfin sur le trône d'Angleterre , régné dans Gibraltar & dans Minorque , fait trembler les Nababs de l'Inde , & recule au fond des forêts les sauvages de l'Améri-**

que, des terres du Labrador à la pointe de la Floride. Ainsi la destinée se joue de l'univers & donne pour Rois à presque tous les peuples, des hommes qui, dans l'ordre de la nature, n'auraient jamais dû pénétrer chez eux.

### *Du Gouvernement.*

Quelle idée les Rois ont-ils des hommes ? c'est une question qu'on est tenté de faire souvent en lisant l'histoire.

Sous la première race de nos Rois le Gouvernement ne fut qu'un brigandage, qui a fini par faire enfermer dans un cloître le dernier né de cette race faible & perverse.

---

Gouvernement sous la première race.

Sous Charlemagne la nation fut puissante, glorieuse, respectée, & l'on serait tenté de croire qu'il y avait

---

Sous la seconde.



des principes d'humanité & de Gouvernement, sans l'horrible massacre des Saxons & sans les loix de sang données à ces Germains qui souffrirent trop long-temps l'abominable loi appelée *Veimique*.

Après la mort de ce conquérant qui soumit tout, du Tibre à la mer Baltique, ses vastes États déchirés par ses enfans, retomberent dans l'anarchie ; & le dernier de cette race avilie, captif de *Hugues-Capet*, périt avec sa femme, enfermé dans une tour de la ville d'Orléans.

---

Sous la  
troisième.

Le règne des Rois de cette troisième race n'offre jusqu'à *Louis XIV* qu'une longue guerre civile où l'on trouve à peine quelques intervalles de paix.

Les affronts faits à l'humanité pendant ces siècles de barbarie sont innombrables ; on éprouva la servitu-

de de la Glebe, le brigandage des Seigneurs qui força tant de fois les payfans à se révolter & à les combattre avec toute la fureur de gens desespérés ; les croisades , la guerre sacrée du Languedoc , les bûchers de l'Inquisition naissante dans cette Province ; l'abominable farce que jouèrent les Ducs de *Bourgogne & de Berry* sous la minorité de l'imbécille *Charles VI* , lorsqu'ils rassemblèrent dans les cours du Palais tous les habitants de Paris , & qu'ils les condamnerent à la mort avec des formes juridiques , sous le vain prétexte d'une révolte qu'il n'y avait point eue ; ils les forcèrent à racheter leurs jours au prix de tous leurs biens , & ils inspirèrent ainsi à ce peuple , pour ce malheureux Roi , une invincible haine qui lui fit per-

---

dre sa capitale , & qui pensa livrer pour jamais la France à ses ennemis.

On vit depuis, le massacre des habitans des villes de Mérindoles, de Cabrières , de cent villages peuplés par des Vaudois ; crimes dont le Parlement de Paris fit du moins justice , en faisant décapiter l'Avocat général *Guérin* qui avait osé solliciter & exécuter l'arrêt qui condamnait ces malheureux. Enfin tant de forfaits furent couronnés par la St. Barthelemy . . . je frémis ; je m'arrête ; & je m'écrie encore : Quelle idée les Rois ont-ils des hommes ?

Ces crimes, ces malheurs, ces excès d'abrutissement étaient alors communs à presque tous les peuples de l'Europe.

---

Il devient  
meilleur

Le règne de *Henri IV* fut exempt de tous ces maux ; ce Roi apprit

---

aux hommes à se tolérer leurs différentes manières de penser & de servir Dieu : mais sa mort, replongea la France dans toutes les horreurs d'une guerre civile & sacrée. Les assassinats, les meurtres juridiques, le despotisme, les conjurations & les révoltes renaissent sans cesse sous le règne de ce faible *Louis XIII* & de son implacable Ministre, dont l'esprit aimait les arts, & dont le cœur était avide de sang.

---

sous *Henri IV* & retombe dans tous ses vices sous *Louis XIII*.

La raison vint à la suite des arts. Le règne de *Louis XIV* amena les plus beaux jours. Jamais l'humanité n'avait encore été autant respectée, qu'elle le fut sous ce Roi.

Qu'on juge cependant de l'idée qu'avaient les Rois & les Ministres de leur autorité, sur les autres hommes, par l'inutile & l'horrible dé-

---

Faites sous *Louis XIV*.

---

vaustation du Palatinat , & par la funeste & barbare persécution qui suivit la révocation de l'Edit de Nantes.

Cet Edit avait besoin d'être réformé : des places de sûreté accordées à un parti, quelque'il soit, dans un Etat, sont un outrage au souverain, & un prétexte aussi bien qu'un moyen de sédition pour des mécontents ; mais *Louis XIII* avait enlevé ces places aux Calvinistes ; ils étaient désarmés & soumis, quoique nombreux ; on les força à la révolte.

Les idées de la nation ont changé sur cet article comme sur tant d'autres , persécuter des hommes pour des idées métaphysiques , pour des opinions parfaitement indifférentes à la conduite de la vie , enlever des enfans à leur pere , emprison-

ner, piller, tourmenter, livrer à la brutalité des soldats, ou au fer des bourreaux, des infortunés pour la foi qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, & leur défendre en même temps de fuir du pays où on les persécute; cela nous paraît aujourd'hui d'une absurdité & d'une atrocité si grande, qu'on peut à peine le croire, malgré les monumens historiques qui tous attestent ces tristes vérités. Et alors cela parut juste & saint!.... les Tribunaux ne reclamèrent point les droits de l'humanité; & le Clergé crut remplir un devoir sacré! Il n'y eut que le seul *Fénelon* qui refusa de se faire suivre par des soldats en partant pour prêcher des hérétiques. Mais le vertueux *Fénelon* était bien supérieur à son siècle, & même à tous les siècles, par la pureté de sa morale,

la douceur de son caractère, & la sensibilité de son ame. Rien ne fut plus nuisible à la marine, au commerce & aux arts, que ces persécutions. Rien ne fut plus utile aux nations étrangères, chez qui les réfugiés Français portèrent leur industrie, une partie de leurs richesses, & des lumières qui valent mieux que l'or, & qui procurent beaucoup d'or à ces nations.

Il devient  
plus tolé-  
rant & plus  
juste sous  
*Louis XV.*

On ne vit rien de pareil sous *Louis XV.* On fit la guerre avec autant d'humanité qu'en peut comporter ce crime qui la blesse au premier chef.

On s'occupa plusieurs fois des moyens de donner une forme légale aux mariages des Protestans; & l'on n'osa le faire quoiqu'on en sentît la justice & l'utilité.

Pour lever bien des obstacles, il  
ne

ne fallait peut-être que generaliser la question. Ce n'est pas aux mariages des seuls Huguenots qu'il faut donner une forme légale ; c'est à ceux des Luthériens ; c'est à ceux des Juifs, & de cent autres sectes qui rampent peut-être inconnues dans quelques endroits du Royaume ; c'est en un mot à tous ceux qui ne sont point de la religion du Roi. Ainsi cet Edit, proposé tant de fois , pourrait ne point nommer les Calvinistes ; & les Magistrats chargés de rendre leur union légale pourraient ne pas leur demander de quelle secte ils sont : il suffirait de savoir qu'ils ne sont pas de la religion du Roi. Cette indifférence de la loi , serait peut-être le plus sûr préservatif contre les emportemens du fanatisme , qui croit

*Premiere Partie.*

B



---

toujours que Dieu le regarde & le protège.

La même indifférence peut présider à l'acte qui constate la naissance des enfans. C'est le Magistrat qui rendra légale l'union du pere & de la mere qui doit connaître & certifier la légitimité des fruits de ce mariage. Les Juifs rejettent le Baptême; les Anabaptistes ne l'administrent qu'aux adultes : mais tous ont également besoin que la loi reconnaisse leurs enfans pour légitimes, aussitôt qu'ils sont nés.

C'est à *Marc-Aurele* qu'on doit l'usage d'inscrire sur des registres publics, le nom des enfans au moment de leur naissance. Ce n'est point une cérémonie religieuse, c'est un acte purement civil.

Le sort des sectaires s'adoucit de jour en jour sous *Louis XV.* On laissa tomber en désuétude plusieurs loix de rigueur ; mais comme on ne les abolit point , elles donnerent lieu bien souvent à des injustices & à des persécutions , d'autant plus odieuses , qu'elles étaient dictées presque toujours par des haines particulières , ou par un intérêt sordide.

Les farces des convulsionnaires causerent quelques emprisonnemens ; les billets de confession & les refus de sacremens quelques exils : les querelles des Jansenistes & des Molinistes une quantité innombrable de lettres de cachet. Le Gouvernement aurait pu s'épargner ces actes de rigueur & cette perte de temps , en les rendant ridicules , comme avait fait le Régent. Ces querelles

nées sous *Louis XIII*, renouvelées dans la vieillesse de *Louis XIV* ne reparurent qu'après la mort du Régent.

Ce Régent lui-même abusa de son autorité passagère dans le temps du système, jusqu'à défendre à toute personne & même à toute Communauté séculière ou régulière de garder plus de cinq cens livres en argent monnoyé. On fit des perquisitions odieuses dans plusieurs maisons. Quelles que soient les idées des Rois & des Ministres, jamais les peuples ne croiront que de telles violences soient des droits; ils les regarderont toujours comme des abus.

Lorsque *Louis XV* régna par lui-même, il me semble qu'on ne commit plus de ces violences générales, qui offensent tout un peuple. Il y en

eut toujours des particulieres, comme les réglemens sur le contrôle des ouvrages d'or & d'argent, réglemens qui permettent d'aller fouiller jusques dans le lit nuptial d'un orfèvre, pour savoir s'il n'y a point caché quelques morceaux d'or non contrôlé : comme les recherches pour la contrebande du sel ou du tabac : comme quelques autres.

L'idée la plus étrange que le Gouvernement ait eu de ses forces sous le dernier règne, c'est d'avoir imaginé qu'il pourrait destituer de leurs offices, tous les Magistrats du Royaume, comme on casse un régiment; & les remplacer, comme on remplace des soldats réformés.

Ce qu'il y eut de plus singulier peut-être dans cette grande révolution, ce fut le caractère de tranqui-

Faites sous  
Louis XV.

lité & de constance , que la nation développa , & qu'on n'eût guères attendu d'elle.

Destitution  
de tous les  
membres  
du Parle-  
ment.

Le Parlement avait cessé ses fonctions , & refusait de se conformer à un Edit enregistré de force dans un lit de justice tenu à Versailles. Les ordres du Roi , ses lettres de jussion , ses menaces n'avaient point ébranlé la fermeté de ce Corps, on crut qu'on en triompherait en attaquant séparément ses membres.

La nuit du  
19 au 20  
Janvier.  
1771.

Tous , la même nuit , à la même heure , sont éveillés au nom du Roi. Deux Mousquetaires entrent dans leurs chambres , & leur présentent l'ordre de reprendre leurs fonctions , de répondre par écrit à cet ordre *oui* ou *non* , & de signer ce mot seul , sans périphrase , sans adoucissement. On ne croyait pas qu'aucun homme

eût l'audace de répondre effrontément, *non*, à son Roi. Il était à craindre que ces Mousquetaires n'eussent l'ordre de conduire en prison ceux qui auraient cette audace. Cependant presque tous l'eurent : presque tous écrivirent *non* : & le petit nombre de ceux qui , partageant l'effroi de leur femme , de leurs enfans , de leur maison alarmée , eurent la faiblesse de dire , *oui* , protestèrent dès qu'il fut jour , contre la violence nocturne qu'ils avaient éprouvée , & contre la parole que le trouble leur avoit arrachée.

La nuit suivante , on les réveille encore. Un huissier de la chaîne apporte à chacun d'eux un arrêt du Conseil qui déclare leurs charges confisquées , qui leur défend de prendre à l'avenir le nom de membre du Parle-

ment, & d'en faire les fonctions. A peine il est sorti, que des Mousquetaires arrivent & leurs apportent des lettres de cachet qui les exilent tous, dans des lieux différens, & très éloignés les uns des autres.

Ces démarches nocturnes, cette confiscation des offices, cette dispersion, cette destitution de Magistrats, que la loi déclarait inamovibles, effrayerent tous les esprits. Quel particulier pouvait être en sûreté, si le corps entier de la Magistrature ne l'était pas ?

Ce fut envain que le Chancelier envoya les Conseillers d'Etat, & les Maîtres des Requêtes s'asseoir à la place des Magistrats destitués : on ne les regarda point comme un Parlement ; eux-mêmes ne se regarderent point comme tel. Le public, les Avo-

cats , les Procureurs refuserent de plaider devant eux. Envain ils appellaient des causes , nul ne répondait. Le Public assemblé par curiosité autour de ce tribunal oisif , riait de leurs appels & les plaifentait quelquefois cruellement.

Envain on tenta de corrompre quelques membres du Parlement ; dans deux cens personnes il ne s'en trouva pas une seule , qui ne préférât l'exil le plus dur à un retour honteux. Envain on offrit de faire présent , à quiconque les voudrait , de ces mêmes charges qui se vendaient si cher quelques jours auparavant ; personne ne se présenta : près de trois mois se passerent dans cet abandon.

Enfin on imagina qu'un autre genre de violence pouvait donner un



dre émeute , le moindre soulèvement.

Le Roi persévéra malgré le vœu bien connu de son peuple. Mais quatre années entières ne purent consolider cette opération trop injuste : on dit que lui-même il la condamnait , quand la mort le surprit : & dès qu'il fut au tombeau , le jeune Prince qui lui succéda remit les loix en vigueur , & rendit au peuple ses anciens Magistrats.

La même scène à peu près fut jouée dans tous les Parlemens du Royaume : on avait même ôté à celui de Rouen , jusqu'à son nom , pour lui donner celui de Conseil supérieur : on avait créé huit Tribunaux sans appel , sous ce titre de Conseils supérieurs , dans des villes qui n'avaient jamais eu de Parle-

ment. Tout cela s'est évanoui à la mort du Roi. Tout est rentré dans l'ordre. A peine reste-t-il quelques vestiges de ce grand désastre.

Malgré ce renversement de l'ordre, malgré tant d'autres abus qu'on souffre, quoiqu'on les connaisse; la science du Gouvernement s'est perfectionnée. La théorie en fut mieux connue, la pratique en fut moins vicieuse. Plusieurs Intendans abolirent les corvées dans leurs départemens. On essaya de se procurer des soldats sans tirer la milice, à laquelle on revint cependant. M. le Duc de Choiseul, pendant son Ministère, supprima le droit d'Aubaine, en faveur de toutes les puissances qui voulurent accorder aux Français les droits de regnicoles dans leurs Etats. On a continué depuis, &

On commence à abolir les corvées.

On supprime le droit d'Aubaine.

aujourd'hui presque tous les étrangers peuvent s'établir en France sans craindre que leurs héritiers hors du Royaume, soient privés de leur succession.

Ainsi les opinions religieuses ont obtenu un peu de tolérance ; les peuples des campagnes ont été un peu moins opprimés ; les étrangers mieux accueillis ; l'humanité entière mieux traitée, sous le feu Roi, qu'elle ne l'avait encore été.

### *De la Guerre.*

*Louis XIV* s'accusait en mourant d'avoir trop aimé la guerre. *Louis XV* ne l'aima jamais : cependant elle s'alluma six fois sous son règne, & elle consuma près de vingt cinq années des soixante qu'il dura.

Il n'y eut , il est vrai , que trois de ces guerres qui mirent l'Europe & la terre en feu. Les trois autres confinées dans un coin du monde , n'ayant ensanglanté qu'un petit nombre de champs , peu remarquées des historiens , sont déjà oubliées du reste des hommes.

### *Premiere Guerre.*

La premiere de toutes fut celle , que , dans la minorité de ce Roi , on livra en son nom , à son oncle le Roi d'Espagne , & qui fut presque aussitôt éteinte qu'allumée.

1719.

Plusieurs années après la naissance de la paix , Louis XV fit bombarder la ville de Tripoli , par M. de Grandpré. Cette punition due à ces corsaires , ne fut point regardée comme une guerre.

1728.

*Seconde Guerre.*

1733.

Dans cette seconde guerre , la France fut unie avec l'Espagne & la Savoye , contre la maison d'Autriche. *Stanislas* , Beaupere de *Louis XV* , venait d'être élu pour la seconde fois Roi de Pologne , & il ne put y pénétrer. Ces mêmes Russes qui l'avaient obligé d'en sortir après la défaite de *Charles XII* , lui en fermerent alors les chemins. Mais les Français descendirent en Italie avec les Espagnols ; & en deux campagnes ils mirent *Don Carlos* sur le trône de Naples & de Sicile. François Duc de Lorraine , gendre de l'Empereur *Charles VI* , devint Duc de la Toscane , que la mort du dernier des Médicis laissoit sans maître , & la Lorraine fut cédée à la France.

1736.

---

France. *Stanislas* vint la gouverner, & renonça aux droits que deux élections lui avaient donnés sur la Pologne.

### *Troisième Guerre.*

La mort de l'Empereur *Charles VI* ralluma la guerre. *Louis XV* fit élire pour lui succéder *Charles* de Bavière. Ses armées triomphantes parcoururent l'Allemagne jusqu'au fond de la Bohême, & pénétrèrent en Italie malgré le Duc de Savoye.

---

1741.

Cette guerre sera à jamais mémorable par la belle retraite de Prague que fit le Maréchal de *Belle-Isle* & qu'on a comparée justement à celle des Dix-Mille; parce que si elle était infiniment plus courte, elle était infiniment plus dangereuse. Elle le sera encore par les belles cam-

*Première Partie.*

C

pagnes du Maréchal de *Saxe* , par ses savantes marches qui tromperent les ennemis , & qui le rendirent maître de leurs principales villes enlevées à leurs yeux : elle le fera par la bataille de Fontenoy ; par celle de Raucoux & de Lawfelt ; par le siège de Bergoopzom , qui se croyait imprenable , & qu'emporta d'assaut ce *Lowendal* , Danois , au service de la France ; il était un des hommes les plus instruits de l'Europe : on dit même qu'il parlait quatorze langues.

1747.

Cette guerre doit être mémorable pour avoir forcé les Hollandais tremblans à se donner un Stathouder , dont la puissance héréditaire doit passer aux filles même , au défaut de mâles.

Elle doit l'être encore , par les

---

aventures du Prince *Edouard* qui osa passer, presque seul, des rives de la France, en Angleterre; & qui ébranla le trône, dont il ne put renverser le possesseur.

Elle doit l'être pour avoir établi un second Prince de la maison de Bourbon, *Don Philippe*, en Italie, sur les Duchés de Parme & de Plaisance.

Elle doit l'être enfin, pour avoir intéressé à la destinée des Français presque tous les peuples du monde, depuis les sauvages du Canada, jusqu'aux Nababs des Indes. *Dupleix* Gouverneur de Pondichery, devint l'arbitre de ces vassaux du Grand-Mogol, & fit prédominer dans ces contrées, la puissance française; il reçut même de cet Empereur le titre de Nabab; & il eut sous ses loix



---

ses qu'elle fit dans cette nouvelle guerre,

Ses troupes vaincues à la fin dans tous les climats de la terre où elles combattirent , loin de perdre leur renommée , se distinguèrent par des exploits qui augmentèrent encore leur gloire.

---

1756.

L'Europe les vit d'abord s'emparer de Port-Mahon par une de ces tentatives qui tiennent de la témérité , que le succès seul peut faire excuser , & qui paraissent incroyables. Le Gouverneur Anglois demandait aux soldats qui le prirent, si les Français avaient eu des aîles pour s'élancer sur des remparts , où des hommes ne pouvaient parvenir.

Le Maréchal Duc de *Richelieu* qui fit cette conquête , & qui dans

---

la guerre précédente avait délivré Gênes prise par les Impériaux ; le Duc de *Richelieu* passa bientôt en Allemagne, & alla commander l'armée victorieuse du Maréchal *d'Estrees* qui venait de battre le Duc de *Cumberland* près de *Hastinbek*. Il ajoute de nouvelles victoires à celle-là : & poussant les Anglais jusqu'au bord de la mer, à l'embouchure de l'Elbe, il les force à capituler avec lui ; & à signer qu'ils ne s'opposeront plus aux Français pendant cette guerre. Ce fut le dernier de nos succès.

Vaincus par le Roi de Prusse, repoussés loin d'Hanover, on ne put cependant nous chasser d'Allemagne ; & nos frontieres furent toujours en sureté.

Dans les autres parties du monde

---

notre fort fut le même , nous remportâmes d'abord des victoires , & bientôt après nous essayâmes les plus cruelles défaites.

Quelques années avant cette guerre avec l'Angleterre , nous en avions eu une dans l'Inde avec quelques Nababs secourus par les Anglais. Trois cens Français commandés par un Officier nommé *de la Touche* disperserent une armée de quatre vingt mille Indiens. Quelques disgraces qui suivirent ces victoires , firent rappeler *Dupleix* ; & les dégoûts qu'il reçut en France , étaient plus capables d'effrayer ses successeurs , que de les exciter à tenter de grandes entreprises.

---

1758.

Le Lieutenant - Général Comte *de Lally* y fut envoyé , au commencement de cette guerre. Il en-

---

leva d'abord aux Anglais le fort St. David , assiégea Madras ; il prit le quartier qu'on appelle la ville noire : mais enfin il fut vaincu , assiégé dans Pondichery , & pris par les Anglais. Il s'était fait abhorrer ; il en porta la peine à son retour en France , il fut décapité. Ce fut pour la seconde fois que la ville de Pondichery fut enlevée à la France. Elle l'avait été par les Hollandais , sous le Ministère de *Colbert*.

Les établissemens que les Français avaient en Afrique , dans la Gorée , & sur les bords du Sénégal , furent aussi la proie des Anglais.

En Amérique , dans le Canada , M. de *Montcalm* commença par vaincre les Anglais ; il leur prit plusieurs forts. Mais dénué de tout se-

1759.

cours , n'espérant rien de la France dont les vaisseaux ne pouvaient approcher de ces rives sans être pris par les flottes ennemies , combattant toujours , supportant toutes les extrémités de la disette , & toute la rigueur de ce climat glacé , ne pouvant réparer ses pertes , il fut vaincu , il fut tué les armes à la main sous les remparts de Québec. On le rapporta dans ces murs , & on l'ensevelit dans un trou , creusé par une bombe que les Anglais avaient lancée. Ils s'emparèrent bientôt de cette ville , & nous chassèrent de toute l'Amérique septentrionale.

Cette guerre une des plus funestes que la France ait jamais soutenue , cette guerre nous coûta le Canada , la Louisiane , les Îles de St.

---

Vincent, de Tabago, de la Dominique, de la Grenade; tous nos établissemens du Sénégal, une jeunesse innombrable, & plus de deux cens millions, qu'elle fit sortir du Royaume.

Remarquez que *Dupleix* commença dans l'Inde la guerre en 1751 ou 1752, contre des Nababs, soutenus par le Lord *Clive*; qu'elle commença en 1755, en Canada par une dispute survenue entre les Anglais & les Français, pour quelques arpens de neige & de glace sur les frontieres de l'Acadie; qu'elle n'éclata en Europe qu'en 1756. Qu'ainsi en ne comptant que depuis cette dernière époque, comme on fait ordinairement, elle ne dura que sept ans, jusqu'en 1763, où la paix consolida nos pertes; mais que dans la vérité, le sang Français coula

---

pendant onze années dans diverses parties du monde.

### *Cinquieme Guerre.*

La guerre contre le Roi de Maroc succéda bientôt à cette guerre terrible. Elle ne pouvait nous offrir aucun dédommagement; on ne voulait rien conquérir. Il ne s'agissait que de châtier des corsaires nouvellement nés. Le même tremblement de terre qui renversa Lisbonne, Féz, Tétuan, & plusieurs autres villes en Afrique, emporta un long banc de sable qui fermait le port de Salé; & foudain les habitants de cette ville construisirent de gros vaisseaux & devinrent des Pirates redoutables. Il fut aisé à la France de les réprimer.

*Sixieme Guerre.*

Si la guerre contre ces Corsaires fut juste , celle que la France fit aux Corfes fut évidemment injuste. Ce peuple défendait depuis plusieurs siècles sa liberté contre les Génois. Mais ce peuple ne savait point être libre ; de tous temps les côtes de cette Isle ont été pillées par tous les peuples qui ont osé y descendre ; les habitans des rivages furent souvent asservis. Les Montagnards se prétendaient indépendans de toute puissance ; les Génois leur étaient en horreur : ces Montagnards se cachaient dans leurs rochers quand ils étaient les plus faibles , & dès qu'ils avaient réparé leurs forces , ils descendaient dans la plaine , battaient leurs vainqueurs , déli-



---

traité de féditieux & poursuivi comme tel.

*De l'Art Militaire.*

L'art de la guerre s'est beaucoup perfectionné en Europe. Le Roi de Prusse en a l'honneur. Mais si *Louis XV* avait eu l'ame ambitieuse ou cruelle, la France aurait peut-être la triste gloire d'avoir fait, dans cet art, une révolution aussi grande que celle qu'a produit, il y quelques siècles, la poudre à canon.

Un Dauphinois, nommé *Dupré*, qui avait passé sa vie à faire des opérations de chymie, inventa un feu si rapide & si dévorant, qu'on ne pouvait ni l'éviter, ni l'éteindre : l'eau lui donnait une nouvelle activité. Sur le canal de Versailles, en présence du Roi, dans les cours de  
l'Arsenal

---

l'arsenal à Paris , & dans quelques uns de nos ports , on en fit des expériences qui firent frémir les militaires les plus intrépides , comme les effets de la poudre faisaient trembler les anciens Chevaliers : *Bayard* lui-même avait cette invention en horreur.

Quand on fut bien sûr qu'un seul homme , avec un tel art , pouvait détruire une flotte , ou brûler une ville , sans qu'aucun pouvoir humain y pût donner le moindre secours , le Roi défendit à *Dupré* de communiquer son secret à personne. Il le récompensa pour qu'il se tût , & cependant ce Roi était alors dans les embarras d'une guerre funeste : chaque jour il faisait des pertes nouvelles : les Anglais le bravaient jusques dans ses ports : il pouvait les

*Première Partie.*

D

détruire : mais il craignit d'augmenter les maux de l'humanité, il aimait mieux souffrir. On n'a peut-être jamais fait une action plus magnanime : la gloire même n'en pouvait être la récompense : l'Europe l'ignore, & quand elle en sera instruite, on doutera d'un fait dont il n'y aura plus ni témoins, ni preuve. *Dupré* est mort, & je crois qu'il a emporté avec lui son funeste secret.

Création  
de l'ordre  
du vrai mé-  
rite.

Le Roi créa en 1759, pour les Officiers étrangers qui étaient à son service, & qui avaient une religion différente de la sienne, un ordre militaire, qu'il appella l'ordre du vrai mérite. Cette marque d'honneur, accordée à des hérétiques, eût causé du scandale, & peut-être des querelles sanglantes, dans le siècle dernier : de nos jours, elle

n'a pas produit la plus légère dispute.

On avait toujours reproché aux militaires & en général à la Noblesse Française un dégoût invincible pour les sciences. Ce règne à presque effacé cette tache : & depuis le Chevalier de *Folard*, qui composa ces savans commentaires sur *Polybe*, & qui donna des leçons au Maréchal de Saxe ; beaucoup de Français ont su allier les talens littéraires , au talent militaire.

Plusieurs  
militaires  
cultivent  
les lettres.

L'art des combats n'était sous les premières races de nos Rois que celui de la force : il demande aujourd'hui du génie & du savoir , peu de professions laissent plus le temps de s'instruire. Dans l'oisiveté d'une ville de garnison , il faut dissiper son ennui par la débauche , ou

par la culture des lettres & des sciences.

Ainsi firent les Romains.

Les Romains employaient leurs loisirs à s'instruire, ils étudiaient sous la tente : ils plaidaient, l'hiver, les causes de leurs clients : ils étaient jurisconsultes & soldats. On attribuait à *Lélius* & à *Scipion*, les comédies de *Térence*. *César* disputait d'éloquence avec *Cicéron*, qui avait lui-même remporté une victoire. Les Romains furent les vainqueurs & les législateurs du monde ; & malgré les trop justes reproches qu'on peut leur faire, ils méritèrent de l'être, par le soin qu'ils eurent toujours d'adopter les bonnes loix & les bons usages, qu'ils trouvaient chez les étrangers & par celui qu'ils prirent d'éclairer & de civiliser les peuples qu'ils asservissaient.

La valeur en effet est moins un mérite qu'un instinct naturel , fortifié par l'habitude du danger. Ce payfan qui tremble sous le bâton de son Seigneur , qui pleure en tirant la milice , qui part avec désespoir , devient bientôt un soldat intrépide. Il n'est aucun peuple , même sauvage , qui n'ait produit des guerriers indomptables ; qui ne cite des traits de bravoure qui seraient incroyables s'ils étaient moins communs. Et il n'est point de brave qui ne tremble si on l'expose à un danger qu'il ne connaît point. Ainsi beaucoup de militaires ont la mer en horreur ; ainsi le grenadier qui monte à l'assaut , n'oserait grimper au haut d'un mât ; ainsi ce matelot balancé sur un cable au gré des flots , pâlit en descendant au fond

---

d'une mine , dans un tonneau suspendu à une corde.

Si le mépris du danger n'est qu'une faculté naturelle commune à tous les êtres , & que l'habitude développe plus facilement que toute autre : s'il est plus aisé de rassembler cent mille soldats braves jusqu'à la démence , que quatre bons ingénieurs , ou que trois hommes capables d'écrire leurs exploits avec intérêt ; ce mépris n'en impose pas moins ; c'est le seul talent qui ne s'avilisse pas à force d'être commun. Cependant il ne suffit plus pour distinguer un homme ; on demande aujourd'hui d'autres qualités : l'art de la guerre est devenu une science profonde , qui tient à toutes les autres.

Beaucoup de militaires ont écrit

sur leur art des livres estimés. On connaît les *réveries* du *Maréchal de Saxe*, & son traité des *légions*; les *Commentaires sur Montecuculli* de M. le Comte *Türpin*; le traité de la petite guerre par M. de *Grand-Maison*; le *Partisan français*, par M. de la *Croix*; les *Mémoires du Maréchal de Puyfégur*. On trouve dans ces mémoires un projet de campagne, pour une guerre dont le théâtre ferait dans les environs de Paris: ce qui peut rendre ce livre singulièrement utile aux jeunes gens de cette capitale, qui se destinent aux armes.

M. de *Gribauval* a beaucoup perfectionné l'artillerie: son système a produit un point de controverse entre les militaires: M. *Puget* a écrit contre ce système: cette dispute a



produit plusieurs ouvrages. Enfin ces dernières années ont produit le traité de la *Tactique* de M. Guibert , dont la préface est remplie de beautés mâles & philosophiques. On a vu paraître depuis , *l'histoire des campagnes de M. le Maréchal de Maillebois* , par M. le Marquis de Pezay. Son discours préliminaire respire à la fois , par le plus heureux mélange , le goût des armes , le desir de la paix , l'ardeur de la guerre , & l'amour de l'humanité. M. de Guibert est l'Auteur de la tragédie du Connétable de Bourbon : M. de Pezay a cultivé divers genres de littérature ; il a même fait quelques opera-comiques.

### *De l'Agriculture.*

Tous les

*Tout est bien en sortant des mains*

*de l'Auteur des choses*, dit un Philosophe célèbre : & cela est vrai, parce que tous les êtres sont égaux devant l'Auteur de la nature, qui les a tous créés. Mais tout n'est pas également bien pour l'homme. Tous les climats ne sont pas sains ; tous ne produisent pas les alimens qui lui sont nécessaires : quelques uns même lui sont funestes.

Pays ne conviennent pas à l'homme & à l'agriculture.

Les deux pôles lui sont également interdits. Dans la zone glaciale, sa stature diminue, sa force se perd, son intelligence s'engourdit, son ame est sans vigueur. Dans la zone torride, son sang se brûle, sa peau noircit, son esprit s'affaiblit ; & , ce qui paraît contradictoire, avec une intelligence faible, il a des passions furieuses.

La zone tempérée est la seule fa-

L'homme

est obligé  
de combattre par-  
tout, la na-  
ture.

vorable à l'espèce humaine; & dans cette zone il n'y a pas un seul climat, où l'homme n'ait été obligé de combattre contre la nature pendant bien des siècles, avant de se la rendre propice.

Dans tous les lieux où l'homme n'est point encore parvenu, ou dont il s'est retiré, les végétaux se multiplient au point de se nuire & de s'étouffer par leur nombre; les forêts embarrassées de lianes deviennent impénétrables; le lit des fleuves se remplit dans divers endroits; les eaux se répandent dans les terrains unis; elles forment des marécages, dont les vapeurs infectent l'atmosphère; les reptiles s'y plaisent; les insectes y deviennent innombrables; les bêtes féroces y établissent leurs repaires; & quand

l'homme s'y présente , assiégé par  
tous , il faut qu'il les combatte ,  
qu'il en triomphe , & qu'ensuite il  
montienne les eaux , purifie l'air , &  
réconde la terre.

Lorsque l'homme est plongé dans  
l'ignorance , lorsqu'il vit en petite  
société ; loin de surmonter ces obsta-  
cles , il en est effrayé , il fuit , il se  
rebute , il se dégrade , & il redevient  
lui-même un animal sauvage fort  
peu supérieur au singe.

Par quels degrés est-il sorti de cet  
état ? Combien a-t-il fallu de siècles  
de circonstances favorables ?  
quelle immensité , quelle suite de  
travaux ! L'imagination en est ef-  
frayée. Mais ces travaux ont été  
faits : & comme la nature travaille  
sans cesse , & qu'elle détruit sans  
cesse les ouvrages de l'homme , il

faut que l'homme lutte perpétuellement contre elle , pour se maintenir dans les conquêtes qu'il a faites. Si on fait suspendre un moment son activité , la famine , les inondations , la mort le punissent de sa négligence.

Ainsi l'agriculture , ainsi les travaux de la campagne , sont le fondement de toute société , de tout établissement humain.

L'agriculture fleurit sous le feu Roi malgré quelques gênes.

Sous le feu Roi l'agriculture a été souvent gênée par le nombre des impôts & par la manière de les prélever. Elle a été encouragée par des réglemens particuliers. On a même permis à tout homme de s'emparer des terrains qu'il trouverait en friche , & de les cultiver à son profit , jusqu'à ce que le propriétaire rentrât dans ses droits en lui rem-

pourfuit tous les frais faits pour mettre la terre en valeur.

On rendit un autre arrêt qui exemptait de la taille & de toute imposition pour dix ans , ceux qui mettaient en valeur des terres incultes.

On a tenté plusieurs fois de défricher les Landes de Bordeaux ; on a réussi dans quelques petits cantons moins rebelles que les autres. Le célèbre Edit de 1764, qui permettait l'exportation des grains , a fait défricher beaucoup plus de terres qu'on ne l'aurait imaginé , & a donné une nouvelle valeur aux autres ; puisque les propriétaires ont reçu annuellement un prix plus considérable de leurs fermes. Ainsi le feu Roi en mourant a laissé la culture de son Royaume dans un bien

meilleur état, qu'il ne l'avait trouvée.

On a peut-être abattu tous les bois qu'il a été permis d'abattre. On a même craint d'en manquer. C'est un malheur commun à tous les pays anciennement cultivés, & dont on est peut-être aisé de se préserver sur-tout dans un pays comme le nôtre.

Des hommes instruits ont fait de nombreuses expériences très singulières, & ont naturalisé dans nos champs des plantes inconnues avant ce règne. On a essayé d'une nouvelle charrue qui sème, qui laboure à la fois, & qui ménage beaucoup de grains. Cette charrue, inventée par les anglais, & qui semble d'abord si utile, n'est pourtant encore employée nulle part.

On a imaginé les prairies artifi-

cielles , & elles ont été adoptées par-tout. On a beaucoup encouragé la culture des pommes de terre , qui mêlées avec du bled font un très bon pain , très favorable par le bas prix qu'il coute à la subsistance du pauvre , du moins dans les Provinces : car dans la capitale , le plus misérable refuse obstinément tout pain qui n'est pas de pur froment.

Enfin pour honorer les travaux de la campagne comme ils méritent de l'être , pour changer en Patriarches ces simples payfans esclaves dans une partie de l'Europe , avilis dans l'autre , & traités presque par-tout comme des brutes ; on a fondé des Académies d'agriculture , & l'on a distribué des prix à ceux qui se distinguaient par leur activité & leur intelligence.



---

*Du Commerce.*

Le commerce est après l'agriculture le premier besoin de l'homme. Il est si nécessaire, que, dans l'enfance de la société, il a dû précéder les arts. Il était plus facile d'échanger les productions de la nature, que de leur donner une forme nouvelle.

---

Le commerce veut être libre.

Presque tout est commerce dans la société. Car quel est celui qui ne vend & qui n'achette pas ? Cependant une seule ville peut s'emparer de presque tout le commerce qui se fait de nation à nation, sur-tout du commerce maritime.

Libre comme l'air qui enfle les voiles de ses vaisseaux, tout ce qui le gêne l'anéantit. Il ne se plait guères que dans les républiques. C'est  
Tyr,

---

Tyr, Rhodes, Carthage qui firent le commerce chez les anciens: c'est Venise, c'est Pise, c'est Florence, Gênes, ce sont les villes Anféatiques qui firent celui de l'Europe depuis *Charlemagne* jusqu'à ces derniers temps, où Amsterdam devenue libre s'empara du commerce de l'univers. L'Angleterre non moins libre peut-être depuis *Cromwel*, s'en saisit aujourd'hui, couvre les mers de ses vaisseaux, & rapporte dans son Isle les trésors des quatre parties du monde.

La France industrieuse par le génie de ses habitans, riche par la fertilité de son sol, placée entre deux mers, & où l'on jouit de plus de liberté que dans aucune autre Monarchie, a peut-être fait le commerce du monde le plus

---

Il a plus  
fleuri sous  
*Louis XV*,  
que sous  
*Louis XIV*.

---

étendu , après la Hollande & l'Angleterre.

Il s'en faut bien qu'il ait été aussi florissant sous *Louis XIV.* A la mort de ce Roi , la dette nationale se montait à deux milliards 62 millions 138 mille livres à 28 liv. le marc ; ce qui fait , valeur d'aujourd'hui , 3 milliards 678 millions 659 mille 693 livres à 49 liv. 16 s. le marc. La dette n'était pas tout-à-fait si forte à la mort de *Louis XV.* Sous le Régent à la refonte de la monnoie , la valeur du marc ayant beaucoup haussé , on trouva que tout l'argent monnoyé du Royaume se montait à 12 cent millions , valant soixante livres le marc ; ce qui ne ferait aujourd'hui que 996 millions. Les étrangers , pendant le temps du système enleverent le tiers des métaux qui circulaient dans le

Royaume. Ainsi à la mort du Régent il n'y restait guères que 668 millions d'or ou d'argent monnoyé.

C'est d'un tel état d'affaiblissement que la France s'est élevée en cinquante années au point de splendeur où nous la voyons. On estime qu'il y circule au moins 18 cent millions d'argent monnoyé. Ainsi le commerce seul a gagné sous le dernier règne 1 milliard 132 millions.

Les troubles produits par le système de *Law* éclairèrent les esprits, donnerent une nouvelle activité à la nation : mais le peu d'argent & de crédit qu'il y avait alors, rendirent le commerce fort languissant.

Aucune de nos Colonies n'était encore florissante. Ce ne fut qu'en 1718, qu'on porta dans l'Isle de Bour-

---

Les Colonies prospèrent.

bon quelques cafiers , enlevés à l'Arabie dans le territoire même de Moka. Un petit nombre de français qui s'étaient établis dans cette Isle à la fin du dernier siècle , y végétaient avec peine , inconnus de l'Europe & presque oubliés de la France. Mais depuis qu'on y cultive ces arbres , cette Colonie a prospéré.

Les français ne s'établirent qu'en 1720 , dans une Isle abandonnée tour-à-tour par les Hollandais & par les Portugais qui l'avaient découverte , ainsi que celle de Bourbon : ils l'appellerent l'Isle de France , & ils y languirent jusqu'en 1735 , que *La Bourdonnais* la vivifia , la fortifia , la peupla , la défricha , & en fit une Colonie riche , utile à la Métropole , redoutable aux Anglais ,

---

& protectrice de nos Colonies dans l'Inde.

Ce ne fut qu'en 1725, que nous nous emparames les armes à la main, de l'embouchure du fleuve de Mahé sur la côte du Malabar, afin de recueillir le poivre qui croît en abondance sur ces rives.

Enfin, dans les dernières années du règne du feu Roi, ce M. *Poivre* qui parcourut en Philosophe l'Europe, les côtes de l'Afrique, les deux Indes & une partie de la Chine, devint Intendant de cette Isle de France. Il entreprit d'enlever aux Hollandais les arbres qui produisent les épiceries : arbres, que l'avarice de ce peuple s'est appropriés à l'exclusion de tous les autres, que son industrie patiente & infatigable a su arracher de presque tous les lieux

---

On enlève aux Hollandais quelques uns des arbres qui produisent les épiceries.

où la nature les avait semés , au risque d'en faire périr l'espece entiere ; en la renfermant dans un petit nombre d'Isles qui ressembloient aux débris d'un continent, que la mer engloutit de jour en jour.

Pour les sauver de ce danger, M. *Poivre* envoya aux Moluques en 1770, M. de *Tremigon* & M. d'*Etchevery*. Ils parcoururent les mers & les détroits de ces Isles peu connues. Ils traiterent difficilement avec leurs habitans , que la rapacité des Européens a rendus méfians. Ils en obtinrent des Girofliers & des Muscadiers : & après avoir échappé à tous les navires Hollandois, qui veillent sur ces bords, ils porterent leur vol dans les Isles de France & de Bourbon , où ces arbres s'élevent aujourd'hui & donnent l'espoir de

partager bientôt avec la Hollande un commerce aussi lucratif.

Le succès de cette entreprise en fit tenter une seconde, l'année suivante. MM. de Coëtivy, d'Hercé, & de Cordé, allèrent aussi aux Moluques, & rapportèrent une grande quantité de ces mêmes arbres.

Le cannellier était déjà connu dans l'Isle de France : on l'y avait apporté depuis quelques années de l'Isle de Ceylan.

Le commerce de nos Isles en Amérique n'est né que sous Louis XV.

Ce fut M. de Clieu qui prit à Paris, au jardin du Roi, quelques pieds de cafier, & qui les porta à la Martinique, & à la Guadeloupe. L'eau manqua dans la traversée : on n'en distribua qu'une très petite portion à chaque personne : M. de Clieu se

M. de Clieu  
porte des  
cafiers en  
Amérique.



priva de boire presqu'entièrement , réservant pour arroser ces plantes , l'eau qu'on lui donnait pour éteindre sa soif. Le succès paya ses soins. Le café fructifia parfaitement dans ces Isles : il devint bientôt un des principaux objets de leur commerce. Les Colons n'en furent point ingrats : & quelques années après , M. de *Clieu* ne pouvant obtenir du Ministre le remboursement des avances qu'il avait faites pour établir les riches plantations qui sont aujourd'hui dans ces Isles , leurs habitans offrirent de lui donner cinquante mille écus chaque année , jusqu'à ce que la Cour l'eût dédommagé de ses peines & de ses dépenses.

Population  
de nos Colonies en  
Amérique.

Ces deux Isles , celles de Ste. Lucie & de St. Domingue , la Colonie même de la Guiane se sont prodig-

gieusement peuplées & cultivées sous le règne du feu Roi. On y compte aujourd'hui quarante ou cinquante mille hommes libres, & deux à trois cent mille esclaves. Une telle population n'est rien en comparaison de celle de nos Provinces; & elle est prodigieuse pour ces contrées, surtout en comparaison de ce qu'elle était il y a cinquante ans.

La perte du Canada & de la Louisiane, la prise de Pondichery n'ont pas diminué le commerce de la France, comme on pouvait le craindre. La Louisiane ne lui avait jamais rien rapporté, & le Canada lui coûtait beaucoup. Le commerce de l'Inde enleve 15 millions tous les ans à l'Europe, & la France donnait une grande partie de ces 15 millions. Ainsi ces pertes n'ont point fait de

---

tort aux bénéfices du commerce : & Pondichery nous a été rendu à la paix.

---

Commerce  
intérieur.

Dans l'intérieur du Royaume le commerce est devenu plus facile , plus abondant , plus animé , par le nombre & la beauté des chemins que l'on a faits.

Les manufactures se sont multipliées , quoique de temps en temps il en périclisse. On a senti que pour les faire fleurir il leur fallait de la liberté & de la concurrence. On a ôté les privilèges exclusifs , qui empêchaient l'industrie d'en former de nouvelles & de perfectionner les anciennes. On a supprimé même le privilège exclusif de celle de *Varobès* ; & elle n'en fleurit pas moins : on peut même dire qu'elle ne s'en est pas apperçue.

La liberté est si nécessaire au commerce, que la destruction de la compagnie des Indes a revivifié celui que nous faisons dans ces contrées. Les retours n'avaient jamais monté à des sommes si considérables, qu'ils se montent aujourd'hui.

Enfin on a remarqué que depuis plus de trente années, la balance du commerce n'a pas tourné au désavantage de la France. Les étrangers ont toujours, depuis ce temps, soldé en argent avec elle.

Les bénéfices du commerce ont été si grands, qu'au rapport de M. Necker, dans les dix dernières années, on a frappé en monnoye d'or ou d'argent, 43 millions par an : & comme on n'en a pas mis en ouvrages de bijouterie ou d'orfèvrerie pour moins de 7 millions,

---

Prosperité  
des dernie-  
res années.

on estime que la France a gagné au moins 50 millions par an ; ce qui fait 500 millions pour ces dix années.

La France ayant acquis depuis la mort du Régent 1 milliard 132 millions , il s'en suivrait que dans les quarante années qui ont précédé ces dix dernières , elle n'a gagné que 6 cent 32 millions ; ce qui ne ferait annuellement que 15 millions 8 cent mille livres ; profit infiniment moins considérable que celui de ces derniers temps. Mais si l'on suppose l'argent que les guerres & sur-tout celle de 1756 , ont fait sortir du Royaume , on sera convaincu que le commerce avait gagné dans ces quarante années plus de 632 millions , quoiqu'alors ses bénéfices n'approchassent pas de ceux qu'il a faits depuis la dernière paix.

*Des Arts Mécaniques. >*

Les arts mécaniques donnent une nouvelle valeur aux productions de l'agriculture : ils rendent souvent utile à l'homme , ce qui lui était funeste : ils rétablissent la santé de l'infirme par le suc des poisons même : ils occupent plus de gens encore que le commerce & la culture des terres : ils développent l'industrie & l'intelligence humaine : ils la rendent maîtresse de la nature. Sans eux , la population est faible & languissante.

De nos jours , ces arts ont fait des progrès immenses. Leurs progrès sont obscurs comme les hommes de génie qui s'y appliquent ; il faut avoir bien de la philosophie pour ne pas trouver rebutans les détails

abandonnaient aux Marchands ; tous les vaisseaux de guerre étaient à rames : c'était donc par préférence qu'ils les employaient.

Miroir  
d'Archimède.

M. de Buffon a retrouvé le miroir d'Archimède , regardé comme une fable. Quand il l'eut inventé , quelques savans déterrerent deux ou trois passages parfaitement oubliés , dans de vieux Auteurs grecs très peu connus , & on fut étonné d'y trouver que ce miroir d'Archimède était composé de plusieurs Miroirs , comme celui de M. de Buffon. Il n'avoit jamais connu ces passages : Il n'en est pas moins inventeur. Ce n'est pas la seule fois que deux hommes ont inventé la même machine. En voici un exemple encore plus moderne.

Horlogerie

L'horlogerie qui tient à la fois  
aux

aux sciences , par les connaissances qu'elle exige ; & aux arts , par le mécanisme qu'elle emploie ; l'horlogerie a été perfectionnée , & même créée en quelque sorte , sous le règne de *Louis XV* , du moins jusqu'à *Julien le Roi* , elle avait fait peu de progrès en France. Ce fut lui , qui le premier surpassa les Anglais , & qui la mit en état de parvenir au point où elle est aujourd'hui.

Les quatre fils de cet homme célèbre se sont tous distingués dans des sciences différentes. Celui qui cultive le même art que son pere inventa une montre marine propre à mesurer les longitudes en mer , à peu près dans le même temps ; *Harrison* en Angleterre , & *M. Bертoud* à Paris , inventerent , l'un une

Montres  
marines.

*Première Partie.* F



---

horloge , l'autre une montre pour le même usage. Ces trois machines différent à beaucoup d'égards , & se ressemblent à quelques autres.

---

Disputes.

*M. Julien le Roi & M. Bertoud* se disputent l'idée , l'invention de la machine : je ne crois point que l'un ait pillé l'autre : voici vraisemblablement ce qui est arrivé , & ce qui arrive presque toujours.

Depuis plus de cent ans les astronomes , les marins , les mécaniciens , les horlogers cherchaient à mesurer les longitudes en mer : l'Espagne , la Hollande , l'Angleterre , ont proposé des prix immenses pour celui qui y parviendrait. La France , sans jamais avoir assigné aucun prix , a récompensé plusieurs tentatives quoiqu'infructueuses.

Les astronomes cherchaient en-

vain à trouver les longitudes , par les éclipses de Lune , par celles du Soleil , par les occultations des étoiles , par les satellites de Jupiter ; ils ne trouverent rien d'assez exact & d'assez facile pour être exécuté en mer. Les marins tentaient aussi vainement de perfectionner le loch , ou de calculer les variations de la boussole. Les mécaniciens faisaient d'autres essais & paraissaient devoir être plus heureux.

La terre en tournant sur elle-même offre en 24 heures tous les méridiens au soleil : il s'agissait donc de trouver une horloge , qui , insensible également au froid du pôle , à la chaleur de la zone torride & à toutes les secousses des flots , en parcourant toutes les mers de ce globe ne se derangeât pas , & mar-

quât toujours exactement l'heure du lieu d'où le vaisseau était parti ; de sorte qu'en comparant l'heure qu'elle marque & l'heure du lieu où se trouve le vaisseau , on pût savoir avec précision , combien on avait parcouru de degrés à l'est ou à l'ouest du méridien du port d'où l'on avait commencé sa route.

Il fallait empêcher que le chaud ou le froid n'allongeât ou n'accourcît le métal de cette horloge ; il fallait qu'elle eût un pendule ou un balancier dont tous les mouvemens fussent isochrones. Cela ne paraissait pas impossible à trouver. On avait beaucoup écrit ; on avait fait beaucoup d'expériences ; tous les hommes instruits s'étaient beaucoup entretenus sur cette matière. On avait donc acquis par les livres , par les

expériences, par la conversation, beaucoup d'idées, de lumières & de connaissances confuses sur cet objet. C'était un fruit que le temps mûrissait. Le principe n'était pas connu; mais tout le monde tournait au tour. Faut-il s'étonner que toutes les têtes étant ainsi exaltées, deux ou trois personnes ayant découvert en même temps un objet si près de l'être?

Telle est la marche de l'esprit humain. Nul n' imagine soudainement un objet parfaitement nouveau. Ce n'est que quand les hommes les plus instruits ont agité long-temps une matière, ce n'est que quand ils ont acquis toutes les connaissances préliminaires, que la découverte se fait.

---

Marche de l'esprit humain. Il n' imagine rien soudainement.

Le premier qui creuse la mine y

perd sa fortune ; le dernier qui arrive trouve l'or. Si deux hommes l'exploitent, d'abord ils s'aident mutuellement ; si tous deux rencontrent le métal, ils se battent à qui l'emportera.

J'ai vu cette marche lente de la nature dans les objets même de pure imagination. *Regnard & du Frény* se disputèrent *le Joueur* ; MM. *de Belloy & du Rosoy*, *le Siège de Calais* ; MM. *Barthe & Cailhava*, *l'Egoïste*. Mais depuis *Moliere* on regardait le Joueur comme un caractère qu'il aurait dû peindre : mais dans plusieurs sociétés littéraires on avait vanté le siège de Calais, comme un superbe sujet de Tragédie : mais j'ai cent fois entendu dire que l'Egoïste était le caractère le plus favorable qu'on pût mettre au théâtre ;

---

j'ai même entendu proposer quelquefois différens plans pour le traiter , & quand un Auteur profiterait ainsi des idées heureuses qui échappent aux autres dans la conversation , il ne serait pas plus répréhensible que *Racine* ne le fut , en prenant *Phédre* dans *Euripide* , ou *Moliere* en tirant de *Plaute* quelques traits pour orner son *Avare*.

Le petit inconvénient de voir deux hommes se disputer un sujet , est bien peu de chose en comparaison du bien qui résulte de ces conversations savantes.

Plusieurs artistes , & même de simples artisans ont cultivé les lettres ; comme beaucoup de gens de lettres & de gens du monde ont étudié les procédés des arts. Ces lumieres mutuelles ont étendu l'es-

prit des uns & des autres , & ont appris aux hommes de différentes professions à s'estimer réciproquement.

Dans l'histoire des arts , publiée par l'Académie des sciences , plusieurs artisans ont fait eux-mêmes les articles relatifs à leur art. C'est un garçon menuisier nommé *Roubo* qui a donné la description de tout ce qui concerne la menuiserie.

---

Canons.

Tous les arts se sont perfectionnés , sur-tout dans les dernières années de ce règne : ce fut vers l'an 1752 , que *Maritz* substitua l'art de fondre les canons pleins & massifs , à celui de les fondre vuides ; il inventa une machine pour les forer ensuite , & pour polir leur surface intérieure. Cette manière de les fondre , les rendit beaucoup plus solides.

*Gor*, Commissaire des fontes de l'arsenal, au lieu de jeter en moule de haut en bas les statues de bronze, comme on faisait autre fois, osa faire couler le bronze fondu, de bas en haut dans le moule, comme de l'eau dans un siphon : & cette manière hardie assura l'opération qui manquait quelquefois auparavant ; elle en rendit la fonte plus propre & moins terreuse.

Statues  
de bronze.  
*Gor* fonde  
en 1758,  
la statue du  
Roi ; selon  
cette mé-  
thode.

Le génie n'est pas un fruit de l'étude ; & celui des ignorans confond quelquefois les savans. En 1773, un pauvre malheureux Peruquier apprend au fond de sa boutique, qu'un vaisseau richement chargé a fait naufrage sur les côtes d'Espagne. Il se persuade qu'on peut retirer ces richesses du fond de l'Océan ; cette idée le tourmente ; en

Machine  
pour des-  
cendre sous  
l'eau.



treffant des cheveux, ou en pèignant une tête, il s'en occupe; il rêve, il médite, il imagine qu'en joignant des ventilateurs à une boîte qui envelopperait la tête, l'air enfermé dans cette boîte serait propre plus long-temps à la respiration; & il construit sa machine.

Il connaissait peu les loix de la mécanique, & celles de l'hydrostatique: sa machine ne valut rien; il communiqua son idée à M. *Perrier* jeune mécanicien déjà distingué par son mérite, & M. *Perrier* fit bientôt une machine avec laquelle il descendit sous les arches du Pont Royal & travailla au fond de l'eau: il l'essaya ensuite sur l'Océan, & retira deux ancres fichées dans le sable à 52 pieds sous l'eau; profondeur où jamais plongeur n'avait descendu.

Cette petite incursion au fond des flots est peu de chose : c'est l'Océan entier qu'il faut conquérir : & cette conquête est peut-être plus facile à faire que celle d'un village. On a remarqué que le fœtus dans le sein de sa mere , vit sans respirer au milieu d'un fluide , & que la circulation du sang se fait dans le cœur par le trou ovale ; trou qui se ferme peu-à-peu lorsque l'air , agissant sur les poumons , le rend inutile. On a soupçonné que ce trou ne s'était point entierement refermé chez quelques plongeurs qui restaient très long-temps sous l'eau ; on croit que si l'on y plongeait un enfant au moment de sa naissance & qu'on l'y nourrît , il y vivrait sans respirer comme dans le sein de sa mere : & l'on croit même que , en le plon-

---

Tentative  
plus éton-  
nante.

geant & en le retirant alternative-  
ment , on le rendrait amphibie.

M. de *Buffon* hasarda cette ex-  
périence sur des petits chiens ; il  
paraît qu'elle lui réussissait lorsqu'il  
l'interrompit , & il ne nous dit pas  
ce qui l'empêcha de poursuivre  
une expérience si curieuse & sur-  
tout si utile.

Cette épreuve réussirait beaucoup  
mieux sur l'homme , parce qu'il  
n'est aucun animal qui s'accoutume  
comme lui à tous les climats & à  
toutes les manieres de vivre.

La vie des hommes est cependant  
si précieuse , qu'il n'y a peut-être  
aucun Roi en Europe assez hardi  
pour ordonner qu'on tentât cette  
expérience , sur une demi-douzaine  
d'enfans : eux qui font massacrer  
les hommes par milliers pour satis-

faire un caprice politique. Leurs amusemens, leurs fêtes, font quelquefois périr plus d'ouvriers qu'il ne coûterait d'enfans, pour faire présent de l'Océan à la race humaine, & pour en peupler la vaste étendue.

### *Des Beaux Arts.*

Si les arts mécaniques font la prospérité d'une nation, les beaux arts en font la gloire. Qui s'intéresserait aux héros & aux bourgeois des petites villes de la Grèce, si elles n'avaient produit des Poètes, des Orateurs, des Sculpteurs & des Architectes? les vainqueurs ont suivi les vaincus dans la tombe: mais la voix des Poètes & des Orateurs retentit à nos oreilles, elle nous arrête sur les débris des tombeaux,

elle nous inspire le desir de connaître & la main qui les érigea & l'homme dont on y déposa la cendre.

Voyons si ce siècle n'a pas produit de monumens dont les ruines arrêteront un jour les voyageurs, & si nos artistes n'ont pas déjà fixé les yeux des étrangers.

De la Peinture.

Dans la Peinture, aux grands noms de *le Brun* & du *Poussin*, qui distinguent le siècle de *Louis XIV*, on peut opposer celui de *le Moine* qui peignit à St. Sulpice la coupole de la chapelle de la Vierge, & à Versailles l'apothéose d'Hercule. La gloire n'amène pas le bonheur : *le Moine* dévoré d'une mélancolie sombre, se perça de neuf coups d'épée & fut ensuite ouvrir la porte de sa chambre à son ami *M. Berger* qui y

frappait & qui venait lui proposer d'aller à la campagne : *le Moine* tomba mort à ses pieds.

Le nom de *Carle-Vanloo* n'est guere moins célèbre. Son beau tableau du sacrifice *d'Iphigénie*, décore le Palais du Roi de Prusse.

Jamais Prince ne fut flatté d'une maniere plus ingénieuse que *Louis XV* ; par *Amedée-Vanloo*. Il avait peint toutes les vertus qui caractérisent un Grand-Monarque : on engagea le Roi à regarder ce tableau au travers d'un verre à facettes ; toutes ces figures se réunirent , & il ne vit plus que son portrait.

MM. *Greuze* & *Vernet* se font ouvert de nouvelles routes. La collection des Ports de France demanderait une galerie où ces tableaux

si beaux par leur *faire* , & si intéressans pour la nation , fussent sans cesse exposés aux yeux du public qui les desire. *Vernet* qui les a peints , semble s'être encore surpassé dans ses marines & dans ses tempêtes. On fait qu'un jour cet artiste étant sur un vaisseau pendant un violent orage ; insensible au danger , & ne voyant que les grands effets de la nature en tumulte , s'écriait à chaque moment : que cela est beau ! que cela est beau !

M. *Greuze* est le peintre des moralistes. On devient meilleur en regardant ses tableaux. *Le Pere de famille* , le *Paralytique servi par ses enfans* , le *Contrat de mariage* , font aimer la vertu ; ils resserrent les liens de la parenté dans le cœur de ceux qui les regardent ; on ne peut  
s'en

---

s'en détacher ; on desire d'être l'ami du peintre qui les a conçus,

Le temps use les ouvrages des peintres : c'est un malheur qui semblait inévitable. Cependant *Picaud* vient de trouver l'art de transporter la peinture sans l'altérer, d'une toile sur une autre, & de prolonger ainsi son existence. Il a trouvé aussi le moyen de transporter une peinture à fresque de la muraille sur la toile.

*Loriot* a inventé l'art de fixer le Pastel , & de lui donner la durée des tableaux peints à l'huile.

Parmi les encouragemens donnés aux beaux arts, aucun ne fut plus propre à inspirer de l'émulation, que l'usage de rassembler dans un même salon & d'exposer chaque année aux regards , aux éloges & à la critique du public , tous les

*Première Partie.*

G



ouvrages qu'ont fait les peintres de l'Académie; & cet usage est un bienfait de ce règne, il n'a commencé qu'en 1740.

C'est depuis ce temps là, qu'on ouvrit au public cette superbe galerie de *Rubens* qui décore le palais du *Luxembourg*: & la vue des tableaux de ce grand peintre fut un nouveau sujet d'émulation pour les jeunes artistes.

Tous les arts qui tiennent à la peinture se sont perfectionnés. Nous avons vu exposer au salon du Louvre parmi les tableaux des plus grands peintres, un portrait du Roi fait à l'éguille par la manufacture des Gobelins, il trompait l'œil par la finesse du travail & par la vérité des couleurs, on le prenait pour une véritable peinture.

La porcelaine de la Chine si longtemps l'objet de notre admiration & de notre émulation , a été surpassée en Europe , si non par la qualité de la pâte toujours plus vitrifiable que celle de la Chine , du moins par l'élégance des formes , la régularité du dessein , & la vivacité du coloris. Celle de Seve l'emporte par ces qualités sur toutes celles de l'Europe.

Il semble que ce goût pour la porcelaine , si général aujourd'hui , aurait dû rendre moins rare la peinture en émail , seule peinture dont l'éclat soit toujours inaltérable ; peinture d'un travail trop pénible & trop désagréable pour être cultivée par beaucoup d'artistes ; peinture trop fragile pour se flatter que ses chefs-d'œuvres parviennent jamais à la pos-

G 2

rérité. Les peintres de ce genre ont toujours fait un espece de mystère des procédés de leur art , & par là ils l'ont toujours exposé à se perdre.

On croit que ce sont des Français qui ont inventé l'art d'appliquer l'émail sur l'or , & qui ont fabriqué les premiers bijoux dans ce genre. Cet art se perfectionna sous *Louis XIV.* Plusieurs portraits de la plus grande beauté furent faits sous son règne & se conservent encore. On a fait dans ce genre , sous le feu Roi , de véritables tableaux d'histoire. *Durand* fit un *Hercule filant aux pieds d'Omphale* qu'on cite dans l'Encyclopédie , comme un ouvrage digne des plus grands maîtres.

De simples particuliers ont ainsi en tabatieres , en montres , en ba-

gues , en cent sortes de bijoux , pour un prix médiocre , des chef-d'œuvres qui exigent des travaux faits dans les quatre parties du monde , par des milliers d'artistes.

Que de travaux , que d'arts différens , que de sciences rassemblées dans une montre d'or , peinte en émail , & garnie de diamants !

Enfin le goût de la peinture à dégénéré en un luxe prodigieux , que de severes moralistes ont condamné. On a reproché à quelques femmes d'étaler aux portieres de leur carosse des tableaux trop magnifiques & trop voluptueux. On a prétendu qu'on négligeait d'orner les palais & les temples pour décorer des cabinets & des voitures. Ce luxe prouvait seulement que les artistes habiles étaient nombreux , quoique les hom-

mes de génie, les créateurs fussent toujours des hommes rares.

Il y a tel vase , tel bijou qu'on prodigue tous les jours sans égards & sans ménagement , qui mérite d'être conservé pour servir de modèle dans tous les âges.

Le Roi a établi des écoles gratuites de dessin à Paris, à Bordeaux, à Rheims : elles sont plus utiles pour le petit peuple que des Colléges ; une légère teinture du dessin est nécessaire pour presque tous les arts mécaniques : la connaissance des langues savantes ne peut servir qu'à peu de personnes, & qu'à un seul usage.

---

De la,  
Sculpture.

Nos Sculpteurs ont peut-être reçu encore plus d'honneur que nos peintres. Les étrangers les ont préférés à ceux de l'Italie.

Les Etats de Norvège ont fait venir à Copenhague le célèbre *Sally* pour y élever en bronze la statue équestre de *Frédéric V.* Deux statues représentant le Danemarck & la Norvège , en embrassent le piédestal : une fontaine , symbole de l'Océan , est devant cette statue ; une autre , symbole de la Baltique , est derrière.

Une superbe rotonde sert de point de vue à la place où ce monument est érigé ; & cette rotonde est l'ouvrage d'un Français nommé *Desjardins*.

Un autre Français nommé *l'Archevêque* a fait le modèle du monument que la Suede fait élever à *Gustave-Adolphe*. Il y représente ce héros monté sur un cheval qui galope , & la victoire qui le suit , qui

veut le couronner, & qui ne peut l'atteindre.

*Falconnet* fut appelé en Russie ; il vient d'y jeter en fonte la statue équestre de *Pierre I*, il l'a représenté courant à toute bride, franchissant des rochers qui s'aplanissent sous ses pas & qui se changent en des campagnes fertiles : idée sublime qui n'avait point encore d'exemple. A Paris, à Londres, à Rome, dans toutes les statues équestres, le cheval marche au pas & le cavalier tranquille & sans expression, paraît s'avancer sans dessein.

Ainsi les statues érigées aux héros des trois Royaumes du Nord, furent faites par des Français ; comme celles des héros de l'ancienne Rome avaient été sculptées par la main des Grecs.

Dans Paris, *Bouchardon*, qui peut-être surpassa en talent le plus célèbre sculpteur du règne de *Louis XIV*, fondit la statue équestre de *Louis XV*. Au lieu d'enchaîner des captifs autour du piédestal, il y posa les quatre vertus cardinales. C'est ce même *Bouchardon* à qui l'on doit cette belle fontaine de la rue de Grenelle, seule fontaine de Paris qui soit apparente. Celle des *Innocents* est peut-être plus belle, mais elle est trop peu remarquable; on passe tous les jours devant elle sans la voir. Celle qui est proche de l'hôtel de la Vrillière est belle comme architecture, on regrette qu'elle ne soit pas décorée de sculpture.

Le *Mercur*e & la *Vénus* de *Pigal* ont été transportés à Berlin & placés dans le palais du Roi de



Prusse. Le *tombeau du Maréchal de Saxe*, digne monument de ce grand homme, va servir d'ornement à l'église Luthérienne de Strasbourg, seul endroit dans la France où l'on pût ensevelir ce guerrier qui la fit triompher tant de fois. C'est ce même *Pigal* qui fut choisi pour sculpter cette statue de *M. de Voltaire*, que les gens de lettres ont si justement élevée à sa gloire.

Ces deux chevaux fougueux que l'on voit à Marly, contenus avec peine chacun par un homme, sont de *Coustou*. Son fils exécute aujourd'hui le tombeau du feu Dauphin pere du Roi.

Le *Moine* a jetté en fonte les statues équestres de *Louis XV* qui sont à Bordeaux & à Rennes : magnifi-

cence qu'aucune ville de province n'a connue sous le règne de *Louis XIV.* C'est ce même Sculpteur qui a fait en marbre la statue de *Louis XV* que l'on voit à l'école militaire.

Je ne parlerai point ici de cette foule de statues dont on a décoré des églises, des jardins & des hôtels. Le talent des grands artistes a trop été employé pour des édifices particuliers, & trop peu pour des monumens publics.

La Gravure ne peut orner que des cabinets, des galeries, des maisons trop peu vastes pour y admettre des statues ou des tableaux. La gravure s'est perfectionnée, elle a même acquis une nouvelle branche en imitant le dessein & les yeux les plus exercés peuvent s'y tromper. MM. *François & Desmarteau* se sont en-

De la Gravure.

core disputé cette invention, cette dispute confirme ce que j'ai déjà dit, on cherchait depuis long-temps cette imitation.

On a aussi trouvé l'art de graver avec des couleurs. Un Allemand nommé *le Blond* nous apporta ce secret en 1735, il a fait des élèves Français qui ont subitement avancé cet art, & *Gautier Dagoty* vient de le porter presque à sa perfection.

*Du Vivier* fut plus habile, dit-on, que ses prédécesseurs dans l'art de graver des médailles. *Gai* surpassa les siens dans celui de graver les pierres précieuses. *Ridaz* en 1758, trouva un nouveau procédé pour ce genre de gravure qui facilite & qui abrége ce travail.

Le grand avantage de la gravure est de multiplier les ouvrages des

---

peintres & des architectes , ou du moins de nous en donner une idée assez précise. C'est par elle que dans toutes les grandes villes de l'Europe , il n'y a pas d'amateur des beaux arts qui n'ait dans son cabinet la représentation de tous les grands édifices & de tous les plus beaux tableaux des plus grands maîtres.

On a gravé dans ces derniers temps , toutes les peintures dont *le Brun* a décoré la galerie de Versailles & les deux salons qui l'accompagnent. *Cochin* a gravé toutes celles du dôme des Invalides. Le Roi de Pologne , Electeur de Saxe a fait graver à Paris la fameuse galerie de sa ville de Dresde. Des Jésuites Français ont même envoyé ici des desseins représentant les batailles gagnées par l'Empereur de la

rope dont quelques favans ne soient allés visiter la Grece & l'Egypte. La France a vu sous le feu Roi, M. le Comte de *Caylus* aller fouiller dans les ruines de l'ancienne Grece & nous en rapporter des connoissances utiles aux progrès des arts.

M. le Roi, fils de cet horloger célèbre qui fit fleurir son art, & frere de celui qui inventa une montre marine, fut à Constantinople en 1754; & il parcourut l'Attique & le Péloponese, des bords du Céphise à ceux de l'Eurotas. Il rassembla, pour ainsi dire, les débris des monumens antiques, il les mesura, il les dessina, il en écrivit l'histoire; à son retour en France il les fit graver, & il les exposa sous les yeux du public qui peut les comparer avec ceux que les artistes modernes élèvent dans nos murs.

Mais

---

Mais ce que l'Egypte, ni la Grèce, ni Rome, ni la Toscane sous les *Médicis*, ni la France sous *Louis XIV*, n'ont connu, & ce qui est pourtant plus utile & plus précieux que les Cariatides & les collonades ; c'est la distribution intérieure des appartemens. Jusqu'à nos jours, on ne connaissait que de longues galeries & d'immenses salons ; on ne les ornait que de sculptures, ou de tableaux appendus aux murs comme des *ex-voto* dans des temples.

On fit pour la première fois au palais Bourbon en 1722, l'essai de ces distributions intérieures qui dégagent avec tant d'art un appartement, & qui le rendent si commode pour le maître & pour le domestique. *Côte* qui mourut en 1735, est le premier architecte qui ait mis des

*Première Partie.* H

glaces sur les cheminées. Aujourd'hui le plus petit bourgeois dédaigne un appartement qui n'en est pas décoré. On a imaginé depuis des cheminées qui tournent sur un pivot, & qui peuvent servir à deux chambres, on en a fait d'autres dont le tuyau s'incline, & dont la glace non étamée, laisse voir au dehors de la maison, comme une fenêtre : de sorte qu'en se chauffant, on voit dans la rue ou dans la campagne.

On est étonné que de telles inventions soient si modernes : ce qui doit surprendre encore davantage, c'est qu'elles se soient perfectionnées en si peu de temps. Il ne paraît pas possible qu'on ajoute rien aux commodités dont on jouit aujourd'hui.

Nos architectes n'ont rien bâti

de plus beau que la colonade du Louvre : mais leurs églises , & surtout celle de Ste. Gènevieve , construite par M. *Soufflot* , la salle de l'Opéra , & celle du théâtre de Versailles , sont plus belles qu'aucune de celles qu'on éleva sous *Louis XIV.* On aurait désiré seulement que ces deux salles fussent plus sonores , & plus convenables aux sons harmonieux dont elles retentissent.

De tous les beaux arts , la Musique est peut-être celui qui a éprouvé les plus grands changemens , & qui s'est le plus perfectionné sous le feu Roi. La gloire de *Rameau* a surpassé celle de *Lully*. Ses symphonies , & ses airs de danse s'exécutent sur les différens théâtres de l'Italie. On accuse , il est vrai , nos musiciens modernes d'avoir beau-

---

De la Musique.



coup pillé les Italiens & d'avoir peu créé. C'est ainsi que *Ronsard* & les premiers Poètes qui ont débrouillé notre langue, trop occupés des chef-d'œuvres des Grecs & des Romains, traduisaient plus qu'ils n'imaginaient, & n'osaient que rarement s'abandonner à leur propre génie. Nos musiciens ont mieux fait, ils ont forcé les Italiens mêmes d'admirer plusieurs de leurs ouvrages. On aime à chanter les airs de leurs musiciens, mais on se plaît à danser sur les airs des nôtres.

Le goût de la musique introduisit un nouveau genre de spectacle : les concerts spirituels n'ont été établis qu'en 1725, par *Philidor*, pere de celui qui se distingue aujourd'hui par la musique de ses opéra-comiques.

La Danse théâtrale a fait beaucoup de progrès. Les vieillards même en conviennent : dans le siècle dernier, la danse haute était inconnue aux femmes.

De la Danse.

Il est remarquable peut-être que dans le temps où cet art s'est perfectionné au théâtre, il s'est perdu dans la société. Peu de particuliers se piquent aujourd'hui de le disputer aux danseurs de profession.

Le sage *Helvetius* dans sa jeunesse prit le masque de *Dupré*, & dansa sur le théâtre de l'Opéra. Le public s'y trompa. Personne aujourd'hui peut-être, ne serait en état de prendre la place de *Vestris* ou de d'*Auberval*. Ce n'est pas que le goût de la danse ait diminué, on danse peut-être plus que jamais ; l'hiver n'a pas moins de bals particuliers,

ceux de l'Opéra ne sont pas moins fréquentés. Depuis dix ans sous le nom de *Vauxhall* & de *Collifée*, on a ouvert au public de nouvelles salles de bals, plus superbes qu'aucun Roi de l'Europe n'en fit jamais construire pour des fêtes. En été, dans les bois & dans les parcs dont Paris est entouré, on a construit vingt salles de bals dans des bosquets, sous des arbres décorés de guirlandes & de lustres. Ainsi tout respire l'amour de la danse, mais le plaisir seul y préside; & depuis que les danses appelées de caractères ont passé de mode, l'art a disparu. Cet art cependant était nécessaire pour donner de la grace & du maintien : nos vieillards se plaignent justement que la jeunesse le néglige trop.

A cet art qu'on oublie on en a substitué un autre ; c'est celui de la Comédie. On la joue dans toutes les sociétés assez riches pour élever un théâtre , & pour se livrer à ce plaisir assez dispendieux. Il développe les graces du corps , comme la danse ; il demande de plus, de l'intelligence , de la mémoire & du sentiment : mais il n'est pas comme elle , d'un usage journalier.

### *De l'Art du Théâtre.*

L'art des acteurs était bien peu connu sous *Louis XIV* , puisque tout le monde convient que *Baron* & *Mlle. le Couvreur* furent les premiers qui jouèrent naturellement , & qui abolirent cette déclamation emphatique qui tenait du chant.

*Mlle. Dumesnil* fut la première

---

qui fit entendre le cri de la nature , & qui osa s'abandonner aux grands mouvemens d'une ame fortement agitée.

Mlle. *Clairon* & le *Kain* ont été en même temps les plus grands peintres des passions , & les plus beaux modeles que les peintres pussent choisir. Il est impossible de desirer & peut-être même d'imaginer plus de noblesse dans le maintien , plus de vérité dans l'expression , plus de pathétique dans les inflexions de la voix ; plus de grace , d'aifance , de force , d'énergie , d'intelligence qu'ils n'en ont montré. Ce n'était pas un vain jeu de théâtre , c'était la nature même , mais la nature dans toute sa beauté , telle qu'elle est quand les peintres , les sculpteurs , & les orateurs la prennent pour objet de leurs

---

études, & pour modele de leurs ouvrages.

C'est *le Kain*, c'est *Mlle. Clairon*, c'est *M. de Voltaire* qui forcèrent les acteurs à s'habiller selon le costume des temps & des pays dont ils représentent les héros. C'est *M. le Comte de Lauraguais* qui depuis quinze ans a débarassé le théâtre de ces balcons ridicules, où une jeunesse en désordre gênait les acteurs & nuisait à l'action théâtrale.

Je ne fais point si dans la Comédie, la déclamation s'est perfectionnée; si le règne de *Louis XIV*, a vu dans ce genre un acteur plus profond & plus noble que *Grandval*; une actrice qui eût plus de goût & plus de finesse que *Mlle. Dangeville*: je fais que les soubrettes paraissaient autrefois vêtues magnifiquement,

& que Madame *Belcour*, imitant trop bien la nature pour la défigurer par une vaine affectation, est la première qui ait osé paraître avec une robe simple & un grand tablier. Cet exemple approuvé du public & de tout homme de goût, fut peu suivi : nous voyons encore des actrices affecter plus de parure en jouant des rôles de soubrettes que celles qui représentent leurs maîtresses ; nous en voyons qui jouent des paysannes avec des habits qu'une Duchesse mettrait pour aller au bal, & qui contrastent ridiculement avec les acteurs qui jouent des paysans. La plupart des femmes ne veulent se montrer en public que parées comme des poupées : cela est bon pour des enfants ; les hommes sont comme les peintres, ils cherchent le nu sous la

arure , & n'estiment un artiste que  
par son talent.

Plusieurs particuliers passent pour  
jouer aussi bien que les acteurs , des  
rôles de foubrettes , d'amans , de  
petits-mâtres ; aucun ne s'est jamais  
hatté d'approcher de *le Kain* , de  
*Brissard* , de *Mlle. Dumesnil* , ou de  
*Mlle. Clairon* : c'est ainsi que les  
amateurs peignent des payfages , des  
animaux , des portraits , & ont quel-  
quefois autant d'expression que les  
artistes ; aucun n'a jamais entrepris  
de peindre un grand tableau d'his-  
toire. Ce n'est pas qu'*Alexandre* vain-  
queur dans les plaines d'Arbelles , ou  
*Marie de Médicis* accouchant de  
*Louis XIII* , ne soient aussi bien dans  
la nature que ce berger qui joue de  
la flûte en gardant ses moutons ;  
mais pour faire un grand ouvrage ,

Plusieurs  
particuliers  
passent  
pour jouer  
aussi bien  
que des ac-  
teurs comi-  
ques.



où l'on soit toujours noble , toujours grand , toujours dans la belle nature , il faut joindre au goût & au génie , un travail assidu , une application sans relâche , un soin continu des études profondes , qui ne font point le partage de l'amateur , & dont même très peu d'artistes sont capables.

Observons que le chant , la danse & la déclamation sont les seuls arts où les femmes réussissent aussi bien que les hommes. Madame *Dacier* fut aussi savante que son mari. Mais *Sapho* & Madame *Deshoullieres* ne peuvent se comparer à *Homere* ou à *Corneille*. De tant de femmes qui ont réussi dans la peinture , aucune n'entreprit de travailler dans le genre de *Michel-Ange* ou de *Raphaël*. Sur le théâtre elles peuvent le disputer

---

les plus grands acteurs, & Mlle. Dumesnil, Mlle. Arnould, Mlle. Lenel peuvent se comparer hardiment à Baron, à Géliote & à Vestris.

### *De la Tragédie.*

Aucun Poëte, sans doute, n'a surpassé les belles scènes de Corneille; aucune piece ne fut plus parfaite que le *Britannicus* de Racine, que son *Iphigénie* en Aulide. Aucun caractère ne fut mieux dessiné que ceux de Roxane, d'Acomat, de Burrhus, de Phèdre: il est impossible à l'humanité d'aller plus loin. Cependant M. de Voltaire a donné à la scène tragique plus de majesté, plus d'action, plus d'intérêt, plus de pathétique; qu'elle n'en avait jamais eu. Il a mis au théâtre une foule de caractères nouveaux, dont on n'avait point eu

---

M. de Voltaire donne plus d'action & plus de pathétique à la tragédie.

d'idée. Tels que ceux de *Coucy*, d'*Orosmane*, de *Tancrede*, de *Gengis-Kan*. Les tragédies d'*Alzire*, de *Sémiramis*, de *Mahomet*, de *Méropé* ne sont point déparées quand on les compare aux plus belles de *Racine* : si elles leur cedent à quelques égards, elles l'emportent infiniment à d'autres.

*Crébillon* :  
on force  
M. de Vol-  
taire à jou-  
er contre  
lui.

*Crébillon* qui précéda M. de *Voltaire*, & qui donna ses premières tragédies dans les dernières années du règne de *Louis XIV* ; *Crébillon*, s'est fait une grande réputation : il la dut sans doute à ses talens, & les ennemis que la jalousie attirait à M. de *Voltaire* contribuèrent beaucoup à l'étendre. Pour rabaisser ce grand homme on affectait de lui opposer *Crébillon*. On criait, on répétait, on imprimait que lui seul

---

voir du génie , que l'autre n'était  
qu'un *bel esprit*. A force de le dire  
on obligea M. de *Voltaire* à jouter  
contre un rival qu'il avait toujours  
respecté. Il le combattit trois fois ,  
en remettant trois fois sur la scène  
des sujets traités par *Crébillon* : &  
malgré les clameurs de la cabale  
écrasée , il en triompha trois fois.  
*Oreste* , par sa simplicité véritable-  
ment grecque ; *Sémiramis* , par sa  
pompe asiatique ; *Rome sauvée* , par  
sa fierté Romaine , ainsi que par la  
vérité des caractères ; toutes trois  
enfin par leur diction , l'emportent  
infiniment sur l'*Electre* , la *Sémira-  
mis* , & le *Catilina* de *Crébillon*. La  
question fut alors décidée. De pe-  
tits journalistes n'en soutinrent pas  
moins ce qu'ils ne croyaient pas ,  
& M. de *Voltaire* refit encore le

---

*Triumvirat*, & l'*Atrée* sous le nom des *Pélopides*. Aucun Poète n'avait débuté dans un âge aussi tendre que M. de *Voltaire* ; aucun parmi nous ne travailla dans un âge aussi avancé.

*De la Comédie.*

---

Elle a perdu sa gaieté sous Louis XV.

Il est remarquable qu'on n'a composé sous le feu Roi aucune grande Comédie véritablement comique : quoiqu'on ait donné plusieurs petites pièces qui le sont infiniment.

*Molière* dont la gaieté cache une philosophie profonde qui répand un charme secret sur ses écrits, & qui fait qu'on ne se rassasie jamais de voir ou de lire ses ouvrages : *Regnard* plus comique peut-être encore, qui ne peint ni des mœurs vraies, ni les ridicules de son

son pays , qui brave toutes les convenances & toutes les vraisemblances , qui se joue perpétuellement de la raison de son spectateur , & qui en triomphe par l'excès de sa gaieté ; excès qui ne permet point de réfléchir sur toutes les incohérences & les extravagances qu'il étale dans sa scène : *Dancourt* non moins gai , mais dont les Comédies approchent trop de la farce : *Moliere* , *Regnard* & *Dancourt* ont vécu tous les trois sous *Louis XIV.* La Comédie même de *Turcaret* que *Moliere* n'eût point désavouée , ainsi que le *Crispin* , rival de son maître , furent faites l'une & l'autre dans les derniers jours de son règne ; quoique *le Sage* , leur Auteur , ait vécu long-temps sous *Louis XV.* La meilleure piece même de *Dufresny* ,

*Premiere Partie.* I

*l'Esprit de contradiction*, fut faite sous le règne de *Louis XV*. Cet Auteur a cependant beaucoup travaillé sous le feu Roi, ce fut en 1719, qu'il donna *la Réconciliation normande*, qu'on regarde comme une de nos meilleures Comédies, quoiqu'elle respire une morale dure, & qu'elle manque d'attrait, comme presque toutes les Comédies de cet Auteur. *Le Méchant* de *Gresset* est peu comique; il ne se soutient que par la diction: il prouve que le mérite des vers suffit quelquefois pour faire réussir une pièce.

Ce règne cependant a vu naître une Comédie que *Molière* même eût pu envier, quoiqu'elle ne soit ni dans son style, ni dans sa manière, & qu'elle n'ait pas cette gaieté naïve qui règne dans la plupart des siennes. Cette pièce est, la

*Métromanie*. Par quelle fatalité *Piron*, après un tel chef-d'œuvre, n'a-t-il jamais pu faire une autre Comédie qui ne fût au dessous du médiocre ?

Si *Molière* bannit l'indécence & l'obscénité du théâtre ; *Destouches* y amena des mœurs honnêtes. Mais les mœurs honnêtes sont peu comiques : on ne rit point à ses pièces : on y sourit, elles attachent plus qu'elles ne divertissent. M. de *Voltaire* ; dans ses Comédies mit les scènes les plus touchantes à côté des scènes les plus gaies ; ainsi l'intérêt prédomina sur le comique. On s'accoutuma à ne plus voir dans les pièces nouvelles des valets, des filles, des intrigans, des fripons de toute espèce, & des escroqueries de tout genre, & quand un Auteur

Elle acquiert de l'honnêteté & de l'intérêt.



voulut y revenir, le public s'étonna, & l'on demanda, où l'Auteur a-t-il donc vécu? ces mœurs, ces discours ne font pas de la bonne compagnie. Le premier qui dit ce mot égorga la Comédie; les Auteurs voulurent passer pour être du beau monde, pour avoir le bon ton; & l'on n'osa plus tracer de ces caractères grotesques, de ces situations hardies & licencieuses qui seules amènent des éclats de rire.

Comique  
dit Lar-  
moyant.

Le théâtre acquit cependant un autre mérite. *Nivelle de la Chaussée* donna des pièces remplies de sentiment & de pathétique; présentant un nouveau genre, elles exigèrent un nouveau nom, & l'on appella ce genre *Comique Larmoyant*: nom mal choisi, qui prête à la plaisanterie, mais qui ne détruit pas le mérite

---

de ces ouvrages. On critique beaucoup les pièces de cet Auteur ; on s'élève contre leur genre : cependant le public les revoit toujours avec plaisir , & ses larmes démentent bien formellement la critique des Censeurs.

Un génie plus hardi trouva encore un nouveau genre, & il fallut encore un nouveau nom. On prit le nom générique de toutes les pièces de théâtre pour désigner un genre particulier. Il est remarquable que ce ne fut point M. *Diderot*, l'inventeur de ce genre , qui lui donna ce nouveau nom ; ses pièces furent d'abord intitulées *Comédies* ; ce fut M. *de Beaumarchais* : ce génie fier & indépendant, qui, ne suivant que la raison seule, franchit les obstacles & brave toutes les pé-

---

Drames,

tites considérations dont les hommes embarrassent leur marche, considérations qui les forcent à ramper quand ils devraient voler. Ce fut lui qui osa rappeler le comique exilé depuis tant d'années, & qui retraça de ces caractères grotesques qui entraînent les éclats de rire : comme son *Bazile* & son *Figaro* ; qui ne sont pourtant point des caricatures calquées d'après *Molière*.

Il mit le premier le nom de *Drame*, à la tête de sa touchante *Eugénie*. Tous les critiques s'élevèrent contre ce nom, & sur-tout contre ce genre : on dit, on écrit, on soutint qu'il ne pouvait plaire, & en même temps on imprimait qu'il ferait tomber la véritable tragédie. C'était une contradiction : ni l'un ni l'autre n'arriva : le public

admira toujours avec transport le *Père de famille*, *Eugénie*, & le *Philosophe sans le savoir*; & n'en courut pas moins en foule à toutes les tragédies bonnes ou mauvaises qu'on lui présenta.

Ce nouveau genre de pièces amena un nouveau genre de déclama-  
tion, & ce fut *Molé* qui en donna le premier l'exemple. Cet acteur dont le talent facile, se prête avec succès à tous les caractères, mit tant de vérité, d'intérêt, de pathétique dans son jeu, qu'il ne paraît pas possible que jamais on imite mieux la nature.

Enfin l'art dramatique se perfectionna au point qu'on osa tenter une tragédie en prose. *La Motte* avait fait cet essai au commencement du siècle; mais *la Motte* ne

voulait que décrier les vers , & non pas donner plus de vérité & plus de naturel à la scène. Aussi choisit-il un sujet qui n'est nullement vraisemblable ; un trait de la fable qui ne peut passer qu'à la faveur de la magie des vers : il échoua , & cela devait arriver : dans un tel sujet la prose n'était qu'une invraisemblance de plus. Il n'avait pas même l'idée de cette vérité , de cette simplicité & de ce mouvement , qu'il faut donner à toutes les scènes d'une tragédie en prose. Il n'y avait pas alors des acteurs qui fussent jouer avec le naturel & la précision qu'elle exige.

*La Motte* plaidait contre les vers : sa cause était mauvaise en tout. C'était une homme sans oreilles qui soutenait que l'Opéra ne pouvait

---

plaire , parce qu'il n'est point naturel de se tuer en chantant. Cela est vrai : cependant la musique à son naturel , on y reconnoît le langage des passions , & sans professer cet art , on s'apperçoit bien des erreurs ou de l'ignorance du musicien.

Les vers ont sur la prose l'avantage de se graver facilement dans la mémoire ; le spectateur les emporte avec lui ; il ne se rappelle que les situations d'une pièce en prose. C'est l'effet d'un dessein , plutôt que celui d'un tableau.

Plusieurs femmes ont travaillé pour le théâtre sous ce règne ; mais je ne connais que la seule Comédie de *Cénie* , faite par Madame de *Graffigny* , qui s'y soit soutenue.

L'Europe entière qui préférerait la

musique Italienne à la nôtre , donna la préférence au théâtre Français sur celui de toutes les autres nations. De St. Petersbourg à Cadix , il n'y eut guères de grande ville , qui n'eût une troupe de Comédiens Français. Le peuple Anglais seul , ne voulut jamais en souffrir dans sa capitale. Ses Poètes mirent sur son théâtre & dans sa langue presque toutes les situations de nos meilleures pièces.

### *De l'Opéra.*

*Castor &  
Pollux.*

A l'Opéra , *Quinault* semble unique , comme *Moliere* à la Comédie. On peut pourtant opposer à ses ouvrages le *Castor & Pollux* de M. *Bernard*. Et peut-être *Quinault* n'a-t-il jamais fait de plus beaux vers que ceux du *prologue du ballet des*

---

*élémens du Poëte Roi ; & que ceux de la pastorale d'Eglé de M. Laujon.*

Un de nos meilleurs Opéra , pour le plan , pour les paroles & pour la musique , c'est le *Devin du village*.

Le même homme a composé les vers & la musique ; & cet ouvrage , si agréable & si léger , a été fait par *Jean-Jacques Rousseau* , le plus sévère des Moralistes de notre siècle. Beaucoup d'hommes aujourd'hui , réunissent les talens les plus opposés.

### *Des autres Genres de Poésie.*

*J. B. Rousseau* , banni du Royaume dès 1712 , doit être compté au rang des Poètes qui illustrerent le siècle de *Louis XIV* , quoiqu'il ait fait plusieurs de ses Odes sous le règne de son successeur ; & qu'il ne



soit mort qu'en 1741. Ainsi ce règne ne peut opposer à celui qui l'a précédé que le seul M. de *Voltaire*.

Poèmes  
épiques.

M. de *Voltaire* a réussi dans tous les genres qu'il a traités : poésie & prose ; c'est à lui seul que la France doit ses deux poèmes épiques, comme la Grèce en devait deux à *Homère*. Les deux poèmes de M. de *Voltaire* diffèrent plus entre eux que l'*Iliade* & l'*Odyssée* ; le poème de la Pucelle est d'un genre absolument neuf , & dont on n'avait point d'idée dans notre langue.

Lorsqu'il travaillait à sa *Henriade* l'ouvrage de poésie qui , peut-être , fait le plus d'honneur à notre nation tout le monde le décourageait , on regardait cette entreprise comme impossible. Il fallut d'abord triompher du préjugé.

C'est ce que ne considèrent pas assez ceux qui reprochent à ce grand homme d'avoir été trop timide dans son plan ; d'avoir trop ménagé les fictions & les aventures romanesques : cette retenue, cette sagesse dans sa marche, 'était un nouvel obstacle. On suit plus facilement son imagination qu'on ne la règle. Eh ! quelles fictions, sont plus grandes que celles de la Politique, & de la Discorde, allant chercher la Religion, & se couvrant de ses voiles ; que la descente de St. *Louis* qui arrête *Henri* sur les remparts de Paris ; que le temple de l'amour ; que son voyage ; que la Sagesse guidant *Mornay* & arrachant le héros des bras de son amante ?

Il a bien prouvé depuis, par le poème de la Pucelle, que, s'il avait

été sobre de fictions dans la Henriade , ce n'était pas défaut d'imagination. Quelque estime que l'on a pour la Henriade , j'ose dire qu'on ne l'admire point encore assez. C'est le seul ouvrage , peut-être , où l'on ne trouve jamais ni un vers faible , ni un vers dur , ni une phrase louche , ni une expression obscure , ni une pensée fautive , ni un mot impropre ; où tout est grand , sans être gigantesque ; où tout est noble , sans enflure.

Je ne m'étendrais pas autant sur le mérite de cet ouvrage , que tout le monde doit sentir ; si , dans le temps où j'écris , il ne paraissait un prétendu commentaire de ce poëme , où l'on s'efforce d'en affaiblir toutes les beautés.

Malheur

Tel est le malheur des Poëtes

On les combat sans cesse & sans pudeur : on les attaque sur le plan de leurs ouvrages, sur les détails, sur les pensées, sur les vers, sur les hémistiches, sur les syllabes mêmes.

On ne convient de leur mérite qu'à malgré soi : même après leur mort.

*Homere* trouve encore des détracteurs : & sa gloire, sa gloire est de rencontrer, deux mille ans après sa mort, des gens qui contestent ses talens ; s'il n'en avait point eu, se donnerait-on la peine de les nier, après vingt siècles ?

M. de *Voltaire*, dans ses pièces de théâtre, est aussi sublime, aussi abondant, & plus varié que *Corneille*. Il est l'égal de *Racine* par la pureté de son style, & l'élégance de son expression : quelquefois même son coloris est plus brillant, quoique

des Poètes

M. de *Voltaire* réussit dans tous les genres.

souvent il soit moins recherché dans ses vers. Le *Poème de Fontenoy* est supérieur au *passage du Rhin* ; comme les discours sur *la nature de l'homme* sont plus poétiques & plus instructifs que les *Epitres de Boileau*. Le *Russe à Paris* & le *Pauvre Diable* sont des satyres plus énergiques & plus fines que celles de cet Auteur ; il ne faut pourtant pas le déprimer : son *art Poétique* & son *Lutrin* n'ont été ni imités, ni surpassés. Le poème de la *loi Naturelle* & celui sur le *désastre de Lisbonne*, de M. de *Voltaire*, n'avaient point de modèle. Ses poésies fugitives, sont plus agréables, plus variées, plus remplies de verve que celles de *Chaulieu*. Je ne connais rien dans l'antiquité, ni chez nos voisins qui puisse s'y comparer.

---

Si l'on ajoute à tant d'ouvrages ,  
son histoire générale , d'un genre  
plus original encore ; histoire dont  
tant d'Auteurs ont pillé des pages  
entières , & que tant d'autres vou-  
dront envain imiter ; ses romans ,  
d'un genre inconnu jusqu'à lui ; ses  
éléments de *Newton* , & tant d'au-  
tres écrits , qui tous portent un ca-  
ractère de nouveauté ; il faut con-  
venir que M. de *Voltaire* est non  
seulement au dessus des Ecrivains du  
siècle de *Louis XIV* ; mais peut-  
être même au dessus des plus grands  
hommes qu'ont produit les peuples  
antiques & les nations modernes.  
*Aristote* & *Leibnitz* ont eu comme  
lui des connaissances universelles ;  
mais ni l'un ni l'autre , n'eurent ,  
ainsi que lui , & le don de la poésie  
& le don de l'éloquence.

*Première Partie.*

K

---

Il n'y a peut-être point de talent dont la nature soit si avare , que du talent des vers. Par-tout, le nombre des peintres, des Sculpteurs, des Architectes, des Musiciens, des bons Profateurs, l'emporte sur celui des grands Poètes.

---

Autres Auteurs.

Cependant ce siècle a vu plusieurs Auteurs qui, sans pouvoir se comparer à cet homme unique, se sont distingués dans cet art dangereux, & ont prouvé qu'on pouvait être quelque chose encore au second rang. M. de *Voltaire* a porté ce jugement de *la Motte*; esprit plus fécond qu'inventif, plus fin qu'énergique: il travailla dans tous les genres, & ne fut original dans aucun.

*Racine*, le fils du célèbre *Racine*, eut véritablement du talent pour la poésie. Son vers est toujours agréa-

ble , toujours facile , toujours plein de douceur & d'harmonie. Son poëme de la religion se lit cependant avec quelque difficulté, moins par le choix du sujet, comme on le dit, que par la monotonie du style, toujours grave, toujours également bon. Cette monotonie, pour le dire en passant, est le défaut le plus commun de nos Poëtes, & c'est celui qui tue le plus infailliblement un ouvrage en vers.

Il est bien rare qu'un fils se distingue dans le même art que son pere, cependant cet exemple n'est pas unique parmi nos Poëtes. Nous en trouverons un dans *Clément Marot*, dont le pere s'était acquis une assez grande réputation par ses vers; & dans ce *Mélin de St. Gelais*, bâtard d'*Octavien de St.*



---

*Gelais*, Evêque d'Angoulême, & plus habile que lui.

Qu'on parcoure toutes les pieces de poésie, écrites en Français depuis ces anciens Poètes, & même depuis *Villon* jusqu'à ce jour; & qu'on en trouve une que l'on puisse comparer avec le *Soir* & le *Matin*, de M. de *St. Lambert*; les quatre parties du jour, du Cardinal de *Bernis*; la *Chartreuse*, & le *Vertvert*, de M. *Gresset*. Qu'on me cite une piece plus tendre, plus touchante, plus animée, que l'épître d'*Héloïse* à *Abaillard*, de M. *Collardeau*; une épître mieux faite & plus assaisonnée du sel attique que les *disputes*, de M. *Rullieres*; une traduction en vers qui approche de celle des *Géorgiques*, de M. l'Abbé de *Lille*; des *Rondeaux*, des *Balla-*

des , des couplets plus ingénieux & plus enjoués que vingt pieces fugitives dont les titres & les noms des Auteurs m'échappent en ce moment : & si l'on n'en trouve point , que l'on convienne donc de bonne foi , que ce siècle n'a pas autant dégénéré pour la poésie , qu'on le dit tous les jours , par l'ignorance profonde où l'on est des siècles passés , & par l'ignorance honteuse où l'on se trouve , du siècle même dans lequel on vit.

### *De l'Erudition.*

C'est encore par un effet de cette même ignorance , qu'on ne cesse de répéter & de réimprimer dans des pamphlets & dans des journaux , que l'érudition est perdue , que personne n'est profondément instruit

---

On n'a pas moins d'érudition que dans le siècle passé.

des langues & des Auteurs de l'antiquité : mais M. *Dacier* & sa femme, morts l'un & l'autre au commencement du règne de *Louis XV* ; mais *du Cange* & quelques autres érudits du siècle de *Louis XIV* , s'étaient-ils beaucoup plus enfoncés dans les ténèbres de l'antiquité & dans les buissons épineux des langues , que ce *Fourmont* qui nous donna une *histoire critique des anciens peuples* , qui ont précédé *Cyrus* ; qui composa une *Grammaire chinoise* , & tant d'autres ouvrages ? que le pere *Montfaucon* ? que ce *Freret* mis à la Bastille pour avoir composé un discours sur l'origine des Français , & beaucoup plus connu par ses lettres de *Trafibule à Leucippe* ? lettres qu'il se garda bien de faire imprimer pendant sa vie , & qu'on ne manqua

pas d'imprimer dès qu'il fut mort : il porta l'érudition jusqu'à vouloir éclaircir *la Chronologie Chinoise & la Lydienne* également impénétrables.

Etaient-ils plus savans que M. de *Forcemagne*, M. de *Guignes*, M. de *Ste. Palaye*, M. *Court de Gébeline* tous vivans encore ; & dont le nom seul emporte l'idée de la plus vaste érudition ? que M. de *Villoison* reçu à l'âge de vingt ans à l'Académie des belles lettres, & honoré pour y entrer d'une dispense d'âge ?

Ont-ils laissé enfin une traduction plus estimée que celle de *Lucrèce* par M. de la *Grange* ; ou celle de *Juvenal* par M. *Dussault* ?

Ce ne fut qu'en 1717, deux ans après la mort de *Louis XIV*, que l'Académie des belles lettres com-

L'Académie des belles lettres donne des

---

mémoires  
& des prix.

mença à nous donner ces mémoires qui jettent un si grand jour sur les ténèbres de l'antiquité : & ce ne fut qu'en 1754, que M. le Comte de *Caylus* fonda un prix annuel pour être donné à celui qui éclaircirait le mieux une question relative aux mœurs ou aux usages des peuples anciens.

---

Celle des  
sciences en  
donne aussi

L'Académie des sciences avait déjà donné cet exemple ; mais elle ne l'avait donné que sous *Louis XV.* Ce ne fut qu'en 1722, que M. *Rouillé de Meslay*, Conseiller au Parlement, y fonda un prix annuel.

---

On retrouve  
des langues entie-  
rement oubliées.

Les travaux des membres de l'Académie des belles lettres, ont produit des fruits qu'on ne pouvait se promettre en la fondant. M. l'Abbé *Barthélemy* a retrouvé l'alphabet Palmyrénien. M. de *Ste. Palaye* a re-

trouvé la langue des Troubadours ,  
que personne n'entendait plus : il  
s'est fait un dictionnaire , & il a  
traduit leurs ouvrages. M. l'Abbé  
*Millot* en a été l'éditeur & le ré-  
dacteur , à cause de la grande vieil-  
lesse de ce vénérable Académicien.

M. de *Sie. Palaye* avait , pendant  
plusieurs années, parcouru la France  
& l'Italie , pénétré dans toutes les  
bibliothèques , obtenu des brefs du  
Pape pour se faire donner la com-  
munication de certains manuscrits ;  
il avait enfin , par un travail im-  
mense , rassemblé quatre mille pie-  
ces de vers & douze cens fragmens  
des ouvrages des Troubadours. M.  
*Anquetil* fut aux Indes chercher les  
livres de *Zoroastre* , & apprendre la  
langue dans laquelle ils ont été écrits  
originairement ; langue que personne

---

1740.

---

Erudition  
Asiatique.

---

---

*De la Littérature.*

---

Gazettes &  
Journaux.

Parmi les divers ouvrages qui caractérisent le siècle de Louis XIV, il en parut deux d'un genre inconnu à tous les siècles qui l'avaient précédé ; ce sont les Gazettes & les Journaux. *Renaudot*, quelques années avant ce règne, imagina la *Gazette de France* ; le *Mercur* parut à peu près dans le même temps. Ces ouvrages étaient également utiles & curieux. Toute l'Europe les adopta & les imita. Toute ville capitale voulut avoir sa Gazette & son Journal ; sous le dernier règne ils se sont multipliés à un tel point, qu'ils en sont devenus ridicules. Leurs Auteurs toujours pressés par le temps ; plus avides d'écrire que de bien penser ; n'ont

especté la vérité , ni dans leurs nouvelles , ni dans leurs jugemens : s'ont perdu la confiance : ils sont restés sans gloire : on ne s'informe jamais de leur nom. Quelques uns, pour être moins ignorés , se sont faits calomniateurs publics , & ont infligé une tache éternelle au nom de Journaliste , que *Bayle* & le *Clerc* avaient d'abord honoré.

Aujourd'hui ces sortes d'écrits ne se soutiennent que par cette insatiable avidité de s'informer de tout, qui tourmente la plus part des hommes , & qui les fait courir après les nouvelles les plus évidemment fausses , comme après les plus vraies.

Un ouvrage du même siècle , non moins utile , non moins original & presque autant imité ; c'est le dictionnaire historique de tous les hom-

Diction-  
naires.



mes célèbres par leurs actions , ou par leurs talens. Le seizieme siècle avait vu naître les Dictionnaires des langues mortes: *Moréri* inventa celui dont nous venons de parler, & pour récompense on appella son ouvrage de son nom. Ce fut d'abord une simple notice alphabétique qui contenait peu de noms & quelques généalogies , on l'a refait plusieurs fois depuis sa mort , il est bien plus ample ; mais il n'est encore ni complet , ni exact , ni écrit comme il devrait l'être. Il faut qu'une société de gens de lettres connus , qu'une Académie , par exemple , en donne une nouvelle édition ; & le refondant entièrement , en fasse un de ces monumens qui honorent à jamais la littérature d'une nation. Tel est le Dictionnaire de l'A-

---

cadémie française ; autre ouvrage original du siècle passé , qui servit beaucoup à fixer notre langue.

Sous le feu Roi, les Dictionnaires se font multipliés à l'infini ; on en a fait pour les hommes & pour les femmes célèbres : tout art , toute science eut le sien. Presque tous sont mal faits, & tous ont quelque utilité.

Enfin deux hommes de génie, d'un courage & d'une patience qui es-  
frayent l'imagination, osèrent en-  
treprendre de faire un Dictionnaire  
qui fût le dépôt des connaissances  
humaines : les difficultés étaient sans  
nombre , ils les combattirent sans  
relâche , & ils y travaillèrent assidu-  
ment pendant vingt années. Ils en-  
gagerent les hommes les plus célè-  
bres dans les arts , dans les scien-  
ces , dans la littérature , à y con-

---

Encyclo-  
pédie.

courir : chacun signa son article ; chacun en répondit , chacun se piqua de le bien faire : & quoique tous les articles ne soient pas également bons , cet ouvrage immense réussit au delà de ce qu'on pouvait en espérer.

A peine achevé , on le réimprima hors du Royaume dans plusieurs endroits. Des savans le commenterent en Suisse , & l'Encyclopédie , persécutée dans sa naissance , suspendue par le Gouvernement , réclamée par la nation , admirée de l'Europe , est le monument le plus étonnant que la littérature ait encore produit chez aucun peuple.

Dictionnaire d'histoire naturelle.

Un autre homme entreprit seul un ouvrage qui aurait la même immensité , si les hommes étaient assez instruits pour l'exécuter dans toute

toute son étendue. Il s'agissait de décrire & de ranger par ordre alphabétique toutes les productions de la nature. Ce Dictionnaire fait par M. de *Bomare*, eut un succès prodigieux ; toute l'Europe le rechercha , & les savans de la Suisse lui firent le même honneur qu'à l'Encyclopédie ; ils le commenterent.

Si l'on fit tant de progrès dans ce genre utile & nouveau , on en fit encore plus dans les autres. *Fontaine* dès le commencement de ce siècle apprit aux savans à ne point dédaigner les fleurs de la littérature ; il fut clair , il fut agréable dans tout ce qu'il écrivit ; & par les charmes qu'il répandit sur les sciences , il étendit beaucoup leur empire.

Depuis cette époque tous ceux qui ont prétendu à la gloire , ont

*Première Partie.*

L

Utilité d'uni-  
fir la litté-  
rature aux  
sciences,

traité des sujets plus importants & ont revêtu leurs ouvrages d'un caractère de moralité qui a fait appeler ce siècle, le siècle de la philosophie.

Littérature  
du siècle de  
*Louis XIV.*,  
comparée  
à celle du  
siècle de  
*Louis XV.*

Les plus beaux ouvrages de littérature du siècle de *Louis XIV.*, furent les oraisons funèbres de *Fléchier* & de *Bossuet*, l'histoire universelle de ce dernier, les sermons de *Bourdaloue* & de *Massillon*, le Roman de *Télémaque* par *Fénelon*, les ouvrages sur la langue, de *Vaugelas*: tout le monde les connaît.

Mais les ouvrages de *Dumarsais*, & les synonymes de l'Abbé *Girard*, productions du dernier règne; sont-ils inférieurs aux plus savantes observations des Grammairiens de ce beau siècle?

Eloquence.

L'éloquence a-t-elle dégénéré,

Ou a-t-elle changé de genre ? je ne connais point d'oraisons funebres qu'on puisse comparer à celles de *Bossuet* , & de *Fléchier* : mais M. *Thomas* , dont l'élocution est moins facile peut-être , & dont l'éloquence est si mâle & si philosophique ; M. *Thomas* a-t-il disputé vainement contre ces grands hommes ? dans le barreau , le *Normand* & *Cochin* n'ont-ils pas effacé la gloire de *Patru* ? les premières places de la magistrature n'ont-elles pas été occupées par les plus grands hommes ? pouvoient-elles être mieux remplies que par le Chancelier *Daguesseau* & par M. de *Malesherbes* , si renommé par son éloquence , par son amour pour le bien public & par la simplicité de ses mœurs ? les Parlemens de Province n'ont-ils pas

produit des hommes aussi distingués par leur éloquence , que celui de Paris ? M. *de la Chalotais* à Rennes ; M. *de Montclar* à Aix ; M. *Servant* à Grenoble ; MM. *du Paty* & de *Montesquieu* à Bordeaux ?

M. *des Brosses* premier Président du Parlement de Dijon , est célèbre par son livre du mécanisme du langage. Sous quel règne les tribunaux de la France ont-ils rassemblé autant d'hommes doués de grands talents , & d'un courage plus ferme dans les revers ? on reproche cependant à ces tribunaux de manquer de philosophie , & d'être moins éclairés que leur siècle.

Traité d'é-  
ducation.

Je ne fais point du tout , il est vrai , si les prédicateurs de nos jours ont égalé ceux du siècle passé. Mais je ne crains point de comparer l'E-

*mile* au *Télémaque* : s'il est moins sage dans sa composition , moins timoré dans ses principes , moins réservé dans sa morale ; il est plus rapide dans son style , plus mâle , plus hardi dans ses conséquences ; il creuse plus profondément dans le cœur humain ; il est plus éloquent , plus pathétique , plus intéressant ; eh ! quels livres ! quels traités d'éducation que ces deux ouvrages ! que leur comparera-t-on dans les autres nations ? est-ce la cyropédie de *Xénophon* , ou le traité que *Loke* a composé sur l'éducation physique ?

L'histoire que *Bossuet* appella universelle & qui l'est si peu , fut toujours plus vantée que lue. La première partie qu'il intitula *de la suite des temps* , est trop sèche , trop aride , ressemble trop à une table des ma-

Histoire.



tieres : la seconde qu'il nomma *suite de la religion* , n'est qu'un ouvrage de théologie , contraire à la théologie des autres sectes Chrétiennes : la troisieme partie , qui traite *des empires* , vaut beaucoup mieux ; ce n'est pas l'histoire , c'est le tableau des grands empires de l'antiquité ; mais ce tableau manque par la critique ; il offre autant de fables que de vérités ; il est trop dénué de cette philosophie , qui doit animer tout écrivain & sur-tout celui qui retrace les actions des Rois & les malheurs des peuples. *Bossuet* s'occupe trop des Juifs ; il oublie les Tartares , les peuples de l'Indoustan , les Chinois , & les Japonnois. Dans son histoire générale , M. de *Voltaire* fait exactement le tour du globe : tous les peuples , tous les climats , tous les

---

siècles , sont toujours présens à sa pensée ; il les compare ou les oppose sans cesse les uns aux autres , avec un art admirable : il est infiniment supérieur à *Bossuet* par l'excellence de sa morale , par l'impartialité de son esprit , par l'exactitude , par la manière de présenter les faits ; par l'intérêt , par la critique si nécessaire à tout historien : & ce qui doit sur-tout étonner ceux qui , sans avoir lu *Bossuet* , l'ont tant entendu vanter ; cet ouvrage l'emporte sur le sien , par le style plus varié , plus simple , plus véritablement noble.

L'histoire de *Charles XII*, est écrite d'un style aussi brillant , & aussi rapide que ses conquêtes. Celle du Czar *Pierre I*, écrite avec moins d'éclat , a un style plus convenable à l'histoire d'un législateur. C'est ainsi

que ce grand homme, eut toujours le véritable ton qui convenait à son sujet.

Mais quel livre le siècle de *Louis XIV*, a-t-il laissé qui puisse se comparer à l'*Esprit des loix*? ce livre où il y a tant d'erreurs & tant de vérités ; qu'on peut critiquer, mais qu'on ne peut se lasser d'admirer ; dont la lecture toujours instructive, est toujours intéressante : il faut s'en méfier, mais il faut le lire. J'ose en dire autant de la *grandeur & de la décadence des Romains*, de ce même *Montesquieu* : si l'on peut attribuer à d'autres causes la gloire & la chute de cet empire, on ne peut ni mieux écrire, ni dire plus de choses en moins de mots.

Ce livre de l'*Esprit* qui fit jeter tant de cris contre le sage *Helvétius*.

*tius* , n'est ni si concis , ni si correct dans son style : mais il fait penser si profondément & si abondamment ses lecteurs qu'il faut nécessairement le lire ; malgré quelques erreurs , & malgré quelques petits contes qui le déparent.

Si l'on met au rang des Auteurs qui honorent notre littérature l'Auteur d'Emile , quoique né à Genève ; parce qu'il est d'un pays où l'on parle Français ; parce qu'il a fixé son séjour en France ; parce qu'il y a écrit ses ouvrages ; ne doit-on pas aussi admettre dans ce rang ce M. Paw, Auteur des recherches sur les Américains , sur les Chinois & sur les Egyptiens ? s'il est né en Allemagne , s'il n'a point préféré la France à sa patrie , il s'est naturalisé Français en écrivant dans no-

tre langue deux des meilleurs ouvrages qu'elle ait jamais produits : pleins de recherches profondes , ils sont écrits avec un intérêt dont ces recherches paraissaient peu susceptibles. Il y parle une langue qui n'est point la sienne , avec une facilité , une précision , & quelquefois même avec une originalité dont un Français s'honorerait ; il sonde les ténèbres de l'antiquité , & il fait être clair dans tout ce qu'il dit : prodigue de faits , avare de mots , en étonnant le lecteur par ses connaissances , il fait toujours lui plaire : on aime à le suivre dans les déserts de l'Amérique , ou parmi les ruines de l'ancienne Egypte.

Un livre d'une érudition non moins profonde , peut - être , mais toute différente , est , *l'histoire philosophi-*

---

*que & politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.*

Cet ouvrage de génie est plein d'une science qu'on n'acquiert point dans les livres. Ce ne sont pas les seuls savans, ce sont les Négocians de tout l'univers que l'Auteur a consultés. Il semble avoir compulsé tous les registres de tous les Bureaux du commerce & de la marine de tous les Etats de l'Europe: on serait tenté de croire qu'il a vu tous les lieux dont il parle, & qu'il a vécu long-temps chez les peuples de l'Amérique & chez les peuples de l'Inde. Ce Philosophe s'est dérobé aux justes éloges qui lui sont dus en gardant le plus profond anonyme. Je ne connais qu'un reproche à lui faire. Sa grande ame irritée par l'in-

justice & par la tyrannie , a quelquefois un peu trop décrié l'humanité , son siècle & son pays. Mais cette noble colere fait elle-même l'éloge de celui qui l'éprouve.

Histoire  
naturelle.

Il faut remonter jusqu'à *Plin* & jusqu'au temps d'*Aristote* , pour trouver un ouvrage qu'on ose mettre à côté de *l'histoire naturelle* de M. de *Buffon*. Cette histoire , écrite avec l'éloquence de *Platon* , l'emporte infiniment sur les ouvrages de ces deux anciens. Lorsque ce livre parut , & qu'il étonna ses lecteurs , par la majesté de son style , par la beauté de ses descriptions , par la hardiesse de ces traits qui peignent toute la grandeur de la nature , & qui ravissent l'imagination ; on disait de M. de *Buffon* , que *Dieu l'a*

avait choisi pour écrire les merveilles de la création.

Tandis que ce grand homme interrogeait la nature & nous la peignait dans toute son étendue ; un autre , M. de *Réaumur* , l'étudiait dans ses productions les plus petites ; nous traçait l'histoire naturelle des insectes ; & nous faisait connaître des peuples entiers , des êtres innombrables , dont la plupart des hommes ne soupçonnent pas l'existence , & dont la petitesse , le nombre , la forme & les métamorphoses étonnent la raison humaine.

Mais ici se confondent les bornes de la littérature & des sciences , que tant de savans nous ont appris à méconnaître.

M. de *Fontenelle* , M. de *Montesquieu* , M. de *Voltaire* , M. d'*Alem-*

Plusieurs  
Rois ac-



cueillent  
nos savans  
& nos Phi-  
losophes.

*bert*, M. *Diderot*, ont traité des sciences les plus abstraites, avec la clarté & les agrémens de la simple littérature : ce double mérite, en les rendant infiniment utiles, a répandu leur gloire dans toute l'Europe & les a fait rechercher de plusieurs souverains. On fait l'accueil que fit le Roi de Prusse, à l'Auteur de la *Henriade* ; à celui qui composa le discours préliminaire de l'*Encyclopédie* ; à M. de *Maupertuis* ; à M. de *la Lande* ; à tous les savans Français qu'il attirait à sa Cour.

M. d'*Alembert* refusa de se charger de l'éducation du fils de l'Impératrice de Russie. M. *Diderot* fut comblé des bienfaits de cette souveraine. Cette Impératrice, le Roi de Prusse, le Roi de Suede, le Roi de Danemarck, ont été en corres-

pondance avec M. de *Voltaire* : je ne sache pas qu'aucun souverain du midi, excepté *Benoît XIV*, ait jamais écrit à ce grand homme.

Tandis que tant de Rois se faisaient un mérite d'honorer les sciences, en accueillant ainsi ceux qui les faisaient fleurir ; on n'osait imprimer leurs ouvrages dans le Royaume où ils étaient composés, & dont ils faisaient la gloire.

Des Pé-  
dants les  
persécutent.

*L'Esprit des loix* fut d'abord imprimé à Geneve ; *l'histoire générale* à Londres, à Amsterdam, à Geneve, & jamais en France ; *l'Emile* en Hollande.

*L'histoire naturelle* le fut à Paris : la Sorbonne s'éleva contre elle ; l'Auteur allait être persécuté ; la Cour, la ville de Paris, la France entière prirent envain sa défense, il fallut

Ce qui arrive à M. de *Buffon*.

qu'il fît imprimer une espece de justification.

*M. Helvetius.*

*Helvetius* fut encore plus puni d'avoir eu l'audace de faire imprimer à Paris son livre de *l'Esprit*. Le Censeur qui l'avait approuvé perdit toutes ses places, l'Auteur fut obligé de se défaire d'une charge qu'il avait chez la Reine ; le Parlement fit brûler son livre , & la Sorbonne écrivit contre lui. Sans sa femme , sans ses enfans , sans les prieres de ses amis , sans les larmes de tant de malheureux qui ne subsistaient que de ses bienfaits , il se fût réfugié en Hollande ou en Angleterre ; son cœur ne put résister à tant d'assauts , & pour appaiser les clameurs de ses ennemis , il consentit à se rétracter comme *Galilée*.

*Jean*

*Jean-Jacques Rousseau* fut plus malheureux encore : envain son livre d'*Emile* portait le nom d'une ville étrangere , & était imprimé avec la permission d'une puissance étrangere ; le Parlement de Paris le condamne au feu & décrète son Auteur de prise de corps. *Jean-Jacques* veut se rendre en prison & confondre ce Tribunal. Le Prince de Conty , le Maréchal de *Luxembourg* , qui l'honoraient d'une amitié particulière , s'opposent à ce dessein ; ils n'osent se croire assez de crédit pour le sauver , si ce Tribunal le condamne ; ils l'arrachent à la solitude où il vivait ; ils le forcent à fuir , à quitter ce Royaume qu'il aimait. Il tourne ses pas vers *Geneve* dont il était citoyen : il apprend dans sa route , qu'il y est

*Premiere Partie.*

M

J. J.  
*Rousseau,*

condamné comme à Paris : il se fauve au milieu des Montagnes de la Suisse : une lettre fulminante de l'Archevêque de Paris parvient jusqu'à lui au fond de ces déserts ; il y voit que cet Archevêque le dénonce à tous les fidèles , comme un impie dont ils ne doivent point lire les écrits. Alors son ame abattue se ranime : & dans ses malheurs il se conduit avec plus de fierté que n'en eut jamais aucun Spartiate , ou aucun Romain.

Il renvoie à sa patrie ingrate son titre de citoyen : il renonce à son pays & à ses droits : il donne le premier un tel exemple. Il fait une réponse impérieuse à *Christophe de Beaumont, Archevêque de Paris*. Il reproche au Parlement de cette ville d'avoir violé les loix en le décrétant de prise de

corps, avant de l'avoir assigné pour être ouï.

La Cour, ni les habitans de Paris, ni le peuple de la France ne pensaient comme les Tribunaux, ou comme le clergé. *Jean-Jacques* inquieté dans les Montagnes de la Suisse, veut passer en Angleterre; il tourne autour de la France sans oser y rentrer. On l'apprend à Versailles, & soudain le Ministre lui envoie un passeport de la Cour, qui le met sous la protection immédiate du Roi; qui le soustrait aux perquisitions de tous les Tribunaux; qui lui permet de traverser la France, & de venir à Paris. Il jouit quelque temps, dans cette capitale, de la douceur de revoir ses amis, & d'être admiré d'un peuple qui le plaignait & qui défavouait ses Magistrats.

Il passe à Londres , & bientôt , son ame vive & fiere ne s'accommodant point de l'esprit froid & altier des Anglais , il sort de leur Isle , il revient en France sans passe-port de la Cour , sans précautions , il débarque à Calais. Les habitans de cette ville ont toujours aimé les grands hommes & les actions courageuses ; les Magistrats s'assemblent ; ils veulent porter à *Jean-Jacques* le Vin de la ville : ils craignent d'irriter le Parlement , en rendant cet hommage à un homme qu'il a décrété , & en supprimant une vaine cérémonie , ils lui rendent l'honneur d'aller le féliciter tous en corps.

Il se dérobe à tant d'accueil & ne sachant où porter ses pas , il écrit au Marquis de *Mirabeau* qu'il ne

connaît que par son livre de l'*Ami des hommes* : » Je suis homme & » malheureux ; vous êtes l'ami des » hommes , vous devez être le mien : « Il descend chez lui & il y trouve tout ce que l'amitié peut offrir.

Depuis ce moment il n'a point quitté la France ; il a fixé enfin sa résidence à Paris , sous les yeux du Tribunal qui l'a décrété ; n'ayant d'autre appui que sa gloire , & que la certitude qu'il n'y a pas dans la nation un seul homme assez lâche , pour demander l'exécution d'un décret qu'on n'aurait point dû lancer , puisqu'au moins il aurait dû être précédé d'un autre.

Ainsi donc le sort d'un grand homme ne dépend pas tout à fait du caprice d'un Tribunal. L'Aréo-

---

M. de  
Beaumar-  
chais.



page pour avoir fait mourir *Socrate*, & l'Inquisition pour avoir condamné *Galilée*, sont devenus la haine de toutes les âmes fortes, & l'objet éternel des railleries de toute l'Europe.

Ce Parlement éphémère qui usurpa quelques temps les droits de celui qui était exilé, fit une cruelle épreuve du danger que court un Tribunal en condamnant un homme de bien, doué de grands talens.

Il avait fait perdre à l'Auteur d'*Eugénie* une cause évidemment juste : mais cet Auteur avait alors deux Ministres contre lui, & son adversaire était un homme de condition, immensément riche.

Un procès plus dangereux succéda bientôt à ce procès.

M. de *Beaumarchais* se plaignait

hautement du juge qui avait rapporté son affaire , & sur-tout de la femme de ce juge. Elle vendait les audiences de son mari , & elle avait reçu de M. de *Beaumarchais* des bijoux & de l'argent.

Le juge effrayé de ces plaintes & de la rumeur publique , le dénonce & l'accuse d'avoir voulu le corrompre.

Ce fut alors que M. de *Beaumarchais* publia ces mémoires dont le succès prodigieux l'étonna lui-même. On les compara aux lettres Provinciales , parce qu'ils étaient d'un style original , qu'ils versaient le ridicule sur ses adversaires , & qu'ils attaquaient , quoiqu'indirectement , une grande société d'hommes qui prétendaient par leur état à la considération publique.

== Mais les lettres provinciales avec autant d'esprit & un style plus égal & plus pur , peut-être , ont moins d'énergie, moins de chaleur, & sont d'un intérêt moins général. *Pascal* tranquille méditait ses lettres à loisir & se cachait en les écrivant; M. de *Beaumarchais* composait dans le tumulte des affaires , au milieu des cris d'une famille désolée , & il combattait à découvert contre ses propres juges.

L'instruction de tout procès criminel se fait en secret chez nous; l'Auteur de ces mémoires osa publier tout ce qui s'était dit dans les confrontations , il osa publier les questions que le Parlement lui fit quand il comparut à huis-clos devant lui, & les réponses qu'il fit à ces questions dont plusieurs étaient

insidieuses ; c'était blesser l'usage & sur-tout ses juges ; mais c'était éclairer la nation que tant de mystère indigne & qui désirerait que l'instruction de tout procès criminel se fît publiquement, comme dans l'ancienne Rome & comme chez nos voisins ; c'était offrir un modele de défense à tout homme injustement accusé.

Chaque pas qu'il faisait était une preuve d'innocence & de courage , à peine trouvait-il un Avocat qui osât signer ses mémoires ; ses parens effrayés ne lui conseillaient que de fuir ou d'arranger cette affaire ; ses amis s'efforçaient d'arrêter sa plume, de modérer ses démarches , d'affaiblir tous les traits qu'il lançait & qu'ils craignaient de voir retomber sur lui. Ses ennemis cherchaient

à l'intimider par les rapports les plus effrayans, les nouvelles les plus fausses, les calomnies les plus atroces. Enfin il marchait seul, sans guide & sans conseil, dans une carrière nouvelle, obscure, semée de dangers & terminée par un précipice.

Sans crainte au milieu de tant de périls; il attaqua toujours tout adversaire qui se présenta. On sentit que, par ses attaques réitérées, il provoquait ses ennemis à faire sur sa vie & sur ses mœurs les perquisitions les plus rigoureuses; on sentit encore que ses adversaires les avaient faites, & on jugea par leur silence qu'elles n'avaient tourné qu'à leur confusion & qu'à sa gloire.

Plusieurs de ses juges étaient ses

ennemis déclarés : envain il demanda qu'ils se récussassent, il ne fit que s'irriter.

La haine confondit tout : & le tribunal condamna également au meurtre, & le juge, & sa femme, & l'homme qu'ils avaient eu l'impudence d'accuser.

Le public ne les confondit point ; le juge fut flétri, abandonné, rejeté du milieu de la société : M. de Beaumarchais n'en fut que plus recherché, que plus honoré. On courut en foule à la porte de sa maison, de sa maison qu'il n'osait plus habiter ; des personnes de tout rang, des inconnus, des étrangers lui écrivirent & le pressèrent d'accepter leurs services, de l'argent & une retraite.

Le Prince de Conty dont la no-

ble fermeté ne se démentit jamais. L'honora d'une visite dans l'asile ; il se déroba à la foule & à ses ennemis. Le Duc de Chartres vint le connaître. Le public au théâtre applaudissait à tout ce qui faisait allusion à ses affaires ; le Magistrat se crut obligé de défendre la représentation d'*Eugenie* & de ses autres ouvrages : c'était un triomphe complet.

Ce triomphe rendit ses ennemis plus acharnés ; on allait attenter à sa liberté : mais tandis qu'on croyait à Paris sous la main du Ministre , il sortit de ce Royaume dont toutes les issues lui étaient fermées.

On crut alors qu'il emploierait son éloquence à se venger de sa patrie ; il n'employa ses talens qu'à la

---

le vit employer sa plume , son crédit, sa fortune, à venger les *Calas* des outrages du fanatisme ; à sauver les *Sirven* en butte aux mêmes fureurs.

Répandant les bienfaits autour de lui ; donnant un asile aux descendans des *Corneilles* ; défendant les opprimés ; défrichant une terre jusqu'alors stérile ; peuplant un pays autrefois désert ; bâtissant une église ; combattant à la fois les superstitieux & les athées ; il eut des querelles très vives avec l'Evêque d'*Annecy*. On alarma ce vicillard vénérable ; on ameuta des payfans contre lui ; on lui fit craindre pour ses jours : il ne rétracta point ce qu'il avait écrit ; mais il se crut obligé, à l'âge de près de 80 ans, de communier publiquement, & d'en prendre acte



par devant Notaire , pour se soustraire aux intrigues qu'on tramait contre lui.

Rien ne  
décourage  
les Philoso-  
phes. Ser-  
vices qu'ils  
rendent.

Ainsi l'étude de la philosophie avait ses dangers : ainsi des hommes qui passaient leur vie à chercher la vérité , à faire le bien , à enseigner la vertu , à recommander la paix & la concorde , étaient pertéuellement en butte à mille persécutions aussi ridicules qu'odieuses. Cependant rien ne les décourageait ; ils produisaient des chef - d'œuvres au milieu des troubles ; ils répandaient de nouvelles lumières jusques chez le peuple : ils empêcherent enfin deux fois des querelles de théologie de dégénérer en factions atroces & peut-être sanglantes. Les prétendus miracles arrivés sur le tombeau du diacre *Pâris* , & les billets de confession

à l'usage des mourans , auraient produit des troubles funestes , sans les digues que la philosophie élevait de toutes parts contre les torrens du fanatisme.

### *Des Romans.*

Les sages ont employé des armes de toute espee pour combattre l'erreur , les vices , & l'ignorance. On a déguisé la vérité sous les traits de la fable : cet usage est ancien.

Dans le siècle passé , les romans n'étaient que de faibles imitations des poèmes du *Boyardo* & de l'*Arioste* : on n'y trouvait guères que de la galanterie , des femmes enlevées , des ravisseurs punis , & toujours de la Chevalerie : le seul but qu'on s'y proposât était d'amuser , mais il n'y

Romans du  
siècle der-  
nier.

avait aucune espèce de moralité. Il faut pourtant en excepter le *Télémaque* de *Fénelon*, mais cet ouvrage n'était qu'une imitation des poèmes grecs.

Ceux d'aujourd'hui ont acquis une moralité que n'avaient point ceux qu'on écrivait sous Louis XIV.

*Montesquieu*, dans ses lettres *Perfannes*, peignit les mœurs nationales & les opposa aux mœurs de l'Orient ; il y déposa une critique fine & ingénieuse dont l'utilité était sensible. Madame de *Grafigny* donna ses *lettres Péruviennes* ; c'était le même esprit avec une critique plus forte & un sentiment plus profond. Ces livres si souvent imités, n'ont point été égalés ; si ce n'est par M. de *Voltaire*, dans ses *lettres d'Amabed*, ouvrage d'une morale plus hardie, mais qui pèse sur l'âme du lecteur, si je puis m'exprimer ainsi : on est fâché que la vertu de ces Indiens s'altère en Italie, & que

les crimes qui les avaient si violemment révoltés aux bords du Gange, ne soient plus que des légeretés aux bords du Tibre. Tous les romans de ce grand homme sont remplis d'imagination, de moralité & de critique. Il n'est personne qui ne les ait relus vingt fois.

Depuis les lettres Persannes, presque tous les romans furent moraux. On voulut imiter la nature, dans ce genre comme dans les autres : Las de courir le monde en imagination, & d'écrire des aventures peu croyables, les Auteurs voulurent peindre des mœurs domestiques. On écrivit le roman de ses propres foyers, on préféra la forme de lettres ; c'est un genre de dialogue qui permet de détailler les sentimens du cœur & qui demande

peu d'aventures. Le plus célèbre de tous , fut *l'Héloïse de Rousseau*. J'ai connu des personnes sensibles , qui n'avaient jamais osé en faire une seconde lecture ; tant elles avaient été affectées de la première.

Je ne parlerai point ici de cette foule prodigieuse de romans , de contes , d'ouvrages légers que chaque jour voit éclore : il en est plusieurs qui , dans tout autre pays , eussent fait la réputation d'un Auteur , & qu'à peine on a remarqué au milieu des chef-d'œuvres dont nous sommes entourés. Je n'obmettrai point pourtant les *contes moraux* de M. de *Marmontel* , ouvrage enchanteur , d'une morale douce , dont la plupart ont déjà été mis en Comédie par vingt Auteurs. Son

roman de *Bélisaire* fut censuré par la Sorbonne , & peu de temps après la Cour nomma M. de *Marmontel* Historiographe de France.

*Etablissemens utiles à la  
Littérature.*

Tous les genres étant ainsi cultivés , l'émulation passa de la capitale dans les Provinces ; il se forma des Académies & des sociétés littéraires , dans toutes les villes dont les citoyens ont un peu d'aisance. L'Université de Paris prit plus d'activité : pour animer davantage le jeunesse , elle distribua tous les ans , en présence des Magistrats appelés à cette solennité , des prix publics aux écoliers qui s'étaient le

plus distingués. Cet usage n'a commencé qu'en 1747.

Accroissement de la Bibliothèque du Roi.

La Bibliothèque du Roi fut transportée dans le bâtiment qu'elle occupe aujourd'hui, rue de *Richelieu*. Elle s'est plus enrichie sous le feu Roi que sous tous ses prédécesseurs. En 1729, M. l'Abbé *Sévin* fut envoyé à *Constantinople* & dans tout le levant, pour y acheter tous les manuscrits Grecs, Turcs, Arabes ou Persans qu'il pourrait acquérir.

On fit plus, on établit à *Constantinople* un Collège de jeunes gens destinés à apprendre les langues Orientales, & à nous en traduire les livres. On déposa à la bibliothèque du Roi leurs traductions & les livres originaux. Ainsi en 1732 cette bibliothèque fut augmentée de 10 mille manuscrits : on frappa une

médaille pour célébrer & pour constater cet événement. On y compte aujourd'hui plus de 82 mille manuscrits : il n'y en avait gueres que 30 mille à la mort de *Louis XIV.* Le nombre des volumes reliés , qui se monte aujourd'hui à plus de 150 mille n'allait pas alors à plus de 72 mille.

Tant d'activité , tant de grands ouvrages ont répandu notre langue, du Nord au midi de l'Europe. Il y a peu d'hommes bien élevés qui ne la parlent dans toutes les Cours : elle est assez commune dans toutes les grandes villes , pour que des Comédiens Français y subsistent des représentations qu'ils donnent de nos pieces de théâtre. Le Roi de Prusse n'a pas dédaigné d'écrire dans cette langue les annales de sa nation &

---

Notre langue prédomine en Europe.



les vers qu'il a faits pour sa propre gloire. Le dernier traité de paix entre les Russes & les Turcs , fut rédigé en Français.

### *Des Sciences.*

Un peu d'agriculture , un peu de commerce , quelques arts grossiers , voilà l'Etat où sont les trois quarts des habitans de ce globe. Les rêves de l'imagination ont tenu lieu de sciences pendant bien des siècles , à tous ceux qui ont tenté de sortir de cet état de langueur & d'ignorance.

Chercher à pénétrer avec une application sans relâche tous les secrets de la nature ; étudier sa marche , observer ses effets , suivre tous ses mouvemens , & défendre à son imagination de faire un pas au de-

là de l'expérience ; c'est une des plus difficiles tentatives de ce dernier siècle , & l'on n'a pas toujours réussi.

Je ne prétends point détailler ici tous les progrès qu'ont fait les sciences depuis 60 ans , ni m'égarer sur cet Océan sans bornes : heureux seulement si je puis y marquer quelques Isles.

Il est même assez difficile de discerner ce qui appartient aux savans Français , & aux savans étrangers. La communication qui règne aujourd'hui entre toutes les grandes villes de l'Europe , est très facile & très rapide : c'est un avantage particulier à ce siècle , il est très grand : mais il fait douter quelquefois du pays où une connaissance est née.

La Physique , la Chymie , la Géo-

graphie & l'Astronomie, ont fait sur-tout des progrès dans ce siècle & se sont prêté des secours mutuels.

Connaissance du globe.

Si les Anglais ont découvert par des calculs les loix de l'attraction & de la gravitation ; les Français par des voyages & des travaux immenses ont vérifié la figure de la terre.

Il a plus de chaleur qu'il n'en reçoit du soleil.

M. de *Mairan* a démontré que la terre avait par elle-même une chaleur qu'elle ne tenait point du soleil, & qui est beaucoup plus considérable que celle qu'elle en reçoit.

Les faits sont connus, les causes restent cachées. M. de *Mairan* attribue cette chaleur, à un feu central qui s'exhale par la bouche des volcans. M. de *Buffon* croit, que la terre est une partie du soleil, déta-

hée par le choc d'une comète, & qui d'abord brûlante, s'est refroidie au point d'être habitée, & se refroidira au point de ne l'être plus.

Cela lui parut d'autant plus vraisemblable que l'applatiffement des pôles, & l'élévation de l'équateur, semblent prouver que la terre entière a été quelque temps un globe sans consistance; une masse de matière, ou délayée par l'eau, ou mise en fusion par le feu, & que la chymie lui démontra que tous les corps sont vitrifiables à différens degres de feu.

Cependant les voyages des savans Français, donnant des connaissances plus exactes sur la géographie, on s'apperçut que presque toutes les hautes montagnes étaient, ou avaient été des volcans; que

---

Il paraît  
qu'il a été  
embrasé &  
submergé.

l'extérieur du globe était formé de longues couches de terre ou de sable , ou de coquilles , qui semblaient avoir été déposées lentement par les eaux ; que les angles saillans que forment une chaîne de montagnes étant toujours situés vis-à-vis des angles rentrans de l'autre chaîne , il paraît que les vallons sont les lits desséchés des anciens courans qui coulaient dans la mer. Enfin les productions marines que l'on trouve, en quelque endroit qu'on creuse la terre , même sur les montagnes , ne permirent plus de douter que l'Océan n'en eût couvert toutes les parties.

Toutes les connaissances humaines qui paraissent souvent se contredire, se prêtent pourtant un appui mutuel quand elles sont approfondies.

---

Ainsi l'histoire parut d'abord démentir la physique : en la lisant mieux , on trouva que tous les peuples du monde , les Chinois , les Caldéens , les Parfes , les Grecs , les Péruviens , avaient conservé quelque souvenir du monde embrasé & du monde submergé : il fut facile de tout concilier.

On conçut que le globe enflammé , par quelque cause que ce soit , avait commencé à se refroidir par les pôles , & pouvait brûler encore dans la zone torride & vers l'équateur , lorsque le genre humain sortit du néant : & vraisemblablement il en sortit vers le cercle polaire. M. de *Buffon* croit que les premiers hommes nés sur cette terre , presque encore embrasée , ont été noirs. L'Océan plus prompt à se refroidir

que les corps solides, a dû être habitable long-temps avant la terre ; surtout pour des animaux à coquilles qui vraisemblablement ont été les premiers habitans. Cette terre presque brûlante avait alors peu de consistance : elle offrait peu de résistance à l'effort des vagues. Les vagues disposaient facilement de cet amas énorme de cendres , de laves , de pierres ponce , de matieres friables & pouvaient insinuer par-tout au milieu d'elles les productions de la mer. Dans cette hypothèse la formation des montagnes , l'applatissement des pôles , l'élévation de l'équateur , les bancs de coquilles , les mines de sel , les couches horizontales , s'expliquent facilement.

De siècle en siècle , la terre refroidie , s'affermir sous les pieds de

les habitans : les révolutions furent plus rares : la mer fut contenue par des bornes plus difficiles à surmonter.

Il paraît par une remarque de géographie très singulière que , dans la dernière de ces révolutions , la mer inonda le globe , en se précipitant du pôle austral vers le pôle boréal. Tous les continens connus se terminent au Sud par des pointes. C'est M. *Paw* qui fit le premier cette remarque. L'*Amérique* , par le Cap *Horn* ; l'*Afrique* , par celui de *bonne Espérance* ; l'*Asie* , par le Cap *Comorin* & la presque Isle de *Malaca* ; la *nouvelle Hollande* , par le Cap du *Sud*. Il observe que cette disposition s'étend jusques dans les contrées septentrionales. La *Californie* se termine ainsi par le Cap *San-*

---

Dernière  
révolution  
du globe.

---

Tous les  
continens  
se termi-  
nent au  
sud par des  
pointes très  
prolongées  
dans la mer



*Lucas* ; la *Floride* , par celui de *Bahama* ; la *Sicile* , par le Cap *Passaro* ; la *Grece* , par celui de *Matapan* ; la *Crimée* , par celui de *Caroski* : enfin cela se voit jusque dans le *Groenland* , qui prolonge au Sud le Cap *Farwel* , & jusqu'à la *nouvelle Zemble* , qui s'étend pour former le détroit de *Waigatz* : le *Spitzberg* même , au 80 degré de latitude nord , présente une longue pointe au midi.

Presque  
tous les  
golpes ou  
mers Médi-  
téranées  
ont leur  
embouchu-  
res au Sud  
ou au Sud-  
Est.

Il résulte de cette disposition , que presque tous les golpes & les mers Méditerranées ont leur embouchure vers le Sud. La mer de *Kamtchatka* , le golfe de *Pékim* , celui de *Tonquin* , celui de *Bengale* , celui de *Perse* , la mer *Rouge* , le golfe de *Venise* , la mer *Noire* , la mer d'*Asow* , la mer *Verméille* , la Baye de *Baffin* , & même celle d'*Hudson* ;  
toutes

toutes reçoivent les flots de l'Océan vers le Sud , ou le Sud-Est , & sont portées vers le Nord , ou le Nord-Ouest.

La géographie ancienne achève de prouver ce que la géographie moderne fait appercevoir. La *mer Egée*, la *mer Noire*, la *mer d'Asow*, ne sont qu'une continuation de la *mer Rouge*: les *Palus-Méotides* au nord de ces mers s'étendaient autrefois quatre cens lieues plus loin qu'aujourd'hui, & les mines de sel de la Pologne semblent prouver que ces mers se joignaient à la *mer Baltique*, qui, par le *Golfe de Finlande* & les *Lacs Ladoga & Onega*, s'unissait à la *mer Blanche*.

Preuves tirées de la géographie ancienne.

Ainsi la *Suede*, la *Laponie* & la *Norvege* formait une Isle ; l'*Europe* en faisait une seconde, l'*Afri-*  
*Premiere Partie.* O

que une troisième : ou pour mieux dire toutes les plaines de ces pays inondées , ne laissaient apparaître que les lieux les plus élevés : il n'y avait dans ces contrées qu'une continuité d'Isles semblables à celle des Isles *Philippines* , des *Marianes* , des *Moluques* , & des Isles de *Salomon*.

Le *Golfe Persique* , la mer *Caspienne* , le *Lac Aral* , semblent n'avoir été qu'un bras de mer qui se répandait au travers de la Sibérie ; pays bien moins élevé qu'on ne l'a cru , & rempli de mines de sel qui le rendent si froid , & qui attestent le long séjour que la mer a fait dans ses plaines.

L'Amérique paraît être sortie du fond des eaux , plus tard que notre continent.

Telle fut la dernière révolution de notre globe. Mais le genre humain existait depuis bien des siècles. Si des milliards d'hommes périrent; si des milliers d'Etats furent détruits; si toutes les sciences furent anéanties par ces inondations successives; la race entière des hommes, ne périt point. On a même retrouvé les points du globe, qui, dans ces lentes submersions, ont dû servir d'asile au genre humain, & pourraient lui en servir encore, si la masse entière du globe affermi, n'était pas maintenant assez solide pour résister aux flots de l'Océan.

---

Points du globe où les hommes ont pu se sauver de ces inondations.

Le plateau de la Tartarie dont le Gange, l'Irtiz, l'Amur & presque tous, les grands fleuves de l'Asie découlent dans les mers du Nord, de la Chine & des Indes;

---

la Suisse , d'où le Rhône , le Rhin , le Danube descendent vers l'Océan , le Pont-Euxin & la Méditerranée ; les montagnes de l'Abyssinie , où le Nil prend sa source ; les monts Serrelionne , d'où tombent le Niger & le Sénégal ; les hautes vallées du Pérou , où la rivière des Amazones , l'Uragai , l'Orenoque ont leurs immenses réservoirs ; sont les lieux de refuge où les hommes ont bravé les fureurs de l'Océan.

---

Volcans.

Un autre fléau poursuit les malheureux humains fugitifs sur ces montagnes. Au moment où la mer s'en approche , elles deviennent des volcans ; les flammes & les torrens de lave qu'elles vomissent , portent la terreur & la mort par-tout autour d'elles. Mais en causant cet effroi elles élèvent perpétuellement

le terrain, & elles reculent la mer qui menaçait de tout inonder. Les Italiens ont tenté de calculer la quantité de matiere que le Vésuve & l'Etna ont vomie, & elle est de plusieurs milliers de fois plus considérable que ces montagnes. Les différentes couches de lave, entassées l'une sur l'autre; les villes englouties par leurs éruptions, & couvertes par des lits de matieres calcinées, prouvent évidemment qu'elles ont élevé prodigieusement le terrain de la Sicile & de l'Italie: mais l'ont-elles rendu caverneux? mais, n'en ont-elles fait qu'une voûte que le choc des flots peut briser & engloutir en un moment? c'est ce que la postérité seule pourra savoir.

S'il me paraît démontré que la dernière révolution du globe s'est

---

Remarque  
des savans  
de la Suede.

---

faite par une inondation du Sud-Est au Nord-Ouest, une remarque des favans de Suede me ferait croire que la mer se balance d'un pôle à l'autre, & que peut-être toutes les grandes révolutions occasionnées par l'Océan, se sont faites dans cette direction.

La mer Baltique diminue, de siècle en siècle, de 45 pouces : dans la mer du Sud, les navigateurs modernes ne retrouvent plus les terres que d'anciens navigateurs prétendaient avoir vues autrefois. Les terres australes s'engloutissent-elles, tandis que celles du Nord se découvrent ?

---

Réponse à  
des théolo-  
giens.

Des théologiens de Stockolm, aussi intrépides que ceux qui, dans Paris, osèrent censurer l'histoire naturelle de M. de *Buffon*, représenterent au Gouvernement, que cette remarque

des favans de la Suede n'étant pas conforme à la Genèse, il fallait la condamner. On leur répondit que Dieu avait fait la mer Baltique aussi bien que la Genèse, & que s'il y avait quelque contradiction entre ces deux ouvrages, elle était plutôt dans les copies que nous avons de ce livre, que dans la mer Baltique, que nous avons en original, & telle que Dieu l'a faite. C'est à peu près ce qu'on répondit aux Docteurs qui voulurent s'élever, dans Paris, contre le grand homme qui nous enseigna l'histoire naturelle, & qui observa si bien les œuvres du Créateur. C'est ce que je répondrai, si l'on m'accuse d'avoir disserté sur des observations physiques & démontrées.

Voilà donc les différens états par  
où le globe a passé, avant d'être

---

Etats. par  
où le globe



a passé  
avant d'être tel que  
nous le voyons.

tel qu'il est aujourd'hui : d'abord il fut enflammé, & alors sa masse entière s'applatit vers les pôles, en s'élevant à l'équateur; alors les plus hautes montagnes, alors tous les corps qui ne doivent leur origine qu'au feu, se formerent : tels sont les métaux & les roches, &c. qui, se trouvant toujours sans aucun mélange ni du règne végétal, ni du règne animal, ni des productions marines, paraissent appartenir au monde primitif, & avoir précédé toutes les révolutions du globe.

Mais lorsque la mer, promenant les débris du monde d'un pôle à l'autre, forma ces différentes couches de terre qui nous étonnent; lorsqu'elle engloutit les forêts, & les hommes, & les animaux; de nouvelles combinaisons se formerent

dans le sein du globe. Alors naquirent la plupart des fossiles , où l'on retrouve la substance animale & la substance végétale dont ils sont formés ; & sur-tout les coquilles , qui , de toutes les productions de la nature , paraissent les plus indestructibles & les plus reconnaissables dans leurs mutations.

Enfin la couche de terre sur laquelle nous habitons & qui produit nos alimens ; cet épiderme du globe n'est composé que du débris des végétaux , & des cadavres des animaux réduits en poudre. Elle ne s'est donc formée que long-temps après la retraite de l'Océan ; quoique les plantes marines & les poissons aient pu y concourir & la commencer.

L'Isle de l'Ascension nous en offre

---

L'Isle de

l'Ascension  
en offre un  
exemple.

un exemple. C'est un immense amas de rochers calcinés : c'est un volcan qui paraît éteint , mais où la végétation ne s'est point encore établie le roc est nud , la mer y a déposé du sable.

Les oiseaux de mer se sont emparés de la cime des montagnes ils y font leur nid , ils y transportent les poissons qu'ils enlèvent , ils s'y multiplient à l'excès , ils y meurent , ils s'y réduisent en poudre. Les tortues se sont emparées des bords sablonneux que la mer abandonne elles y pondent , quelques unes y périssent ainsi que leurs œufs , & la destruction de tant d'animaux commence à y former une légère couche de terre que quelques siècles encore accroîtront & rendront propre à la végétation. La mousse

couvre déjà des rochers ; les derniers navigateurs y ont trouvé quelques plantes : c'est l'image de ce qui est arrivé à nos continens, dont tant de montagnes ont été des volcans & en portent encore les marques.

Si l'on a retrouvé les points du globe qui ont servi de refuge au genre humain, pendant ces grandes inondations ; on a fait plus : on a trouvé des preuves qu'avant la dernière de ces révolutions, il y avait eu un peuple aussi éclairé peut-être, que le sont aujourd'hui les peuples de l'Europe : on a fait plus encore, on a retrouvé la place même où ce peuple habitait. Cette découverte faite dans les dernières années du règne de *Louis XV*, n'a été publiée que depuis sa mort. Elle est assez

On retrouve quelques vestiges d'un peuple qui existait avant la dernière révolution du globe.

importante pour nous faire examiner par quel procédé on y est parvenu. M. Bailly, à qui nous la devons, en comparant les antiquités des Chinois, des Indiens, des Chaldéens, des Egyptiens, s'aperçut bientôt que ces peuples avaient des méthodes savantes dont ils ne connaissaient pas les principes; que les vérités qu'ils savaient, étaient mêlées de fables qu'ils n'auraient point eues, ou du moins qu'ils n'auraient plus, s'ils avaient trouvé eux-mêmes ces vérités; qu'ils se vantaient de plusieurs observations astronomiques qui ne pouvaient avoir été faites dans leurs climats: il en trouva même dans l'Almageste de Ptolémée qui ont été faites sous le 49<sup>me</sup>. degré de latitude Nord, & qui par conséquent n'appartiennent à aucun de

---

ces peuples , beaucoup trop méridionaux.

Alors ces peuples qui n'ont rien perfectionné depuis tant de milliers d'années , lui parurent suspects de n'avoir rien inventé.

En comparant les fables de leur Mythologie , avec celles que l'Irlandois *Sæmondre* a rassemblées dans son livre de *l'Edda* , & avec celles des nations hyperborées qu'a publiées *Olaus Rudbeck* ; il trouva des rapports frappans entre les opinions de ces peuples , qui jamais ne se sont rien communiqués , & qui même ne soupçonnaient pas l'existence les uns des autres.

L'Astronomie lui démontra que les observations s'étaient faites vers le 50<sup>me</sup>. degré de latitude Nord ; la Mythologie , que toutes les fables

font allusion à des jours & à des nuits de six mois, de quatre mois ou de deux mois ; qu'elles n'avaient donc pu naître dans le Midi. L'histoire lui fit voir que les Suédois & les Indiens, les Chaldéens, les Chinois, & même les Ethiopiens, peres des Egyptiens, ayant des fables, des connaissances & même des époques à peu près semblables, il fallait que le peuple instructeur de ces nations eût eu sa résidence au milieu d'elles ; & que vraisemblablement, il régna dans l'Asie, de la mer Caspienne à la Tartarie Chinoise.

En supputant les tems où les Chinois, les Egyptiens, les Indiens & les Chaldéens font remonter leurs observations, il trouve, par des calculs aussi vraisemblables qu'ingénieux, que ces quatre peuples les

---

firent à peu près dans le même temps, environ trois mille-ans avant notre Ere; & que partout on trouve des traces d'observations bien plus anti-ques; observations telles, qu'aucun de ces peuples ne put les faire, & ne pourrait les faire aujourd'hui.

Il lui parut donc démontré que ce peuple favant avait habité au Nord de l'Asie, qu'il avait péri environ quatre mille ans avant notre Ere; & que les peuples *Asiatiques* n'ont aujourd'hui que les débris & non les élémens des sciences: c'est ainsi qu'il s'exprime.

Remarquez que M. de *Buffon*, par des observations physiques a été porté à croire que les hommes avaient d'abord habité le Nord; que *Alaüs Rudbeck*, par des recherches Mythologiques, eut la même opinion, &



qu'il fit de la Suède la fameuse île Atlantique, dont toute l'antiquité a célébré la submersion ; que M. *Deville*, par des recherches Géographiques, a trouvé des ruines & des débris depuis le lac Aral jusqu'à la ville de Selin-gins-koi en Tartarie & que l'auteur de l'histoire Politique & Philosophique des établissemens des Européens dans les deux Indes, aussi bien que M. *Paw*, ont été induits, par des recherches historiques, à penser qu'il y avait eu un peuple savant dans ces mêmes contrées.

Voilà donc la Physique, la Mythologie, la Géographie, l'histoire & l'Astronomie, d'accord pour prouver l'existence de cet ancien peuple.

Mais comment a-t-il péri ? ce n'est point par la guerre : aucun peuple

ple ne se vante de l'avoir conquis : il n'en reste aucune trace : tout est perdu jusqu'à son nom , jusqu'au souvenir de son existence. Mais le Suédois , le Chinois , l'Indien , le Chaldéen me parlent de déluge , de destruction du genre humain , de la submersion d'un peuple ou d'une Ile : les uns disent qu'un homme & une femme , les autres qu'une famille se sauva dans un bateau & se réfugia dans leur pays.

Je commence à entrevoir quelque vérité dans ces ténèbres. Cette inondation ne fut point subite : les villes de ces contrées englouties successivement , permirent à quelques familles de se sauver d'Iles en Iles : car dans ce temps le Nord de l'Asie dut être semblable à l'Archipel des Moluques & des Philippines.

*Première Partie.*

P

Ces familles industrieuses , réfugiées chez des sauvages , les unes fuyant vers l'Occident , les autres vers le Nord , ou l'Orient , ou le Midi , perdirent bientôt leurs connaissances & ne conserverent que quelques observations *Astronomiques* nécessaires à l'agriculture.

Il faut en conclure qu'avant la dernière révolution , qui a donné à notre continent la forme qu'il a aujourd'hui , le Nord était moins froid qu'il ne l'est à présent. Les hommes auraient eu trop d'obstacles à vaincre , ils n'auraient pu se policer. La mer en inondant le pays habité par cet ancien peuple , y a répandu des mines de sel qui rendent la Sibérie inhabitable , sous des latitudes qui sont tempérées en Europe : elle y a peut-être élevé le terrain en se

retirant ; elle y a formé plusieurs lacs immenses , comme la mer Caspienne , la mer d'Aral , le lac Crana , le lac Tsaitzan , le lac Baïkal , & plusieurs autres. Les forêts qui ont crû dans ces lieux abandonnés , ont encore contribué à refroidir l'atmosphère.

Je m'arrête un moment dans les déserts habités autrefois par un peuple savant & industrieux. Je vois avec transport que les travaux n'ont pas été tout à fait perdus pour la postérité , ni même pour sa gloire. Après 6 mille ans de destruction , un membre de l'Académie des sciences retrouve des preuves de son existence , & lui rend le premier l'hommage qui lui est dû. Cet Académicien , M. *Bailly* , dans son histoire de l'astronomie ancienne , si

remplie de nouveautés & d'exactitude, nous fait entrevoir l'instant où il disparut de la face de la terre ; il fixe les temps où les quatre plus anciennes nations de l'Asie ont commencé à s'éclairer & à recueillir les débris des sciences inventées par ce peuple précurseur : il retrouve même quelques unes des observations que ce peuple seul a pu faire. Il est impossible qu'on pénètre plus avant dans l'étendue des siècles passés, ni qu'on répande plus de jour sur leurs ténèbres.

Ainsi, du haut des cieux & du point le plus élevé de l'atmosphère, jusqu'au fond de la mine la plus profonde, où quelques savans s'enfouissaient pour y chercher des traces du monde primitif, tout a été l'objet des observations de nos physiciens.

Des expériences sur l'air produi-  
firent les plus étonnantes découver-  
tes : les hommes se trouverent en-  
tourés d'un fluide puissant & terri-  
ble , qui perpétuellement agissait sur  
eux & en eux , & dont ils ne s'é-  
taient jamais doutés. Tous les phy-  
siciens de l'Europe s'animerent ; on  
fit des expériences sans nombre ; on  
tenta les plus hardies & les plus  
dangereuses : on parvint à détourner  
le cours de la foudre.

---

De l'élec-  
tricité.

Celui qui conçut , qui tenta &  
qui exécuta cette entreprise qu'on  
eût regardé comme un excès de dé-  
mence dans le siècle passé , n'était  
pas même un Européen : c'était un  
savant né sur les bords de l'Amé-  
rique , dans un lieu où il n'y avait  
point d'habitation humaine , dans  
les beaux jours du siècle de *Louis*

XIV ; où , sur la fin de son règne , un Anglais appelé *Guillaume Penn* , conduisit une colonie de Quakers qu'on persécutait à Londres ; & où cet Anglais jeta les fondemens d'une ville qui , en 80 ans , est devenue une des plus belles & des plus peuplées de l'univers. Ni Rome , ni Londres , ni Paris n'eurent de tels commencemens. Elle cultive tous les arts ; elle a une Académie dont les membres osent disputer d'érudition , avec les savans de l'Europe , & reconnaître leur mérite , en les choisissant pour freres. M. de *Buffon* est le premier Français que cette Académie ait adopté.

Les disciples de ce *Franklin* qui avait osé diriger la foudre , eurent des disputes sur l'électricité avec notre Abbé *Nollet* ; celui pour qui le

Roi fonda une chaire de Professeur de physique expérimentale au College de Navarre, & qui repandit le goût de cette science dans toute la nation ; comme M. de *Bomare*, en donnant le premier des cours d'histoire naturelle, nous a fait trouver de nouveaux charmes dans la contemplation de la nature.

Si ce fluide électrique est l'origine de la foudre, il paraît qu'il est aussi la cause des aurores boréales, ainsi que de ces feux qui jaillissent du milieu des vagues dans la tempête, qui étincellent dans le sillage d'un vaisseau, ou qui se placent sur l'extrémité des mâts ; feux, dont les anciens ont fait des demi-Dieux, *Castor & Pollux*. ; & dont les Chrétiens, ont depuis fait *St. Elme*. Les rapports que l'on a trouvés entre le



fluide électrique & la matiere magnétique , en produisant un nouvel étonnement , ont produit de nouvelles conjectures & de nouvelles incertitudes. Voilà deux fluides dont on sent l'irrésistible puissance , dont tous les effets tiennent du prodige ; avec lesquels un homme un peu habile pourrait persuader à un peuple ignorant , qu'il fait des miracles , qu'il est un Dieu : & on ne les connaît point , & l'on ignore & comment ils agissent , & si tous les deux ne sont pas le même ; ou plutôt si tous deux , ainsi que la lumière & la chaleur , ne sont pas des effets du feu différemment modifié.

Botanistes  
Français.

Tandis que ces phénomènes occupaient les physiciens de l'Europe, les Botanistes français parcouraient la terre. M. de *Jussieu* était au Pé-

rou ; M. *Adanson* bravait au Sénégal la chaleur accablante de ce climat brûlé ; & pour avoir quelques plantes , il s'exposait seul dans des déserts , aux Serpens , aux Lions , aux Tigres , aux Eléphants , aux Crocodiles , aux Hippopotames , à tous les monstres de l'Afrique ; & lorsque retiré sous sa hutte , il voulait dormir ou travailler , les insectes ailés & ces fourmis qu'il appelle *Vagvagues* , l'assiégeaient de toutes parts , dévoraient ses livres , ses papiers , ses draps , ses habits & sa peau même. M. *Aublet* supportait à la Guianne d'autres incommodités , passait de l'Amérique à l'Isle de France , & au Cap de bonne Espérance , où il franchit les murs du Jardin de la Compagnie Hollandaise , afin d'y observer des plantes que ce peu-

ple , toujours trop peu communicatif , refusait de lui faire connaître. *Commerçon* faisait le tour du monde : *Grangé* & *Simon* parcouraient l'empire Turc : l'un fut en Egypte , & l'autre dans l'Asie mineure & en Perse. *Simon* surpris à Constantinople avec une femme , sacrifia son prépuce pour sauver sa vie : dévoré de l'ardeur de s'instruire & peu effrayé de cet accident , il vêtit un doliman : sachant que la loi Musulmane oblige à bien traiter tous les infirmes , n'ayant besoin de converser avec personne pour trouver des plantes , & craignant d'être trahi par son accent , il contrefit le muet ; & il courut long-temps cet Empire , toujours bien reçu dans tous les Caravanfera. Son entreprise ne fut pourtant pas heureuse. *Simon* & *Grangé*

épérèrent tous les deux dans leur voyage, & tous deux de mort funeste. *Commerçon* ne revit point sa patrie ; il mourut de maladie avant d'achever le tour du monde.

Nos Astronomes parcouraient aussi tous les climats de la terre. Quelques-uns furent aussi les victimes de leur zèle ; comme M. *Verron* qui mourut à l'Isle de France ; comme l'abbé *Chappe* qui mourut dans la Californie.

Tous ces voyages ne pouvaient se faire qu'à l'aide de l'Astronomie : ils la perfectionnaient de jour en jour ; & cette science en se perfectionnant , rendait les voyages plus faciles.

Travaux  
des Astro-  
nomes.

Cette science fit beaucoup de progrès sous *Louis XV*. Dès les premières années de son règne, on fait

dans les ports de la France des observations exactes des marées, & on détermine par elles les loix & les périodes du flux & du reflux & celles de l'attraction du Soleil & de la Lune, sur les eaux de l'Océan.

On continue la méridienne de Paris, commencée sous le règne de *Louis XIV*; elle traverse la France du Sud au Nord, de Collioure jusqu'à Dunkerque.

*Jacques Cassini*, le fils du célèbre *Dominique Cassini*, qui avait tracé cette méridienne, élève une perpendiculaire à cette méridienne: & cette perpendiculaire traverse la France de St. Malo à Strasbourg en passant par Paris.

Ce même *Jacques Cassini* avec l'abbé de la Caille & M. Maraldi,

dressent astronomiquement une carte du royaume.

Je ne parle point ici des voyages au Pôle & à l'Equateur, ni de ceux qui furent faits pour observer le passage de Vénus sur le disque du Soleil : nous les traiterons à part.

Les premiers ont servi à déterminer la figure de la Terre, à connaître les réfractions de la lumière, les variations de l'atmosphère, & les changemens de la pesanteur en différens pays ; ainsi que la hauteur des montagnes les plus élevées de ce globe.

Les seconds on fait connaître la distance du Soleil à la terre, autant peut-être qu'il est possible à l'homme de la connaître : avant ces voyages on la savait à 8 ou 10 millions de lieues près ; aujourd'hui on n'a guères

que 300 mille lieues d'incertitude & cette distance est de 34 millions 357 mille 480 lieues, de 2283 toises chacune.

La distance de la Lune à la Terre est aussi mieux connue : elle a été déterminée par les observations de l'abbé *de la Caille* & de M. *de Lande*. Le premier l'observait au Cap de Bonne-Espérance, & le second à Berlin.

L'erreur qui était auparavant de plus de mille lieues, n'est pas de 50 aujourd'hui : la Lune dans sa plus grande distance de la Terre, n'est éloignée que de 91,400 lieues ; & elle s'en approche quelquefois jusqu'à 80,200.

L'abbé *de la Caille*, dans ses voyages, fit une découverte plus importante : il rendit le plus grand service à tous les navigateurs, & à peine

en a-t-il la gloire. Il indiqua la méthode la plus facile & la plus commodé pour reconnaître la longitude en mer, par l'observation de la Lune : méthode qui n'exige pas plus d'une demi-heure de travail, & qui ne permet jamais qu'on se trompe de plus d'un demi-degré, ou de 18 lieues marines. En 1755 il publia un plan d'opérations & de calculs pour faire un almanach nautique, qui eût dirigé nos navigateurs. Bientôt après à Paris on fit une partie de ces calculs ; on les publia dans un livre intitulé *l'état du Ciel* ; & dans celui qu'on appelle la *connaissance des temps*. L'auteur n'acheva pas cette entreprise. Les Anglais apprenant cette découverte & voyant notre négligence, firent de ce plan qu'on n'exécuta point : & douze ans après qu'on



cut publié en France l'ouvrage de l'abbé *de la Caille*, en 1767, ils publièrent à Londres leur almanach nautique : & depuis, tous les ans, ils font calculer à grands frais celui de l'année suivante, toujours selon le plan proposé par cet abbé : & l'Europe croit que l'invention en est due aux Anglais, aussi bien que son exécution.

Cette idée n'est pas la seule qu'ils nous aient dérobée, & dont ils auront la gloire dans la postérité.

Ce *Bouvet-Lozier* qui, en 1739, découvrit, ou prétendit avoir découvert le Cap de la Circoncision, au 55<sup>me</sup>. degré de latitude Sud, & qui fut arrêté par des glaces, devait faire le tour du Pôle Austral.

Ce M. de *Kergueling*, qui fut envoyé au Sud de l'Isle de France & dont

---

dont les vaisseaux rencontrèrent en 1772, au 49<sup>me</sup>. degré de latitude Sud, une terre qu'ils nommerent la *France Australe*, avait ordre aussi de faire le tour de ce Pôle : grande & sublime entreprise qu'il fallait confier à des navigateurs plus hardis ou du moins plus habiles.

Les Anglais la voyant échouer, s'en emparerent; & en chargerent le célèbre *Cook*, qui avait déjà fait le tour du monde; qui avait le premier fait le tour de la nouvelle Zélande; & qui le premier encore, avait cotoyé le bord oriental de la nouvelle Hollande.

Il acheva cette grande entreprise: il partit avec le Capitaine *Fourneau*; & ils firent les premiers le tour de ce pôle, dans des mers inconnues & dans des parages affreux, où jamais avant

*Premiere Partie.*

Q

eux aucun humain n'avait pénétré.

Malgré tant d'intrépidité, jamais *Cook* ne put passer au-delà du 71<sup>me</sup>. degré. Il est enfin de retour en Angleterre, où il a reparu avec la gloire d'avoir fait la navigation la plus hardie qu'on ait tentée depuis *Christophe Colomb*, & la plus heureuse qu'on ait jamais faite.

Il est remarquable que sur ces deux vaisseaux, il n'y avait presque aucun homme qui n'eût fait aumoins une fois le tour du monde; quelques uns même avaient fait ce tour jusqu'à trois fois. Ils n'ont point été atteints du scorbut, ce qu'ils ont attribué à l'usage de la chour-croust & du cidre : ils n'ont perdu que six hommes; encore ont ils péri par accident.

Si les navigateurs Anglais l'empor-

taient ainsi sur les autres , les astronomes Français ne le cédaient point aux leurs.

Les travaux de M. *Clairaut* & de M. *d'Alembert* ont fait connaître avec une précision dont on n'osait se flatter , toutes les inégalités du cours de la Lune & des planètes.

C'est ce même M. *Clairaut* qui nous étonna par ses calculs sur la comète qui avait paru en 1607 & en 1682. Il osa supputer les effets que l'attraction de Jupiter & celle de Saturne devaient produire sur sa marche ; & il démontra que le retour de cette comète devait en être retardé de 18 mois : elle reparut en effet dans le temps qu'il lui assigna , en 1759.

M. *Messier*, l'œil sans cesse appliqué à sa lunette, observait tous les

points du Firmament, & annonçait toujours le premier toutes les comètes qui se montraient dans la profonde étendue des cieux. On en a vu presque toutes les années : & il y en a aujourd'hui 63 dont les orbites sont calculées, de manière à les reconnaître, si jamais elles reparaisissent.

Toujours attentif à saisir ce qui échappe aux yeux des autres, M. *Messier* voulut connaître toutes ces taches qu'on voit dans le Ciel & qu'on appelle nébuleuses, parce qu'ignorant ce qu'elles sont, on les a dénommées par la couleur qu'elles ont : & dans l'histoire de l'Académie des Sciences, année 1771, il publia un catalogue de toutes celles qu'on découvre sur l'horizon de Paris : il compte 19 nébuleuses, & 24 petits

amas d'étoiles si faibles qu'on les confond aisément avec les nébuleuses : ce qui fait présumer que ces nébuleuses elles-mêmes ne sont que des amas d'étoiles plus faibles encore.

Il chercha vainement plusieurs nébuleuses qui avaient été observées & dessinées par des astronomes du siècle passé, & même de ce siècle. Il soupçonna qu'il était arrivé du changement dans la forme de quelques autres.

L'observation des Satellites de Jupiter découverts par *Galilée* dans le siècle passé, perfectionna beaucoup la géographie, en faisant connaître avec précision la longitude du lieu d'où on les observe.

Ces Satellites offraient deux phénomènes singuliers. Les nœuds de

---

leurs orbites ont un mouvement direct sur l'orbite de Jupiter , quoique la théorie de *Newton* n'attribue en général aux nœuds des planetes qu'un mouvement rétrograde. M. de la *Lande* démontra que ces nœuds rétrogradent sur l'orbite de ces satellites conformément à cette théorie, & qu'il en peut résulter quelquefois sur l'orbite de Jupiter , un mouvement direct conforme à l'observation.

Le second phénomène était une variation singulière de l'inclinaison de l'orbite de ces satellites qui semble s'élever & s'abaisser périodiquement sur l'orbite de Jupiter. M. *Bailly*, l'Auteur de cette histoire de l'astronomie dont nous avons parlé, détermina la masse de ces satellites : il connut leur diamètre

---

& leur grosseur : il fit voir que cette variation de l'inclinaison n'était que l'effet nécessaire des mouvemens périodiques & réguliers de ces nœuds : ainsi ce qui paraissait une dérogation aux loix de la nature , en devint la confirmation.

En travaillant avec M. *Maraldi* , ce même astronome a découvert que les nœuds des quatre Satellites , ont autour d'un certain point de l'écliptique de Jupiter , un mouvement vibratoire : phénomène absolument nouveau , & jusqu'alors inconnu. Et comme ce point lui-même rétrograde sur l'écliptique de Jupiter , il est à présumer que ce point parcourra cette orbite entière , & transportera dans tous ses points le phénomène de la vibration.

Ces découvertes étaient le fruit



de la constance & de l'exactitude à observer ces astres : mais ce qui fut le fruit de l'imagination & de la sagacité , ce fut l'art de mesurer les inégalités de la lumière des Satellites de Jupiter , en se procurant à volonté des éclipses fictives. Par là M. *Bailly* connut comment la lumière diminue dans les véritables : & il trouva le moyen de rendre comparables entre elles les observations qu'on fait d'une même éclipse , en différens endroits.

Tant d'observations astronomiques perfectionnaient la géographie : la navigation devenait plus facile : l'Océan fut connu comme la terre. Ces écueils , ces gouffres , ces endroits dangereux où les vents se partagent ou se rassemblent , & forment des tourbillons affreux ; les climats où

le même vent règne toujours ; ceux où le vent change deux fois par an de direction , & toujours aux mêmes époques ; furent indiqués aux navigateurs.

On fut que les vents alifés & les moussons ne se trouvent que dans la zone torride ; que la mer est plus salée dans cette zone que dans les tempérées , qu'elle l'est moins encore dans les glaciales ; que son âcreté diminue de l'équateur au pôle.

On examina plus attentivement toutes les productions de l'Océan. On rectifia les erreurs. M. *Peyssonel* le médecin, nous démontra que les coraux & les madrépores n'étaient point des plantes comme on le croyait ; mais des habitations construites par des insectes , comme des ruches par des abeilles.

*Buache* nous fit voir que les chaînes des montagnes se suivent sous les flots de l'Océan , comme sur la terre ; que les Îles ne sont que les sommets de cette longue chaîne de montagnes , qui embrasse tout le globe.

Ce *M. Bouguer* qui fut mesurer au Pérou un degré du méridien , nous donna un excellent traité de la navigation ; il nous apprit à construire des navires : & depuis , les Anglais ont imité les nôtres : mais il nous manque encore un bon traité de *Géographie Physique*.

Nous en avons des morceaux admirables , mais épars , dans *l'histoire naturelle* de *M. de Buffon* , dans *les recherches sur les Américains* , & dans celles *sur les Chinois & sur les Egyptiens* de *M. Paw* ; dans *l'histoire*

---

*Philosophique & Politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes*; dans quelques ouvrages de M. de *Voltaire*; mais je ne fais si la science est assez connue, pour qu'un homme de génie puisse en faire un traité complet.

La Chymie offrit des secours aux navigateurs. M. *Poissonnier* médecin de la faculté de Paris, trouva le moyen de dessaler l'eau de la mer, & de la rendre bonne à boire. Cette science fournit de nouveaux procédés aux manufactures, & à presque tous les arts : elle donna de nouveaux remèdes à la médecine. L'Ether est une découverte de ce siècle : il est dû à l'Allemagne, où la Chymie semble avoir pris naissance; depuis qu'on ne s'occupe plus d'Alchymie, elle y a fait les plus étonnans

---

De la Chymie.

progrès. Les Chymistes Français ajoutèrent leurs découvertes à celle des Allemands : Ils firent de nouveaux éthers , l'éther acéteux fut trouvé par ce même Comte de *Laraguais* qui a débarrassé le théâtre de ces bancs qui nuisaient à l'acteur & aux spectateurs.

De toutes les découvertes chymiques , celle qui fit le plus de bruit dans le monde , fut l'évaporation ou la consommation du diamant par le moyen du feu.

Le Grand Duc de Toscane , qui fut depuis l'Empereur *François I.* , avait autrefois fait évaporer quelques diamans au foyer d'un verre ardent. On n'en avait rien cru ; beaucoup de Chymistes même s'étaient persuadés qu'un fourbe avait attrapé ce Prince , & lui avait extorqué ses dia-

---

nans , en lui faisant accroire qu'ils évaporaient.

Enfin , au bout de vingt ou trente ans , *M. Darcet* médecin de la faculté de Paris voulut s'en éclaircir : il mit des diamans dans un fourneau , & les diamans disparurent , sans laisser la moindre trace , sans donner la moindre cendre : on ne douta pas qu'ils ne se fussent évaporés. Les joyailliers nierent le fait. On fit de nouvelles expériences : on les fit avec une espèce de solennité : tous les savans , tous les amateurs des arts y assistèrent ; les Chymistes y appellerent les joyailliers : les diamans s'anéantirent encore. Les joyailliers qui avaient fait leurs expériences à part , à leur manière , & qui avaient perdu leur diamans , ne furent pas convaincus. La coutume qu'ils ont de temps im-

mémorial d'exposer les diamans à un feu très vif, leur donnait cette incrédulité. Cette incrédulité fit refaire d'autres expériences : & l'on connut que le diamant peut supporter fans s'altérer, le feu le plus violent, lorsqu'il est tellement enveloppé que l'air ne le touche point : mais s'il éprouve dans l'opération, le plus léger contact de l'air, il se dissipe entièrement ; & il n'a pas besoin d'être exposé à un feu bien ardent. Ainsi l'on revint à croire que le diamant se consume plutôt qu'il ne s'évapore.

On parla de cette expérience quelques dans les soupers : elle fournit beaucoup de plaisanteries sur une parure si chère aux femmes. On se tût sur une autre plus véritablement belle, plus importante par ses rap-

---

ports , plus inhérente à nous mêmes ,  
& plus propre à nous faire admirer  
l'art & la simplicité des opérations  
de la nature : elle ne fut guères  
connue que des seuls Chymistes.

En Italie M. *Beccari*, & en Alsace  
à Strasbourg MM. *Kessel* & *Meyer*,  
voulurent connaître les parties con-  
stituantes de la farine ; ils la laverent  
à plusieurs eaux, ils en séparèrent  
l'amidon , ils en titerent une sub-  
stance qui ressemble beaucoup à une  
substance animale.

Aussitôt M. *Rouëlle* à Paris, M. *Maquer* & les plus savans de nos  
Chymistes reprirent ces expériences,  
& les poussèrent aussi loin qu'elles  
purent aller : ils trouverent que l'a-  
midon ne contenait , pour bien dire,  
que les parties végétales de la farine ;  
qu'en l'enlevant il restait un *gluten*,

---

Dès l'an 1770.



qu'ils appellèrent *vegeto-animal* : toutes ses parties sont si rapprochées, si liées entre-elles, qu'on ne peut les séparer : quand on le tire il s'étend dans tous les sens ; & quand on l'abandonne il se replie sur lui même, & il reprend sa première forme, comme fait le tissu de la peau qui tour-à-tour s'étend & se resserre : si on le brûle il se grille comme la chair, & répand l'odeur des matières animales.

Toutes les farines contiennent plus ou moins de ce *gluten* : & tous les peuples de la terre se nourrissent principalement de farineux. Le bled, le seigle, l'orge en Europe ; le riz, le salep, le sagou en Asie ; le fruit de l'arbre à pain dans les Isles des Indes orientales ; les pommes-de-terre, la cassave ou la racine du manioc  
en

en Amérique , sont tous des substances farineuses.

Nos Botanistes, dans leurs voyages, ont transporté ces plantes d'une partie du monde dans l'autre. Ils ont enrichi l'Europe de presque toutes les productions des autres pays, que son climat lui a permis de s'approprier. Ils ont offert de nouveaux secours à la médecine, de nouveaux mets à nos tables, de nouveaux plaisirs à nos yeux.

Plantes apportées en Europe, & particulièrement en France.

Notre Europe, où l'homme est si supérieur à l'homme des autres parties du monde; notre Europe était bien pauvre dans son origine : il a fallu tout y transplanter ; & surtout dans les Gaules. La Vigne , originaire d'Asie , ne fut plantée sur nos côtes que sous le règne de l'Empereur *Probus* : la Cerise apportée comme elle de l'Asie, par *Lucullus*,

*Première Partie.*

R

nous vient d'Italie : l'Oranger , la Grenade , le Citron nous viennent d'Afrique , où les anciens avaient placé le jardin des Hespérides : les Romains tirèrent d'Egypte les premières Lentilles qu'on ait vues en Europe : les Arabes transplanterent de la Mauritanie en Espagne au 9<sup>me</sup>. siècle , cette plante qu'on appelle encore de leur nom *Bled-sarazin* : les Pommes-de-terre dans ces derniers temps nous ont été apportées d'Amérique : il n'y a pas jusqu'à la Laitue qui ne nous soit étrangère , ce fut *Rabelais* le célèbre Curé de Meudon , qui l'apporta de Rome.

Tout le monde fait que le Thé , le Café , le Sucre , dont nous faisons tant de cas & tant d'usage , sont des plantes asiatiques , qui ont passé au travers de l'Europe , & que les na-

vigateurs modernes ont portées d'Asie en Amérique.

Nos parterres comme nos potagers , sont remplis de productions étrangères , & doivent ainsi que nos vergers , une grande partie de leurs richesses à l'industrie humaine.

Ce fut M. *Bachelier* qui nous apporta un genre d'Anémones des Indes orientales : les Renoncules doubles nous furent apportées de Tripoli en Syrie ; & les semi-doubles de Constantinople : le Dictame nous vint de Crète.

La Tulipe , dont la beauté inspire à quelques fleuristes une passion si vive , nous est venue de la Turquie , & est originaire de la Tartarie : mais dans sa patrie , elle n'est qu'une petite fleur grise ou jaune , sans éclat , sans appas , indigne d'attirer les yeux.

Les voyages , les trasplantations , & surtout les soins des cultivateurs , lui ont donné ces couleurs si vives , si tranchantes , si variées , qui l'a changent si prodigieusement qu'on ne l'a reconnaîttrait point dans son propre pays.

L'Œillet a peut-être éprouvé de plus grands changemens. Cette fleur si belle , qui le dispute à la rose , qui lui serait peut-être préférée si son faible calice pouvait porter ses nombreuses feuilles , & lui conserver sa forme évasée ; l'œillet , est plutôt l'ouvrage de l'art que de la nature : les anciens ne le connaissaient point : c'est un trésor que les fleuristes ont découvert dans ces derniers temps , & qui est une digne récompense de leurs travaux.

La Rose elle-même est-elle autre

chose qu'un ouvrage de l'art ? comparez cette fleur , si abondante en feuilles , si éclatante par ses couleurs , si ravissante par son parfum , & si agréable par sa forme , avec cette fleur des champs où cinq feuilles d'un rose pâle & sans odeur , s'ouvrent sans grace & sans éclat ; & jugez si elle ne doit pas plus à l'industrie humaine qu'à la nature. Elle est la gloire des fleuristes anciens , comme la tulipe & l'œillet sont celle des fleuristes modernes. Et qui sait si l'on ne parviendra pas un jour à donner du parfum à la tulipe , & de la consistance au calice de l'œillet ?

Il y a plusieurs fleurs des champs que nos Jardiniers plus instruits commencent à cultiver ; comme la Coquelourde , l'Adonis , la Doucette , la Solicaire , la Clemalite , le Populage :

& elles commencent à développer des beautés que les rendront bientôt méconnaissables.

Que dis-je ? le Bled , le bled lui-même, qu'on croit avoir été transporté de la Sicile dans les Gaules , le bled doit plus à l'art qu'à la nature. Il paraît qu'originellement il n'est qu'un faible *Gramen* , que la culture a changé en épi. Qu'on le sème au hasard , & qu'on l'abandonne sans soins à la terre & aux influences de l'air, il dégénere promptement , & on a peine à le reconnaître.

Quelque idée que l'on ait de la magnificence & de la grandeur de la nature , de sa richesse & de ses ressources ; la plupart des hommes, même des plus instruits, n'en ont qu'une idée imparfaite. Elle est peut-

---

être encore plus admirable dans la formation des plantes ou des insectes, que dans celle de l'homme & des quadrupèdes. La raison est confondue quand on voit avec quelle profusion, quelle somptuosité, quel travail prodigieux elle décore, elle pourvoit d'armes ou de défense un ver, un moucheron, ou l'herbe vile qui leur sert de pâture & de berceau. On peut consumer la vie la plus longue & la plus active à observer un seul insecte, ou une seule plante, sans connaître toutes les merveilles que la nature enfante ou pour l'un ou pour l'autre. M. du *Trembley*, nous a donné l'histoire du Polype d'eau douce ; M. le Marquis de St. *Simon* celle de la Jacinthe : on s'y intéresse comme à l'histoire d'un grand peuple : on cesse de s'étonner



des travaux des naturalistes , de la passion des fleuristes ; & l'on en admire davantage la nature , qu'on a mieux appris à connaître.

On fit des expériences singulieres dans ces derniers temps : on renversa les arbres , & mettant dans la terre leurs cimes chargées de feuilles, on éleva en l'air leurs racines terreuses : bientôt les branches devinrent des racines , & les racines poussèrent des feuilles , & se chargerent de fruits.

Les Botanistes, en se jouant de la nature , ont fait une horloge avec des plantes ; mais ce jeu prouve une étude & des observations singulieres. Il y a des plantes qui épanouissent ou leurs feuilles ou leurs fleurs , à différentes heures du jour : on arrange ces plantes avec ordre : & l'une s'ouvrant quand

l'autre se ferme; dans le plus long jour, depuis quatre heures du matin jusqu'à sept heures du soir, on peut connaître l'heure qu'il est.

Un autre jeu c'est le feu d'artifice qu'ils font en approchant une bougie de la Fraxinelle, plante transportée des Indes dans nos climats. Dès que la flamme s'approche de la fleur, l'arbre s'embrase de toutes parts, & ce feu léger finit par une petite explosion, sans que la plante soit endommagée. Un autre jour on peut recommencer ce jeu. On l'attribue à la propriété qu'a cet arbre d'attirer les parties sulfureuses de l'air.

Jamais *Louis XIV*, ne put faire produire des fruits aux Ananas dans des terres chaudes : aujourd'hui de simples particuliers en font venir

dans les leurs. On voit dans les environs de Paris des jardins entièrement composés de fleurs & d'arbres étrangers. Celui qui s'y promène ne fait que quelques pas, il semble transporté au fond des Indes ou de l'Amérique.

La Médecine fait quelques progrès.

Les progrès de la botanique & de la chymie devaient perfectionner la Médecine, comme les progrès de l'astronomie rendaient la navigation plus facile : cependant je ne crois pas que la médecine soit autant avancée que ces sciences. Les médecins furent pourtant un peu plus savans, & l'humanité un peu plus soulagée. On prodigua moins les remèdes : on laissa plus agir la nature : on saigna beaucoup moins. Au commencement du siècle ; la fluxion de poitrine était une maladie mortelle à Paris : les

malades périssaient sous la lancette ; quelques médecins osèrent supprimer les saignées trop fréquentes , & entre autres M. *Barbeau-Dubourg* qui écrivit contre cet usage : aujourd'hui il meurt à Paris aussi peu de gens de cette maladie , qu'il en réchappait peu autrefois.

L'Inoculation est une véritable conquête faite sur la mort. C'est en Angleterre que des médecins en firent le premier essai : & c'est de là que M. de *Voltaire* annonça cette découverte à la France. Ce grand homme toujours zélé pour le bien de l'humanité, nous en apprit à la fois l'utilité & l'histoire. Cette maladie confinée autrefois dans les déserts de l'Arabie , inconnue au reste de l'univers , apportée au 9<sup>me</sup>. siècle en Europe par les conquérans Ara-

L'Inoculation.

bes , se répandit avec la religion Musulmane dans toutes les parties de notre hémisphère , & fut portée dans l'autre au 15<sup>me</sup>. siècle avec la religion Chrétienne & la poudre à canon: nous rapportâmes en échange le tabac , & une maladie effroyable plus dangereuse que la petite vérole & que la poudre à canon.

L'inoculation fut inventée dans la Géorgie par des Marchands d'esclaves , pour conserver la beauté des filles qu'ils avaient à vendre. Tout l'Asie l'adopta. L'Europe la connut par une Ambassadrice Anglaise qui fit inoculer ses enfans à Constantinople. La France disputa pendant quarante années contre son utilité ; tandis que du Nord au Midi , l'Europe entière la pratiquait : envain le Parlement de Paris consulta la Faculté de

médecine , il ne put en obtenir de réponse. Mais enfin quand cette terrible maladie eut frappé *Louis XV*, & l'eut mis au cercueil ; quand son jeune successeur eut eu le courage de se faire inoculer , au milieu de sa nation indécise & tremblante ; les préjugés se turent , & ce remède hardi fut universellement adopté. Il est vraisemblable qu'à force d'affaiblir les effets de ce poison on les rendra nuls , & que peut-être on parviendra à le renfermer dans les limites que la nature lui avait autrefois prescrites.

Les médecins se vantent d'avoir dompté cette terrible maladie , que l'Amérique nous a fait connaître : mais je crois que ceux qui ont défriché les bords de cet hémisphère y ont plus contribué qu'eux. Je crois

que plus on cultivera cette vaste contrée ; que plus on en rendra l'air sain & salubre , plus on avancera la guérison , & même l'extinction d'un mal qui n'était dû qu'aux exhalaisons d'un sol inculte , où les insectes , les reptiles , les animaux venimeux étaient d'une force & d'une grosseur prodigieuse , & où l'homme & les quadrupèdes étaient faibles & languissans.

Après les triomphes remportés sur deux poisons aussi terribles , on peut remarquer celui que M. *Bernard de Jussieu* , le frere de ce célèbre Botaniste qui fut au Perou , a obtenu sur un poison plus funeste à l'individu qui en était atteint. Il guérit la morsure de la vipere , en faisant prendre de l'alkali volatil.

L'art de rappeler les noyés à la vie ,

est une autre victoire remportée sur la mort : un lit de cendres chaudes , un peu d'air introduit dans les intestins , & dans les poumons rendent l'existence à celui chez qui le sentiment était éteint depuis plusieurs heures. Que d'hommes ont péri pendant des milliers de siècles , parce que des remèdes si simples étaient inconnus ! Il ne faut pas se hâter davantage , de condamner les malheureux suffoqués par la vapeur du charbon : des remèdes aussi faciles peuvent les faire revivre.

Toutes les grandes découvertes anatomiques ont été faites avant ce siècle : l'Ostéologie , la connaissance des muscles , la circulation du sang ; tous les nerfs prenant racine dans le cerveau , & portant le sentiment à toutes les parties extérieures du corps,

---

De l'Anatomie.



en s'épanouissant en houpes légères sous le tissu de la peau ; le poumon rafraichissant perpétuellement le sang enflammé par la rapidité de son cours , & y mêlant sans cesse un air nouveau ; le cœur recevant sans cesse le sang des veines , & le rendant à chaque instant aux arteres par un mouvement que la mort seule peut interrompre , & que l'évanouissement ne suspend peut-être jamais entièrement ; tous ces grands objets ne sont point des découvertes du dernier règne : cependant l'Anatomie a fait de nouveaux progrès.

*Winslow* né Danois , élevé à Paris où il a toujours résidé , & qui a écrit en Français , est justement compté parmi nos Anatomistes ; il a donné de nouvelles lumières sur les usages particuliers de chaque muscle.

*Hérissant*

---

*Hérissant* a fait connaître que la présence ou l'absence d'une matière crétacée était la cause de la dureté ou du ramollissement des os.

*Ferrein* a montré que la voix était à la fois un instrument à vent & à cordes ; que les tons sont produits par le raccourcissement ou l'allongement des fibres de la glotte. C'est ce même *Ferrein* qui a découvert les vaisseaux lymphatiques dont *Bohervave* avait soupçonné l'existence,

La génération a été de tout temps l'objet de la curiosité & du désespoir des Anatomistes : c'est là que la nature travaille avec le plus grand soin des objets infiniment petits, & se dérobe à l'examen le plus attentif.

Envain l'œil armé du microscope, a observé toutes les parties de la

*Première Partie.* S

génération dans l'homme & dans la femme ; on n'a vu que des apparences trompeuses , toujours détruites par de nouvelles observations.

Ces animaux spermatiques dont l'existence a paru si certaine , sont niés aujourd'hui : tout est encore obscur sur cet objet. Ce terrain stérile & rebelle à tous nos efforts, se fécondera sans doute sous des mains plus habiles que les nôtres : il fournira de riches découvertes à nos descendans , qui nous surpasseront en connaissances & en dextérité , comme nous avons surpassé nos peres.

De la Chirurgie.

Jamais l'Art chirurgical ne fut si brillant en France que sous le feu Roi. Ce Prince après les batailles de Fontenoy & de Lawfelt , avait vu dans cet art des prodiges qui le lui

avaient fait aimer. Il fit ériger une Académie de Chirurgie qui proposa des questions & qui distribua des prix, à l'instar des autres Académies. Le célèbre *la Peyronie* fonda le premier de ces prix : il obtint que ce Roi fit construire un superbe amphithéâtre à Montpellier, pour y faire des démonstrations anatomiques. M. de *la Martiniere* l'engagea depuis, à en ériger un plus superbe encore dans la ville de Paris.

---

1748.

Cet art n'est point conjectural comme la médecine ; ses progrès sont plus évidens : on les conteste cependant quelquefois.

Un Chirurgien du Berry, nommé *Broffard*, découvrit que l'agaric a la propriété d'empêcher le sang de couler. Il en fit un secret, il étonna par ses cures. Auparavant si une ar-

tere était piquée par la maladresse d'un Chirurgien , il était très difficile d'arrêter le sang. Lorsqu'on coupait un membre , il fallait avec soin lier les arteres. *Brossard* avec un peu de poudre empêchait le sang de s'échapper , & prévenait tous les accidens. Le Roi lui acheta son secret & en fit présent à son peuple , en le faisant publier dans tout son Royaume. C'est ainsi qu'il fit afficher dans tous les ports la maniere de traiter les noyés , pour les rendre à la vie , & qu'il donna des ordres pour qu'elle fût pratiquée. C'est ainsi que son successeur vient de faire publier le remede qui guérit infailliblement ceux qui sont attaqués du ver solitaire ; remede qu'il acheta d'une vieille femme veuve , nommée *Nouffer* , habitante du village de Moral dans

les montagnes de la Suisse , dont le mari avait trouvé ce que tous les médecins de l'Europe cherchaient envain.

Des médecins de Paris vous diront que l'agaric était connu dans toute l'Allemagne , quand *Brossard* l'annonça & en fit un secret ; que le remède qui détruit le ver folitaire était connu dans Paris même , avant que le Roi achetât celui de *Nouffer* : pourquoi donc n'employaient-ils ni l'un ni l'autre , & attendirent-ils que ce Chirurgien & cette femme en eussent la gloire ?

*Petit* , ce grand Chirurgien mort en 1750 , & non ce Médecin si célèbre aujourd'hui par la légèreté de son élocution & la profondeur de ses connaissances ; *Petit* perfectionna beaucoup l'art de la Chirurgie. Il

trouva un moyen de guérir la fistule lacrymale. C'est un embarras qui se fait dans un petit canal en forme d'Y, dont les deux branches supérieures ont leur ouverture à la paupière, près du grand angle; & après s'être réunies, elles ne forment plus qu'une seule branche qui se termine dans le nez. C'est par-là que coulent ces larmes qui, dans les grandes afflictions, s'échappent par les narines. Depuis ce temps un Chirurgien, nommé *la Forêt*, a trouvé le moyen d'introduire dans ce canal une petite seringue, & d'y injecter une liqueur qui entrant par le nez, jaillit par la paupière & nettoie l'intérieur de ce canal des engorgemens qui lui nuisent.

*Faget* a trouvé l'art de guérir l'A-neuvrisme, sans faire de ligature.

---

L'Aneuvrisme est la dilatation d'une veine ou d'une artère. Lorsqu'on l'avait liée, le sang ne s'y portait plus que par de petits vaisseaux sanguins qui passaient autour de la ligature. Mais si le cours des ces vaisseaux était interrompu, s'ils ne fournissaient pas le sang nécessaire, la veine ou l'artère ne prenait point de nourriture ; elle se corrompait ; la gangrene s'y mettait, & il fallait couper le membre où ce mal était arrivé.

Ainsi, de jour en jour, l'art a fait des progrès & les artistes sont devenus plus hardis. *Le Dran* a osé le premier faire l'amputation des membres dans l'articulation même : & cette hardiesse lui a réussi.

*Soulier*, Chirurgien de Montpellier, pour guérir les abcès au foye, osa



percer le flanc du malade , & introduire jusques dans le foye une canule d'argent émouffée par le bout : ce qui forme un canal par où le pus s'écoule au-dehors.

*Davidel* a osé faire l'extraction de la cataracte qu'on ne faisait qu'abaisser avant lui.

Toutes les infirmités qui affligent l'humanité , ont trouvé de nouveaux secours. On a tenté de redresser ceux qui avaient les jambes ou l'épine du dos cambrées ; on a réussi sur quelques personnes.

On trouve  
le moyen  
de faire par-  
ler les en-  
fans muets  
& sourds.

*Péire* a perfectionné, ou plutôt trouvé l'art de faire parler les malheureux nés sourds & par conséquent muets. On avait fait quelques tentatives dans cet art , dès le siècle passé ; mais *Péire* exécuta ce qu'on avait essayé. L'abbé de *L'épée* à été

plus loin encore : il parvient à faire apprendre à ces infortunés différentes langues : il leur donne des idées métaphysiques. Si cet art se perd jamais , ces faits dont nous sommes témoins , seront mis au rang des fables , & nous passerons pour être aussi exagérateurs que les Grecs.

Ce qui prouve surtout combien l'art de la chirurgie s'est perfectionné c'est que dans la dernière guerre où il n'y eut pas moins de blessés que dans les autres , on a amputé infiniment moins de bras & de jambes. C'est une remarque que les Chirurgiens eux-mêmes n'ont pas faite sans étonnement.

De tous les accidens , les plus touchants pour une ame sensible sont ceux qui arrivent aux femmes enceintes, On s'est beaucoup appliqué

---

De l'art des  
Accouche-  
mens.

à les soulager , & peut être personne n'a fait plus de progrès que *Levret* dans l'art de les secourir & de les délivrer. C'est lui qui a inventé le *Forceps* , cet instrument admirable qui abrège les accouchemens laborieux & qui épargne tant de douleurs aux femmes.

Les animaux ont trouvé comme les hommes des observateurs & des secours. Ils passent communément pour n'être point malades : & il n'y en a guères qui ne soient malade quelquefois. Ceux qui vivent en troupeaux sont sujets à des épidémies très dangereuses , & chaque espèce a ses maladies particulières.

*Bourgelat*, Ecuyer du Roi, ouvrit à Lyon une école où il enseigna l'art de les guérir. Le feu Roi la prit sous sa protection , lui donna le nom

l'école Royale en 1762, & lui fit  
bâtir une maison près de Paris.

Jamais dans aucun siècle on n'a  
autant comparé les animaux avec  
l'homme. Les Moralistes ont voulu  
par là connaître les sentimens na-  
turels trop altérés dans la société  
humaine. Mais où les retrouver? est-  
ce dans l'animal féroce qui sacrifie  
tout ce qu'il rencontre à ses appé-  
tits dévorans? est-ce dans l'animal  
timide qui ne fait que fuir ou se  
cacher? chacun n'a-t-il pas son in-  
stinct? celui de l'homme n'est-il pas  
de tout oser, de tout vaincre, de  
tout asservir par son intelligence? Les  
Physiciens ont trouvé des rapports  
plus vrais. L'homme par son corps  
diffère peu des autres animaux: son  
cerveau plus grand, admet plus d'i-  
dées, & laisse plus d'étendue à sa

---

L'homme  
comparé  
aux ani-  
maux.

De tous les métaphysiciens qui ont vécu sous le feu Roi , nul n'a acquis peut-être plus de célébrité que M. l'Abbé de *Condillac*. Observateur scrupuleux , il ne s'est point égaré en des recherches vaines sur Dieu , sur l'ame , sur l'esprit , sur la matière , sur cent questions hardies que l'esprit humain ne pourra jamais éclaircir. Il s'est borné à l'étude de l'homme , il le suit exactement , il épie chacune de ses sensations , il les scrute , il les examine , il les compare ; & son traité des sensations est peut-être l'ouvrage le plus complet & le plus méthodique qu'on ait sur l'homme : & celui où l'on a le plus strictement développé tout ce qui se passe en lui.

J'observerai que le plan de cet ouvrage , où il suppose une statue qui

---

acquiert successivement toutes les sensations différentes , & qui devient un homme organisé comme nous , est dû à une femme : l'aventure qu'en fait l'Auteur n'est point une flatterie : Mademoiselle *Ferand* était morte quand M. l'Abbé de *Condillac* publia cet ouvrage & instruisit le public de ce qu'il lui devait. C'est cette idée ingénieuse de Mademoiselle *Ferand* qui fit faire à M. *Diderot* sa lettre sur les sourds & les muets.

Madame la Marquise du *Châtelet* , illustre par plusieurs ouvrages , engagea M. de *Voltaire* à donner ses élémens de *Newton* ; ainsi sous ce règne plusieurs femmes ont cultivé les sciences les plus abstraites , plusieurs ont éclairé & encouragé les travaux des grands hommes.

Je ne parlerai point ici de tous ces livres d'une métaphysique hardie , qui parurent dans les dernières années du règne du feu Roi : livres qui ont enlevé à l'Angleterre la prétention d'avoir produit des Ecrivains plus audacieux que la France.

Je dirai simplement que ces livres n'ont point été faits par le désir de s'illustrer : puisque leurs Auteurs ont pris les plus grandes précautions pour n'être pas soupçonnés , & que leurs noms sont demeurés inconnus , malgré la curiosité du public & malgré la recherche des gens intéressés à les perdre.

Le désir seul d'être utile anima leurs Auteurs , & cependant d'autres Auteurs dont les principes passent pour hardis , ont combattu leurs principes

principes , & ont prétendu qu'ils étaient dangereux.

Qu'en faut-il conclure ? qu'en Méta-physique presque tout est incertain ; qu'aucune opinion n'est dangereuse ; que personne n'est maître de penser d'une façon , plutôt que d'une autre ; que tous les hommes doivent avoir entre eux la plus grande tolérance. Si *Dieu* , dit le Pape *Clément XIV* , dans sa vingt-unieme lettre , *si Dieu souffre les Incrédules* , nous devons les supporter.

Plus j'ai lu , plus je me suis convaincu qu'en raisonnant bien , avec beaucoup de lumieres & de bonne foi , avec une logique très exacte , deux hommes pouvaient penser d'une maniere très opposée , sur les questions les plus importantes ; que le seul point sur lequel on pouvait

*Premiere Partie.*

T



---

s'accorder était la nécessité de se tolérer.

En réclamant pour moi-même cette tolérance que j'accorde aux autres ; osons dire qu'il est bien étonnant qu'avec ce desir d'exister qui tourmente tous les hommes, personne n'ait pu trouver une raison évidente de l'immortalité de l'ame.

Osons plus : osons dire que pour le bonheur de l'humanité, toutes les questions sur l'existence de Dieu sont inutiles : du moins elles me paraissent aussi vaines qu'elles semblent importantes aux autres hommes. Faibles , bornés , sujets aux maladies & à l'erreur , nous aurons toujours besoin de nous secourir & de nous pardonner mutuellement.

Nos forces augmentent pendant

quarante années & diminuent ensuite jusqu'à notre mort, sans qu'aucun secours humain puisse en retarder la perte. Tout homme se sent donc entraîné malgré lui par un agent suprême qui l'a fait naître sans le consulter, qui chaque jour a développé en lui de nouveaux organes, sans qu'il les lui demandât ; & qui bientôt après les lui ravit, sans qu'il puisse l'en empêcher.

Cet agent existe ; nul ne le nie : est-il intelligent ou aveugle ? c'est à quoi se réduisent toutes les questions sur l'existence de Dieu.

Lisez tous les livres, consultez tous les savans ; vous trouverez toujours deux abîmes que le génie le plus intrépide ne peut franchir. Si l'agent suprême est aveugle ; comment toutes les parties de l'univers ne for-

ment-elles pas un chaos épouvantable ? c'est-à-dire , car le mot de chaos a besoin d'explication , une masse informe dont toutes les parties dans un repos éternel soient également privées de mouvement , d'intelligence & de sensibilité ; ou une masse dont toutes les parties , toujours agitées en sens différens , ( supposé que le mouvement soit nécessaire à la matiere , comme on l'a soutenu depuis quelques années , ) se heurtent perpétuellement sans garder jamais une forme constante , sans permettre jamais une succession d'êtres semblables qui se régénèrent , & qui suivent des loix toujours invariables ? comment l'ordre , l'état de l'univers se maintient-il depuis tant de milliers de siècles , au milieu des vicissitudes perpétuelles qui font naître & périr les individus , qui ba-

lancent les mers d'un pôle à l'autre, qui ont changé tant de fois la forme de ce globe, qui ont fait disparaître plusieurs étoiles, & qui en ont allumé d'autres? comment, sans une intelligence suprême, y a-t-il de l'ordre & du mouvement? comment l'un ne détruit-il pas l'autre?

Mais si cet agent suprême a de l'intelligence, comment le crime & la douleur existent-ils? je n'ai jamais ni lu, ni entendu faire une réponse satisfaisante à l'une ou l'autre de ces objections. Dans le désespoir d'y répondre, des Savans, Athées de très bonne foi, ont, en démentant leurs yeux & leur intelligence, nié l'ordre & la durée de l'univers: ils ne s'appercevaient pas que la succession de leurs idées, que les raisonnemens qu'ils faisaient con-

tre l'ordre, démontraient qu'il y avait beaucoup d'ordre dans leur tête, dans les organes de leur cerveau, & qu'ils étaient eux-mêmes la preuve de la fausseté de leurs opinions.

D'autres Savans, Théistes d'aussi bonne foi, ne pouvant résoudre la question du mal physique & moral, craignant de maudire ou de haïr la divinité, ont, en démentant leurs propres sensations & leurs propres larmes, nié que le mal existât. Ils criaient: *tout est bien*, & ils soulageaient les opprimés, ils consolaient leurs amis, ils tremblaient pour les jours d'une épouse déchirée par les douleurs de l'enfantement; & en s'occupant de ces soins pieux, ils trouvaient la mort, ou ils gagnaient des maladies incurables.

La raison flottante entre ces deux

abîmes , ne peut se déterminer par elle-même : elle ne trouve ni preuve ni induction : & tout homme sensé resterait dans le doute , si son cœur impatient de choisir ne le déterminait pas.

Celui qui est né doux , qui a besoin d'aimer , qui craint d'errer seul dans ce vaste univers , qui a des organes faciles , qui ressent vivement le plaisir , qui est plus sensible au bien , & plus frappé des idées de l'ordre , qu'effrayé du mal , se plaît à croire que Dieu existe : il aime à lui rapporter le bien dont il jouit , & à le bénir de l'avoir fait naître.

---

Influence  
du tempé-  
rément sur  
les opi-  
nions.

Celui qui est né avec une ame forte , que l'idée du mal révolte , que l'injustice indigné , qui embrasse tous les siècles comme un moment , & tous les lieux comme un point ,

ne voit bientôt dans l'univers qu'un désordre funeste , ou qu'un ordre nécessaire , plus fatal que le chaos. S'il y avait un être tout puissant & tout intelligent, il ne pourrait l'aimer : il nie donc son existence.

Ce n'est point la raison, c'est le tempérament qui décide l'un & l'autre. Il est si vrai qu'en métaphysique , notre tempérament nous détermine plus que notre raison , que j'ai été intimement lié, jusqu'à l'heure de sa mort , avec un homme de bien qui joignait, par un mélange rare , la candeur d'un enfant à une tête forte & à un cœur sensible. Etonné de l'ordre permanent qu'il admirait dans l'univers ; atterré par les crimes & par les maux sans nombre qui assiègent l'humanité , dupe perpétuellement de sa candeur, il

m'avoua un jour qu'il n'était ni déiste, ni athée, ni manichéen; qu'il n'admettait qu'un seul principe, tout puissant, tout intelligent, mais essentiellement mauvais: en un mot qu'il ne croyait point en Dieu, mais qu'il était invinciblement persuadé de l'existence du Diable: & c'était un homme de bien, un homme simple, un homme qui, dans toute sa vie, n'aurait pu se déterminer à faire une malice à un enfant.

Si le tempérament entraîne ainsi le Philosophe, les circonstances déterminent souvent les opinions métaphysiques des autres hommes. Les habitans de la campagne; sont nécessairement superstitieux: Ils admettent facilement les métamorphoses, les miracles, les sortilèges. Tout change perpétuellement autour d'eux,

---

Influence  
des circon-  
stances sur  
les opi-  
nions.



& souvent leurs travaux & leurs vœux sont trompés : le grain se change en épis , le gland en chêne , les pepins en pommes ou en raisins. Ce sont de perpétuelles métamorphoses. Se font-elles au gré du cultivateur ? non , sans doute : il se couche plein de la plus belle espérance ; un peu de froid survient la nuit , & l'aurore lui montre ses travaux entièrement détruits. Tantôt des insectes dévorent ses fruits malgré ses soins ; tantôt il voit en versant des pleurs , la grêle abattre ses grappes prêtes à mûrir. Il sent son impuissance , il prie , il sacrifie , il fait des offrandes & des vœux. S'il est abandonné à son seul instinct , il les adressera aux vents , aux nuages , au tonnerre , au soleil , à tous ces êtres dont il sent l'irrésistible puissance : il

prendra facilement un fourbe pour un Prophète ou pour un forcier.

Les matelots , au contraire seront sans foi , sans loi & sans mœurs. Exposés perpétuellement à tous les périls & à la mort ; habitués à vaincre les vents & les flots , ils savent qu'avec du travail & du génie on surmonte les plus grands obstacles ; ils seront pleins de confiance en eux-mêmes. Le ciel se couvre , l'éclair brille , la grêle tombe ; le Laboureur prie ; le matelot jure , mais il travaille , il ne pense à Dieu , que quand tous les efforts de son art sont inutiles , que quand il ne peut plus être matelot.

Le guerrier n'aura ni la superstition timide du Laboureur , ni autant de confiance en lui-même que le matelot. Il ne peut ni prier

pendant le péril comme l'un , ni travailler pour l'éviter comme l'autre : il le cherche , il le brave , il ne conçoit pas pourquoi les uns échappent , quand les autres périssent : il lui est nécessaire d'être intrépide , il croira bientôt à la prédestination , à la fatalité même , il aura du penchant pour les augures : il aura peine à ne pas ajouter foi aux rêves , & aux pressentimens.

Le peuple des grandes villes , accoutumé à voir toutes les opinions se heurter , se détruire , & changer sans cesse , est volontiers indifférent à tous les systèmes : & s'il n'y avait pas dans ces villes de grands corps , comme le Clergé & la Magistrature , qui veulent absolument que le peuple ait une croyance , bientôt il n'en aurait aucune , & il devien-

drait entièrement semblable à celui de l'ancienne Rome , qui , admettant les Dieux de toutes les nations , souffrait qu'on les tournât en ridicule sur son théâtre , & contemplait avec une égale indifférence les sacrifices des Prêtres , les jeux des Comédiens , les apothéoses des Empereurs , & les plaisanteries des Poëtes qui se moquaient de toutes les opinions.

Si l'on m'objectait qu'on a vu des citoyens fanatiques , des laboureurs impies , des matelots pieux , des guerriers non fatalistes , je répondrais que des circonstances particulieres avaient fait sortir ces gens-là hors de l'ordre commun ; que la plupart des soldats & que beaucoup de matelots ont été Laboureurs avant d'avoir embrassé les armes ou la ma-

rine, & que leurs idées sont alors un assemblage confus & monstrueux de superstition, de fatalisme & d'impieété, qui tient de leurs différens états, & qui prouve cette remarque plus qu'elle ne l'affaiblit. Qu'on observe bien, & l'on se convaincra que dans tous les temps & dans tous les lieux, le laboureur est enclin à la superstition, le matelot à l'impieété, & le guerrier au fatalisme; l'habitant des grandes villes à l'insouciance de tout systême, & que le Philosophe ne pouvant nier sans se mentir à lui-même, ni l'ordre de l'univers, ni le mal physique & moral, jamais il ne pourra décider, par la raison s'il y a un Dieu; qu'il ne se déterminera que d'après les idées que son tempérament lui fournira. Voilà pourquoi quand je suis heu-

eux les raisons en faveur de l'existence de Dieu me paraissent les meilleures : suis-je malheureux ? elles me paraissent insoutenables : mon cœur est-il tranquille ? les unes & les autres me paraissent également faibles & insuffisantes ; les disputes sur ce sujet me paraissent ne promettre aucun fruit , & leur solution sera toujours indifférente à la morale.

Homme faible , secours ton frere si tu veux qu'il te secoure ; c'est le fondement de toute la morale : aime ton prochain si tu veux en être aimé : sois juste & serviable , si tu veux qu'il t'estime ; c'est le fondement du bonheur. Raisonneur pervers , tyran ou esclave , si ta femme , si tes enfans , si ta famille , si ceux qui t'entourent te haïssent , tu seras malheureux : si

ta conscience t'avertit qu'on te méprise , si les regards , les discours ou le silence même de ceux qui t'approchent te le font sentir , tu maudiras ton existence. Etre heureux sans être aimé ni estimé de personne , est un problème dont les grands de la terre ont cherché bien souvent la solution ; mais depuis le plus ancien des tyrans jusqu'à *Louis XI* s'enfermant au chateau Duplessis - les - Tours & n'osant coucher deux nuits de suite dans la même chambre , je ne sache pas qu'aucun brigand ait pu le résoudre.

Que Dieu existe ou non , la nécessité de bien vivre est la même , la morale est la même ; & si j'ose le dire , la récompense étant moins sûre , dans l'hypothèse que Dieu n'existe point , la vertu est plus  
géné-

généreuse , & plus pure , & plus vraie. Si Dieu avait voulu être connu il nous aurait donné des lumières qui nous manquent : le doute ne peut donc l'offenser , puisqu'il nous y tient lui-même malgré nous.

Dieu ne veut pas qu'aucun sage puisse décider cette grande question ; c'est encore une nouvelle preuve qu'il est inutile à l'homme de la décider.

Je ne fais s'il est vrai , comme on l'a tant dit & redit , que chez un peuple athée , les Rois abuseraient de leur pouvoir plus qu'ils ne le font. Il me semble que c'est calomnier étrangement la nature humaine , que de croire qu'il y aurait chez un tel peuple des tyrans plus cruels que les *Nérons* , les *Caligula* , les *Louis XI* , les *Bonifa-*



ces VIII , les *Alexandre VI* , les *Richard III* , les *Henri VIII* , les *Christiern II* ; des Ministres plus lâches & plus odieux que *Séjan* , que le *Daim* , que *Richelieu* ; des brigands plus hardis que *Cartouche* , *Mirivis* , la *Brinvilliers* ; des fripons plus nombreux qu'ils ne le furent dans tous les temps : j'en doute. Mais je suis bien sûr qu'il n'y aurait jamais eu tous ces grands forfaits politiques , tels que la St. Barthelemi , les massacres d'Irlande , celui du Japon , celui du Mexique & du Perou , les persécutions sacrées , les bûchers de l'Inquisition & tant d'autres horreurs : l'humanité y eût beaucoup gagné.

Mais tandis que j'écris ces choses , que je médite sur ces grands objets , que je les discute de bonne.

foi, le temps s'écoule, mon estomac digère, mon sang circule, mes pensées se renouvellent, mille changemens imperceptibles arrivent en moi ; je sens que je suis sous la main d'un agent que je ne connais pas, que je ne puis connaître, & dans le moment où je fais usage de mon intelligence, j'ai bien de la peine à croire que l'agent suprême soit lui-même sans intelligence : non je ne le crois pas : ce cœur sensible & reconnaissant aime à le bénir & de l'existence qu'il m'a donnée, & des biens dont il a comblé cette existence.

Mais ce raisonnement si clair, mais cette preuve si démonstrative pour moi, ne vaut rien pour un autre ; je le sens, je n'exige pas qu'il la trouve bonne ; je demande

seulement qu'il ne veuille pas que je me soumette à ses preuves.

Cette insuffisance de la raison humaine pour démontrer l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame, & sur-tout la cause du mal physique & du mal moral, a fait conclure à presque tous les peuples qu'il fallait une révélation. Et de-là sont nées la mythologie & la théologie.

On peut juger des progrès qu'a fait la théologie en France sous un règne pendant lequel toutes les sciences ont prospéré, par les ouvrages qu'a fait la Sorbonne en corps, pour censurer & l'*Emile* de Jean-Jacques, & l'*Esprit* d'*Helvetius*, & le *Bélisaire* de M. de Marmontel ; on en peut juger encore par l'histoire du *Peuple de Dieu*, du pere Bérurier, par celle de *Marie à la Coque*,

le l'Evêque *Languet*, & par l'*Apo-*  
*logie de la révocation de l'Edit*  
*de Nantes*, de l'Abbé de *Cavei-*  
*rac*, où cet Abbé tente de justi-  
fier la *St. Barthelemi*.

*FIN de la premiere Partie.*



---

# TABLE

## DES MATIERES,

*contenues dans cette premiere Partie.*

---

<i>Avvis de l'Editeur.</i>	<i>Pag. v</i>
<i>de la France à la mort de Louis XV.</i>	<i>2</i>
<i>Acquisitions &amp; pertes sous Louis XV.</i>	<i>5</i>
<i>du Gouvernement.</i>	<i>9</i>
<i>de la Guerre.</i>	<i>30</i>
<i>premiere Guerre.</i>	<i>31</i>
<i>deuxieme</i> _____	<i>32</i>
<i>troisieme</i> _____	<i>33</i>
<i>quatrieme</i> _____	<i>37</i>
<i>cinquieme</i> _____	<i>44</i>
<i>sixieme</i> _____	<i>45</i>
<i>de l'Art Militaire.</i>	<i>48</i>
<i>de l'Agriculture</i>	<i>56</i>
<i>du Commerce.</i>	<i>64</i>
<i>des Arts Mécaniques.</i>	<i>77</i>

---

## TABLE DES MATIERES.

---

<i>Des Beaux Arts.</i>	Pag. 93
<i>De l'Art du Théâtre.</i>	119
<i>De la Tragédie.</i>	125
<i>De la Comédie.</i>	128
<i>De l'Opéra.</i>	138
<i>Des autres genres de poésie.</i>	139
<i>De l'Erudition.</i>	149
<i>De la Littérature.</i>	156
<i>Des Romans.</i>	193
<i>Etablissemens utiles à la Littérature.</i>	197
<i>Des Sciences.</i>	200

FIN de la Table.

**AUX MANES  
DE LOUIS XV.**





AUX MANES  
DE LOUIS XV,

ET

DES GRANDS HOMMES  
qui ont vécu sous son règne ,

OU

ESSAI sur les progrès des Arts  
& de l'Esprit humain , sous le  
règne de LOUIS XV.

---

SECONDE PARTIE.

---

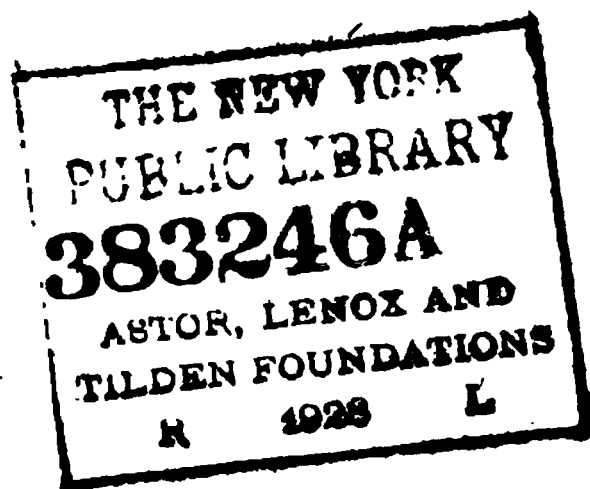
*Par Mons. Gudin.*

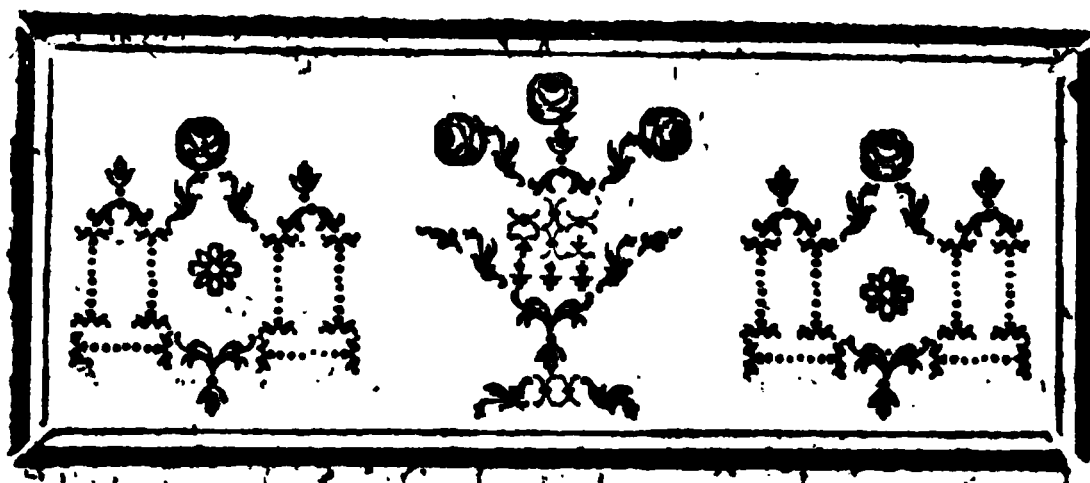


AUX DEUX-PONTS  
A L'IMPRIMERIE DUCALE.

---

M. DCC. LXXVI.





AUX MANES

DE

LOUIS QUINZE

---

SECONDE PARTIE.

---

*Voyages des Savans Français.*

**L**’ESPRIT des loix, l’Encyclo-  
pédie, l’Histoire-Générale, l’His-  
toire-Naturelle, l’Emile, la Henriade,  
Mahomet, la Métromanie, les cal-  
culs de MM. Clairaut & d’Alembert  
& tant d’autres chef-d’œuvres n’  
*Seconde Partie.*

A 3

taient, que le fruit du génie, de l'étude, & de la méditation : des travaux d'un autre genre peut-être plus difficile, du moins plus dangereux, signalèrent le courage des Savans français.

Le Pere  
*Feuillée* va  
aux Isles  
Canaries.

Dès l'an 1724, le Pere *Feuillée* de l'Ordre des Minimes va aux Isles Canaries déterminer la position du premier Méridien.

Le Pere  
*Parénin* à  
la Chine.

Le Pere *Parénin* Jésuite faisait à la Chine des observations astronomiques, il dressait des cartes de cet Empire, il nous les faisait parvenir. Il gagnait la confiance de l'Empereur *Cam-hi*. Il lui traduisait en langue tartare ce que l'on avait écrit de meilleur en Europe sur la Géométrie, l'Astronomie, & même l'Anatomie. Ce Jésuite mourut en 1741, dans la capitale de la Chine; l'Em-

pereur lui fit faire des funérailles magnifiques;

L'Académie des Sciences entreprit de faire mesurer un degré du Méridien sous le Pôle, & un autre sous l'Equateur, afin de connaître quelle est précisément la figure de la Terre.

Voyages  
des Académiciens.

M. de *Maurepas* était alors Ministre de la marine: il aimait les sciences, il donna les ordres nécessaires pour faire réussir cette entreprise, dont il sentait l'importance & la difficulté.

On nomma MM. *Maupertuis*, *Clairaut*, *Camus* & le *Monnier* pour aller à Torno en Suede, sur les confins de la Laponie: MM. *Bouguer*, *Godin*, de la *Condamine* furent destinés pour aller au Pérou.

*Voyage au Pôle.*

Voyage au  
Pôle par  
Mrs. Mau-  
pertuis ,  
Clairaut ,  
Camus , &  
le Monier.

Une année suffit aux observateurs qui allerent au Nord : mais il fallut employer cette année à combattre la nature dans ces climats déserts.

Difficultés.

D'abord ils chercherent un lieu favorable à leur travail. Sur les bords du Golfe de Bothnie , ils n'en trouverent point : il fallut s'enfoncer dans l'intérieur des terres : il fallut remonter le fleuve du Tornea , depuis la ville de Torno au nord du Golfe , jusqu'à la montagne de Kiltes au delà du Cercle Polaire. Il fallut se mettre à couvert de la Piqure de ces terribles mouches qui font la terreur des Lapons , qui tirent le sang à chaque coup qu'elles donnent de leur aiguillon , & qui feraient

bientôt périr un homme sous leur nombre. Elles infestaient tous les mêts. Les oiseaux de proie très nombreux & très hardis dans ces climats, où on les combat rarement, enlevaient quelquefois les viandes qu'on servait à ces Académiciens. Ils étaient comme *Enée* au milieu des harpies.

Il fallut franchir les cataractes du fleuve, il fallut se faire jour la hache à la main au travers d'une forêt immense, qui embarrassait leur passage, & nuisait à leurs opérations. Il fallut gravir sur toutes les montagnes, il fallut dépouiller leur sommet des bouleaux, des sapins, & de tous les arbres qui les dérobaient à la vue : il fallut dresser sur la cime des huit plus hautes, des signaux propres à être aperçus de plusieurs lieues,

Travaux.



afin de déterminer les triangles nécessaires. Il fallut établir une base qu'on pût mesurer, sur un fleuve glacé & couvert de plusieurs pieds d'une neige fine & sèche, semblable à du sablon, qui roulait sous les pieds & qui dérobaux aux yeux des précipices où l'on pouvait être enseveli sous elle.

Il fallut braver un froid si vif & si rigoureux, que les habitans du pays accoutumés à son âpreté, en perdent quelquefois un bras ou une jambe. L'eau de vie était la seule liqueur qui ne gelât point. Si on appuyait sur ses levres le vase qui la contenait, le froid l'y attachait, & il fallait déchirer les levres pour l'en séparer.

Rien ne rebuta les Académiciens. Chacun fit ses observations en par-

ticulier. Toutes se rapportèrent avec une justesse qui en démontra l'exactitude. Et après tant de soins, de peines, & de travaux, à leur retour ils firent naufrage sur le Golfe de Bothnie & pensèrent perdre la vie & le fruit d'une entreprise si difficile & si pénible.

### *Voyage à l'Equateur.*

Messieurs Bouguer, Godin & de la Condamine qui allerent au Perou, éprouverent de plus grandes difficultés. Ils comptaient ne passer que quatre ans hors de leur patrie: il leur en fallut plus de dix, & ils eurent à combattre, pendant ces dix années, & la nature & les hommes.

Voyage à l'Equateur par Mrs. Bouguer, Godin, & de la Condamine.

Ils étaient partis de la Rochelle le 16 Mai 1735, un an avant les

Académiciens qui allerent au Nord. Ils étaient accompagnés de M. de *Jussieu* Botaniste , de M. *Seniergues* Chirurgien ; de M. *Hugo* Horloger & Ingénieur en instrumens de mathématiques , de M. *Verguin* Dessinateur pour les plans & les cartes, & de M. de *Morainville* Dessinateur pour l'histoire naturelle.

Ils avaient des recommandations du Roi de France pour tous les Gouverneurs des places étrangères, & des passe-ports du Roi d'Espagne. Ils avaient de l'argent & des lettres de change. Enfin tout ce qui peut assurer un voyage & le rendre utile & commode , avait été prévu & préparé.

Ils arrivent  
en Améri-  
que.

Arrivés au petit Goave dans l'Isle de St. Domingue , ils se embarquent pour Carthagene , ils vont delà à Porto-

---

Bello, ils traversent l'Isthme de Panama, & navigent enfin sur la mer du Sud. MM. *Bouguer* & de la *Condamine* descendent à Manta sous l'Equateur, ils laissent leur compagnie aller débarquer à Guyaquil, & prendre le grand chemin de Quito.

En débarquant, ces deux Académiciens furent assiégés par des légions de Maringouins, & d'autres mouches non moins dangereuses que celles dont MM. *Maupertuis* & *Clairaut* avaient été attaqués sous le Pôle. On les avertit de se méfier des serpents & des scorpions.

---

Il se sépara-  
rents.

M. de la *Condamine* grave en latin sur le rocher de *Palmar*: On a reconnu par des observations astronomiques, que ce promontoire est situé sous l'Equateur.

M. de la  
Condamine se rend  
à Quito en  
franchis-  
sant les  
Cordillie-  
res.

M. *Bouguer* légèrement malade se rembarque pour suivre ses compagnons. M. *de la Condamine* marche au travers des terres : il s'enfonce dans des forêts immenses très mal connues des Naturels du pays, qui le guident. Il monte les Cordillieres, les plus hautes montagnes de ce Globe. Il se trouve souvent arrêté par des torrens d'une profondeur effrayante. Il voit pour la première fois des ponts faits avec des Lianes : c'est une plante souple & flexible qui tourne autour des arbres comme le liere, & qu'on emploie au lieu de cordes. Les ponts qu'on en fait ressemblent à un filet de pêcheur, tendu d'un rocher à l'autre : courbé au milieu par son propre poids, il fléchit à chaque pas, sous les pieds du voyageur ;

& lui laisse voir le précipice sur lequel il est suspendu. C'est à peu-près comme si on le traversait sur une corde lâche.

*M. de la Condamine* apperçoit enfin du haut de ces rochers le délicieux vallon où est bâtie la ville de Quito. Il y descend & il voit le spectacle le plus inattendu & le plus enchanteur pour quiconque n'y est pas accoutumé.

Partout des arbres du plus beau verd, étaient couronnés par des fleurs, par des fruits, par des boutons. On moissonnait dans un champ, on semait dans un autre, & les épis commençaient à germer dans un troisieme. Il voit régner à la fois le Printemps, l'Automne & l'Eté; tandis que les sommets des Cordillieres qui bordent des deux côtés

ce superbe vallon , étaient couverts de brouillards, de neige & de glace, & représentaient le plus terrible hiver. D'un coup d'œil il embrassait les quatre saisons:

Il retrouve ses compagnons à Quito. Ils sont bien accueillis de tout le monde; du Gouverneur, des Jésuites, des Magistrats.

Il<sup>s</sup> man-  
quent d'ar-  
gent.

Dans cette ville où l'or est beaucoup plus commun que les denrées, on ne se peut rien procurer qu'à un prix exorbitant, selon notre manière de supputer. L'argent manque bientôt à nos Académiciens ; & malgré leurs lettres de crédit & leurs recommandations, ils ne peuvent s'en procurer. Ils sont obligés de vendre leurs bagues, leurs habits, leurs chemises garnies de dentelles: & avec ce produit, M. de la Con-

damine

*damine* court par terre à Lima , à quatre cens lieues , emprunter l'argent dont ils ne peuvent se passer : & il se hâte de revenir par mer.

Pendant ce temps-là , on intentait à Quito un procès à ses compagnons ; on les accusait d'avoir fait la contrebande parcequ'ils avaient vendu leurs chemises. M. *de la Condamine* gagna , non sans peine , ce ridicule procès.

Tout en plaidant ils travaillaient à la mesure des degrés du méridien. Il fallait placer des signaux sur les pointes des rochers qui bordaient ce beau vallon : & cette entreprise était bien plus difficile qu'on ne l'imaginait.

Ce pays est peut-être le terrain le plus élevé du globe. La ville de Quito , le fond du vallon où elle

*Seconde Partie.*

B

Procès.

Travaux.



est située, est de quinze cens toises au-dessus du niveau de la mer. Les sommets du mont Canigou & du Pic du midi, les deux plus hautes montagnes des Pyrénées, ont moins de hauteur que le fond de ce val-lon : & les montagnes qui le bordent s'élèvent infiniment plus au-dessus de lui, que la cime des Alpes ne s'élève au-dessus des plaines qui sont à leurs pieds. Le sommet du Chimbo-Raço en a 3, 220, toises au-dessus du niveau de la mer : c'est un tiers de plus que le Pic Ténérif, la plus haute montagne de notre hémisphère.

Cette double chaîne des Cordillieres n'est qu'un amas de Volcans. La plupart sont éteints ; le Sangai, le Coto-Paxi, & le Pitchincha au pied duquel est Quito, brûlent en

core. Tout le vallon , qui peut avoir sept à huit lieues de large , est rempli de matieres vomies par les Volcans : il est lui-même fort inégal. Les voitures ne pourraient y rouler , on ne s'y sert que de mulets.

Nos Académiciens étaient sans cesse obligés de descendre dans des ravines très profondes , de traverser à gué des torrens quelquefois très rapides , de gravir de rochers en rochers , jusques sur les pointes les plus faillantes & les plus convenables pour y placer des signaux & pour y dresser leurs instrumens.

Comme ces montagnes sont très élevées ; jusqu'à une certaine hauteur , ils trouvaient des bois très épais ; au-dessus de ces bois un tapis de neige & de glace couvrait le rocher & la mousse qui seule y

pouvait croître. De la pluie, de la neige ou des brouillards en formaient l'Atmosphère. Plus haut on ne rencontrait que le roc nud , & l'on voyait les nuages rouler sous ses pieds.

Les Péruviens ou les Métis que les Académiciens prenaient pour les guider ou pour porter leurs instrumens & leurs provisions, les abandonnaient fréquemment dans ces déserts inconnus; quelquefois même ils les volaient. *M. de la Condamine* fut abandonné seul sur un rocher, au sommet du Coto-Paxi , Volcan alors éteint & couvert de glace, mais qui s'embrasa bientôt après d'une manière terrible : il y passa deux jours & deux nuits mourant de froid & de soif. Enfin il s'avisa de prendre un des verres de sa

lunette, & de fondre, en y rassemblant les rayons du Soleil, un peu de neige glacée, dont il étancha la soif qui le dévorait. Il s'en servit ensuite pour embraser quelques matières combustibles.

Les misérables pâtres qui errent sur ces montagnes, volaient souvent les signaux, quoi qu'ils ne fussent que de bois ou de toile. Quelquefois un ouragan ou la chute d'un torrent inattendu, ou celle de quelque rocher ou d'un amas de neige, les renversait. On fut obligé de rétablir jusqu'à sept fois celui qui avoit été dressé sur la cime du Pamba-Marca.

Quand les signaux étaient placés & que les Académiciens, sur un rocher, exposés à toutes les intempéries de l'air, s'apprêtaient à prendre les Angles qu'ils formaient, on voyait

souvent un nuage s'élever , rouler autour de la montagne , se déployer , s'étendre , envelopper les signaux & les dérober à la vue des Observateurs. Il fallait attendre quelquefois pendant huit ou dix jours que ce nuage fût dissipé ; & on n'osait descendre de la montagne , de peur de manquer le moment de l'observation. Pour comble de maux les Académiciens étaient presque toujours séparés , la nécessité d'observer en divers lieux à la fois , isolait chacun deux.

Ce fut au travers de toutes ces difficultés & avec des fatigues que rien ne pouvait égaler , si ce n'est leur patience ; que ces Académiciens parvinrent à dresser leurs signaux sur la cime ou sur le penchant de trente-neuf montagnes , dans une étendue

de quatrevingt lieues : ayant commencé un peu en deça de l'Equateur & ayant fini à trois degrés au-delà.

La fuite de leurs triangles s'étendait depuis Carabourou au Nord de Quitto., jusqu'à Chinan au Sud de Eucnca.

Leurs travaux n'étaient point encore finis, lors qu'assistans dans cette dernière ville, à une course de taureaux, la populace soulevée se jetta sur eux en les menaçant de la mort. Le seul *Seniergues* se doutant bien de la cause de ce tumulte, se mit en défense, en imposa un moment à ces furieux, les repoussa d'abord; & leur résistant toujours avec intrépidité, il tomba percé de coups aux pieds des Académiciens qui l'emportèrent tout sanglant, en se

Dangers.  
*Seniergues*  
est assassiné.

défendant eux-mêmes contre ces hostilités imprévues.

L'amour était la cause de cet attentat. Un Péruvien, jaloux de *Seniergues*, avait résolu de le faire assassiner, & il n'y réussit que trop bien. *Seniergues* mourut dans les bras de *M. de la Condamine*, en le chargeant du soin de sa vengeance. Ce fut un nouveau procès qu'il eut à soutenir, & qu'il gagna : mais avec plus de peine que celui qu'il avait eu pour de la contrebande. Il dura trois ans ; l'auteur du meurtre fut condamné au bannissement : il ne quitta point le pays ; il se fit Prêtre.

Procès.

Leurs travaux étaient presque achevés, lorsqu'il eut un troisième procès. Ce fut au sujet de deux Pyramides que les Académiciens voulaient poser aux deux bouts de

la base mesurée à la toise sur le terrain même, pour servir de fondement à tous leurs calculs. Ces deux Pyramides devaient fournir dans tous les siècles un moyen facile & sûr, de vérifier leurs observations. Cependant des Officiers Espagnols s'alarmèrent de l'inscription où il était parlé du Roi de France; il fallut plaider, & M. de la *condamine* gagna encore ce procès. C'était toujours lui qu'on chargeait de défendre la Compagnie. Il en était digne par sa délicatesse sur l'honneur, par sa persévérance à réussir dans tout ce qu'il entreprenait, & par sa patience active que nul obstacle ne rebutait.

Les deux Pyramides furent posées: elles ont été abattues depuis le départ des Académiciens. Des raisons

Ils élevent  
deux Pyra-  
mides que  
les Espa-



gnols abba-  
tirent après  
leur départ.

d'une politique inepte firent ainsi renverser ce Monument utile, & le plus étonnant peut-être qu'on eût érigé à l'honneur & à l'avantage des sciences.

M. de la Condamine soutint encore cinq ou six autres procès qui ne sont remarquables que parcequ'il les gagna tous; quoiqu'il fût étranger, & qu'il plaidât contre des gens du pays, dont ses propres Juges étaient les compatriotes & les amis.

Départ.

Quand tous ces procès furent terminés, quand tous les travaux furent finis & toutes les dépenses acquittées, (car M. Godin avait un ordre positif du Roi de ne laisser aucune dette en Amérique:) quand tout fut fait, ces académiciens revinrent par différens chemins.

On vole les

Le jour même où M. de la con-

*damine* devait partir de Quitto, ses papiers lui furent volés. C'était lui ravir le résultat & le fruit de dix années de peines & de travaux. Qu'on juge de son désespoir, de ses démarches pour les recouvrer, de ses plaintes chez les Magistrats & chez l'Evêque. Un Monitoire lancé contre les voleurs, les effraya plus que les perquisitions du Juge. Les papiers furent jetés, on ne fait par qui, dans la cour de M. de la condamine. Il les y retrouva tous, excepté deux petits livrets peu importants, où l'on imaginait trouver quelque indication sur les mines d'or que les gens du pays croyaient que ces Académiciens avaient été chercher sur les montagnes.

M. Bouguer revint par la même route qu'il avait tenue en allant au

papiers de  
M. de la  
Condami-  
ne.

Retour.

Pérou. M. *Godin* accepta la place de premier Cosmographe du Roi d'Espagne à Lima ; il ne revint en France qu'après le tremblement de terre qui renversa cette ville en 1746. M. de *Jussieu* prêt à sortir de Quito fut retenu de force par le peuple & par les Magistrats qui le supplièrent de ne point les quitter tandis que la petite vérole désolait leur ville : il y avait déjà guéri beaucoup de personnes. Quand ce fléau fut appaisé il partit pour Lima : il ne revint qu'avec M. *Godin*, en traversant le Tucuman & le Paraguai pour s'embarquer à Buenos-aires.

M. de la  
Condami-  
ne des-  
cend la ri-  
vière des  
Amasones.

Pour M. de *Condamine*, il suivit son projet de descendre la rivière des Amasones , chemin très peu connu, dès lors très effrayant. Quel-

ques moines , Jésuites espagnols , & quelques Carmes portugais avaient des cabanes, qu'ils appellaient couvens , sur les bords de ce fleuve. M. de la Condamine le descendit le crayon à la main, à coté d'une boussole, observant & dessinant ses rives & ses détours.

Le Roi de Portugal lui avait envoyé des passe-ports : dès qu'il fut sur les terres de ce Monarque il fut défrayé partout : les ordres étaient précis ; il eut beau faire ; il fallut consentir à être fêté en tout lieu & à ne donner en échange que les témoignages de reconnoissance qu'inspire une telle générosité.

Le Patron du vaisseau Hollandais sur lequel il repassa en Europe n'eut pas tant d'égards pour lui que ce Monarque : il lui manqua de pa-

Générosité  
du Roi de  
Portugal.

retour de  
M. de la  
Condami-  
ne en Eu-  
rope.

role & il refusa de le descendre à Calais, comme ils en étaient convenus. Il passa sous les murs de cette ville & il l'emmena malgré lui en Hollande. M. de la condamine pensa périr sur ces côtes : il vit le Patron prêt à quitter son vaisseau, pour se jeter dans une chaloupe où vraisemblablement il ne l'aurait pas reçu.

Débarqué à Amsterdam, M. de la condamine fut obligé d'y attendre des passe-ports des puissances Belligérantes ; car alors toute l'Europe était en guerre, & les pays-bas étaient dévastés par les armées Anglaises, Hollandaises & Autrichiennes, réunies contre les Françaises ; qui en triomphaient à Fontenoy & à Lawfelt.

*Voyage au Cap de Bonne-  
Esperance.*

MM. *Godin & de Jussieu* n'avaient point encore quitté l'Amérique, lorsque l'Académie envoya l'abbé *de la Caille* au Cap-de-bonne-Esperance ; afin d'y mesurer, de tous les degrés du Méridien, le plus austral dans notre continent ; & afin d'y observer la parallaxe de la Lune. Voyage au Cap de Bonne-Esperance par M. l'Abbé de la Caille 1750.

Une voie d'eau obligea l'abbé *de la Caille* à relâcher à *Rio-janeiro* sur les côtes du Bresil : il y trouva M. *Godin* qui arrivait de Buenos-aires & qui n'attendait que le moment de revenir en Europe où il repassa l'année suivante sur une flotte Portugaise qui le conduisit à Lisbonne. Il relâche en Amérique.

Il éprouve  
peu de dif-  
ficultés  
pour ses tra-  
vaux au  
Cap de  
Bonne-Es-  
perance.

L'abbé *de la Caille* n'éprouva point au Cap toutes les difficultés que ses confrères avaient éprouvées sous le Pôle & sous l'Equateur. Le Ciel le plus serein n'opposait que rarement de légers obstacles à ses observations. La chaleur quelquefois excessive, était moins nuisible que les glaces du Tornea ou des Cordillieres. Les montagnes étaient infiniment moins élevées : & les Hollandais au lieu de le plaider concouraient à le servir dans les opérations dont ils connaissaient l'utilité.

Cependant sous ce beau Ciel il éprouva des brumes qui suspendirent ses travaux : il passa plusieurs nuits exposé à la pluie : mais plus souvent encore il travaillait dans des plaines de sable, où il enfonçait jusqu'au genoux.

Il établit ses triangles dans une étendue de trente-cinq lieues, depuis Klipfonteyn jusqu'au Cap.

On eut alors plusieurs degrés de différens méridiens, mesurés & sous l'Equateur & au-delà du Tropique du Capricorne. Tous ces travaux avaient été faits par des Académiciens Français; tous avaient été achevés en moins de vingt ans.

Ce fut alors qu'on put se flatter de connaître la véritable forme de la terre, & qu'il parut démontré quelle était un Spheroïde applati vers les pôles.

M. de la Caille fit plus encore: il observa & détermina la position du Cap, si nécessaire à connaître pour les navigateurs; & celle de 9, 800 Etoiles australes qu'on ne voit point de notre hémisphère sep-

Degrés mesurés en différens climats.

M. de la Caille observe & détermine la position de neuf mille huit cens étoiles.

*Seconde Partie.*

C



centrional; il en forma des constellations, & il les dessina : mais il ne leur donna ni des noms d'animaux, comme les Bouviers de la Caldée avaient fait autrefois, ni ceux de quelques Princes, comme firent dans ces derniers temps quelques Astronomes flatteurs : il leur imposa le nom des arts & des sciences : il les appella *la Pompe Pneumatique, l'Atelier du Sculpteur, la Boussolle, le Chevalet, l'Horloge*; & il nous rapporta un Planisphère austral peut-être plus complet que ne le fut jamais notre Planisphère boréal dessiné par tant d'Astronomes.

Il observe  
la Parallaxe  
de la Lune,  
au Cap, tan-  
dis que M.  
de la Lande  
l'observait  
à Berlin.

Enfin il observa la parallaxe de la Lune. Dès que l'Académie avait été informée de son arrivée au Cap, elle avait envoyé M. *de la Lande* à Berlin, observer cette même pa-

---

rallaxe : & l'on connut par le rapport de ces deux Astronomes, la distance de la Lune à la Terre à cinquantes lieues près.

Un ordre du Roi envoya l'abbé *de la Caille*, du Cap, à l'Isle de France, pour en dessiner la carte : & il revint à Paris après une absence de trois ans huit mois.

Si l'Astronomie, la Géographie & même la Navigation se perfectionnerent par ces voyages, l'Histoire naturelle leur dut beaucoup aussi. Ces savans observerent mieux ce qu'ils virent que les navigateurs ordinaires, & ils rapportèrent avec eux les productions les plus rares des pays qu'ils parcoururent.



---

---

*Voyages pour observer le passage de Vénus sur le disque du Soleil.*

---

Halley prédit ce passage.

Une révolution céleste exigea bientôt de nouveaux voyages. On savait depuis près d'un siècle que la planète de Vénus observée de la Terre semblerait passer sur le disque du Soleil, le 6 du mois de Juin 1761. C'était le célèbre *Halley*, Astronome Anglais, qui avait annoncé le moment de ce passage. Il mourut vingt ans trop tôt pour le voir. Il mourut très vieux; & depuis le moment où il fit cette prédiction, il porta dans son cœur le chagrin de ne pouvoir être le témoin de son accomplissement.

Si les seuls Français s'étaient occupés de la mesure des degrés du Méridien, qui seule pouvait apprendre la véritable forme de la Terre, toutes les nations savantes voudraient observer ce passage, qui devait faire connaître la véritable distance du Soleil. L'Europe était embrasée par la guerre ; les Français & les Anglais se combattaient dans les quatre parties du monde : & ce font les Astronomes de ces nations rivales en tout genre, qui traversent les continens & les mers, pour observer le passage de cette planete & pour instruire les peuples que leurs guerres épouvantaient.

Les Français & les Anglais font de grands voyages pour observer ce passage.

L'Académie des Sciences envoya le pere *Pingré*, de la congrégation de *Sainte Gènevieve*, à l'Isle de Ro-

*drigue* , au milieu de la mer des Indes ; M. *Le Gentil* à *Pondichéry* ; & M. l'abbé *Chappe* à *Tobolsk*, au fond de la Sibérie. Tous les trois se trouvaient ainsi à peu-près sous le même Méridien ; le premier près du Tropique du Capricorne, le second entre l'Equateur & le Tropique du Cancer, & le troisieme vers le Cercle Polaire.

### *Voyage aux Indes Orientales.*

Le 26 Mars

1760.

Voyage de  
M. le Gen-  
til aux In-  
des Orien-  
tales.

M. *Le Gentil* s'embarqua au port de l'Orient & passa à l'Isle de France, d'où il comptait se rendre facilement à *Pondichery*. La guerre avait rendu ce passage dangereux. Les flottes Anglaïses couvraient les mers. Les Français n'en avaient point dans ces parages , peu de vaisseaux osaient

---

s'exposer à passer au travers des escadres ennemies : M. le *Gentil* n'en put trouver. Enfin des ordres du Roi qu'il fallait faire parvenir au plus vite au gouverneur de Pondichery, arrivèrent à l'Isle de France & déterminèrent le Gouverneur de cette Isle à envoyer à la côte de Coramendel une frégate, dans une saison où les vents ne sont pas favorables. M. *Le Gentil* s'embarqua sur elle. Il erra longtemps des côtes de l'Afrique à celles de Malabar. Ils apprirent près de Mahé, par des bateaux du pays, que les Anglais avaient pris cette ville de Pondichery où ils allaient. Alors le Capitaine de frégate résolut de revenir à l'Isle de France.

Ils étaient encore en mer lorsque le 6 Juin arriva : & M. *le Gentil*

---

1761.

observa du tillac , comme il put , le passage de Vénus.

Peu fatigé de cette observation , il résolut de rester dans l'Inde pour observer cette planète à son retour en 1769.

Pour ne pas perdre ces neuf années , M. *Le Gentil* parcourut ces mers & fit toutes les observations physiques , géographiques & astronomiques que les lieux & les circonstances lui offrirent.

Il dresse  
une carte  
de la côte  
Orientale  
de l'Isle de  
Madagascar.

Il dressa une carte très exacte de la côte Orientale de Madagascar : il avait déjà éprouvé plusieurs maladies dans ces climats : les nourritures trop substantielles de cette Isle lui causerent un coup de sang si violent , qu'il eût péri sans de promptes saignées & sans l'émétique : mais l'organe de la vue

---

en fut dérangé, & pendant quelque temps il vit les objets doubles.

Ensuite il passa dans l'Isle de Manille pour observer le second passage de Vénus : il y trouva un Péruvien fort instruit appelé Don *Estrevan Melo*. Il était Chanoine de l'Eglise Cathédrale de la capitale de cette Isle, presque aussi éloignée de son pays, que M. *Le Gentil* l'était du sien.

---

Il passe à Manille.

Des considérations pour les savans de France, qui desiraient que l'observation se fît à Pondichéri, engagèrent M. *Le Gentil* à s'y rendre : & en partant il chargea le Péruvien *Melo*, d'observer à Manille le passage de Vénus.

---

Il revient à Pondichery.

Les nuits sont superbes à Pondichery : M. *Le Gentil* dit qu'on ne peut se former dans nos climats



une idée de la beauté de ce Ciel : & cependant au moment où il voulut faire son observation, le 3 Juin 1769, un nuage lui cacha le Soleil & la planète de Vénus, & lui fit perdre le fruit d'un voyage de plus de dix mille lieues, de neuf années, & de plusieurs maladies dangereuses.

Il s'instruit  
de l'état de  
l'Astronomie  
dans  
les Indes,

Il s'instruisit de l'astronomie des Indiens : il apprit à calculer les éclipses à leur manière ; il les étonna en leur prédissant le retour des comètes. Plusieurs Brames vinrent le visiter. Il en vint un de Carical, ville située à trente lieues au Sud de Pondichery. Il fit plusieurs expériences utiles à nos manufactures. Il retomba malade ; & il lui prit un tel desir de revoir son pays, qu'il partit mourant pour l'Isle de France, d'où

---

il repassa en Europe sur un vaisseau Espagnol qui le conduisit à Cadix.

Il revint à Paris au mois d'Octobre 1772, après une absence de onze ans & demi.

### *Voyage à l'Isle Rodrigue.*

Dès le port de l'Orient où il devait s'embarquer, le pere *Pingré* éprouve des difficultés. Le Directeur de la compagnie des Indes le reçoit mal; il refuse d'embarquer ses ballots; il prétend qu'ils sont remplis de marchandises prohibées: ils ne contenaient que les instrumens nécessaires à son observation & les hardes convenables à un Religieux. Le Directeur & le Pere écrivent à Paris: un ordre arrive au Directeur de faire embarquer le Pere *Pingré*

---

Le 29 Nov.

1760.

Voyage du  
pere Pingré  
à l'Isle Ro-  
drigues.

---

avec tous ses effets, & de lui fournir dans l'Inde tout ce qu'il demandera, sans rien exiger de lui qu'un simple reçu : faveur dont ce savant était digne & dont même il ne fit aucun usage.

---

Le 9 Janv.  
1761.

Un autre désagrément l'attendait sur le vaisseau. M. *Marion* qui le commandait, très bon marin à force de pratique, n'avait aucune idée de la théorie, il était même prévenu contre elle & contre tous les savans qui ne connoissaient qu'elle. Il regarda le Pere *Pingré* comme un censeur incommode qui n'était sur son bord que pour contrôler sa manœuvre. Il le lui dit avec franchise, & fut bientôt désabusé; dès lors ils furent amis. C'est ce même *Marion* qui depuis ayant été reconnaître ces Isles de la nouvelle Zélande, dont

le Capitaine *Cook* a le premier fait le tour , fut pris par les farouches habitans de ces bords & fut dévoré par eux.

A peine ce Capitaine & le Pere *Pingré* furent-ils en pleine mer , qu'ils furent poursuivis par des vaisseaux anglais ; une manœuvre habile les fit échaper. Le Pere *Pingré* avait demandé un passe-port à l'Amirauté anglaise ; & cette Amirauté le lui avait envoyé , avec les égards que méritaient son savoir & son entreprise : mais ce passe-port ne garantissait point les vaisseaux qui le portaient.

Il est poursuivi par des vaisseaux anglais.

Un peu au-delà du Cap de Bonne-Espérance, ils rencontrèrent un vaisseau français. Le Capitaine *Blin* qui le commandait était l'ancien de *M. Marion* ; & il avait le droit de

Il est forcé d'aller à l'Île de France.

---

s'en faire obéir. Il lui ordonna de l'escorter jusqu'à l'Isle de France où il allait. *Marion* alléguait l'ordre qu'il avait de déposer le Pere *Pingré* à l'Isle Rodrigue, il ne put rien obtenir. Cet Astronome se plaignit & remontra qu'en lui faisant perdre du temps on lui ferait manquer son observation. *Blin* répondit : *qu'on le jette à l'eau.*

---

Le 6 de Mai

Il fallut se taire & le suivre. M. *des Forges* gouverneur de l'Isle de France, réprimanda *Blin* ; mais le mal était fait. il fit armer promptement une petite corvette de six canons pour conduire cet Astronome à *Rodrigue*.

Cette Isle n'est qu'à cent-vingt lieues de l'Isle de France : Mais la direction du vent, toujours contraire, oblige à prendre un détour si con-

---

fidérable pour y parvenir , qu'on est quelquefois six semaines à y aller. Le Pere *Pingré* n'était arrivé que le 6 Mai à l'Isle de France & il en repartit le 8. Il n'y avoit pas un mois jusqu'au jour de l'observation.

Le vent ne fut pas si contraire qu'on le craignait ; on découvrit *Rodrigue* le 26 ; & soudain le calme arrêta le vaisseau : il fut deux jours sans pouvoir avancer. Qu'on se peigne l'impatience, l'ennui & le désespoir d'un Astronome , dans une telle situation.

---

Il arrive à  
l'Isle Rodrigue.

Enfin ils abordèrent le 28 au coucher du Soleil. Rodrigue est une Isle de quatre lieues de long sur deux de large : elle est déserte & sans culture. Dix ou douze esclaves négres y ont été transportés. Un blanc qui a le titre de Commandant les

occupe à rassembler des tortües de terre dans un parc , des tortües de mer dans un autre, ou à veiller sur quelques bœufs & quelques vâches transportés des Indes ou d'Europe sur ce rocher, comme ces nègres l'ont été eux-mêmes des côtes de l'Afrique.

Une grande cabane de planches mal jointes, qui laissaient circuler le vent de toutes parts, séparée par une cloison en deux parties , dont la plus grande pavée de pierres brutes, servait de salle à manger , & dont la plus petite servait de chambre à coucher à M. le Commandant, à sa femme , à son enfant , était le plus beau ou plutôt le seul bâtiment de l'Isle.

Un mât d'une hauteur prodigieuse surmonté d'un pavillon Français était  
le

---

le seul monument Royal qu'il eût : quelques mauvais canons pour saluer les vaisseaux qui abordoient , faisaient toute la défense de cette Isle.

Envain le Pere *Pingré* chercha un lieu plus commode pour faire son observation : les montagnes escarpées de cette Isle , & le peu de jours qu'il lui restait ne lui permirent pas d'en trouver un autre.

Des pluies survinrent : la nuit qui précéda le jour de l'observation fut obscure ; des nuages empêcherent de voir entrer *Vénus* sur le disque du Soleil : bientôt ils devinrent assez rares pour que le Pere *Pingré* pût suivre le cours de cet astre sur ce globe. Il vit très bien le commencement de la sortie de *Vénus* : un nuage survint & lui déroba le moment où elle acheva de se détacher

---

Il fait son observation.

*Seconde Partie.*

D



des bords de ce disque. En vérifiant ses calculs, il se trouva d'accord avec les autres Observateurs. Ainsi malgré les nuages, son observation fut bien faite.

L'Isle est prise par les Anglais.

Quelques jours après les Anglais arrivent, prennent le vaisseau qui avait amené cet Académicien, & un autre qui était dans le port; ils tirent cent coups de canons contre l'Isle; les boulets passaient par dessus la cabane du Gouverneur, d'où le Pere Pingré les entendait siffler sur sa tête; bientôt les Anglais descendent, coupent le mât, emportent le pavillon Français, enclouent les canons, pillent les bœufs, les tortues de terre, celles de mer, la farine, & surtout le vin. Ils mettent à terre les Officiers des deux vaisseaux qu'ils ont pris, ils leur font jurer d'être 18 mois sans com

battre ; & ils brûlent les deux vaisseaux. Tous les negres s'étaient enfuis dans les montagnes & dans les bois.

Cependant les Anglais traiterent fort bien le Gouverneur & le Pere Pingré. Ils ne pillerent point ses effets, ils lui laisserent ses instrumens , & ils partirent bientôt.

Neuf jours après, arrivent deux autres vaisseaux anglais , ils achevent de piller ce que les premiers ont laissé. Mais toujours ils traitent avec égards les Français & surtout l'Astronome. Ils leur donnent même quelques sacs de bled , du riz & de l'eau de vie , puis ils abandonnent l'Isle.

Séparés du reste du monde par l'Océan , à quatre mille lieues de leur patrie , enfermés dans une très

petite Isle, sans communication & presque sans espérance d'en avoir avec leurs compatriotes; le pere *Pingré*, le Gouverneur, les Nègres se hâterent de semer du bled & du riz, afin de se suffire à eux-mêmes.

Ensuite ils hasardèrent de communiquer avec l'Isle de France, en construisant une chaloupe pontée.

Un vaisseau Français reprend l'Isle au nom du Roi.

Elle était presque finie, lorsqu'on découvrit un vaisseau, & un vaisseau français. La joie fut vive : ne voyant plus le Pavillon de France il n'osait approcher ; on alla au devant de lui, dans une pirogue; on instruisit le Capitaine de ce qui était arrivé, aussitôt il fit la cérémonie de descendre dans l'Isle l'épée à la main, & de la reprendre au nom du Roi de France.

Il venait chercher des tortues : il

n'en trouva point : il ramena aux Isles de France & de Bourbon le Pere *Pingré*, qui avait resté près de trois mois & demi dans cette Isle inculte & inhabitée.

En repassant de ces Isles en Europe, il fut averti par les Officiers du vaisseau qu'il montait, que le Capitaine avait intérêt à le faire prendre par les Anglais, & qu'il serait pris infailliblement. En effet peu de temps après avoir passé la ligne, ce capitaine se porta dans des parages où l'on savait bien qu'il y avait des flottes ennemies, il les rencontra, il fit semblant de fuir devant elles : on tira de part & d'autre quelques coups de canon : dans la poursuite un coup de vent abbatit le mât de hunes du vaisseau anglais ; les Français se crurent sauvés, ils

Il part pour la France. Il est pris par les Anglais.

pouvaient aisément échapper ; mais le Capitaine porta si peu de voiles, & prit si bien ses mesures, que les Anglais ayant réparé le désordre qui leur étoit arrivé, le poursuivirent, l'atteignirent & le prirent.

On ne traita point le Pere *Pingré* en prisonnier ; son passeport le garantissait : on ne le fouilla point, on ne le pilla point : on lui laissa ses papiers, ses effets, ses instrumens : on ne put cependant résister à la tentation de lui enlever quelques morceaux rares d'histoire naturelle. On le conduisit à Lisbonne, d'où il revint en France en traversant l'Espagne.

### *Voyage en Sibérie.*

Voyage de  
M. l'Abbé

De tous les voyages entrepris pour l'observation du passage de Vénus,

---

le plus difficile était celui de l'Abbé *Chappe*.

---

Chappe en  
Siberie.

Il partit de Paris à la fin de Novembre 1760. Il passa par Vienne, où il salua l'*Imperatrice Reine*; par Cracovie, où il fut saluer le Roi *Auguste*: il remonta jusqu'à Saint-Petersbourg où regnait alors *Elisabeth*: il y allait chercher des voitures, des provisions, & des ordres de cette Impératrice, pour voyager avec sûreté dans ses vastes Etats: tout ce qu'il demandait lui fut accordé.

---

Il se rend  
d'abord en  
Russie.

Il prit dans cette ville un horloger, & un domestique qui pût lui servir d'interprète. Il en sortit avec quatre traîneaux: l'un chargé de vivres, portait un bas Officier, qui avait ordre de l'Impératrice de l'accompagner, & de lui faire donner

---

Départ de  
Saint Pe-  
tersbourg.

tout ce qui ferait nécessaire ; l'autre portait ses instrumens ; le troisieme, l'horloger & l'interprète : il était dans le quatrieme. Tout était couvert de neige & de glace , il avait à faire près de neuf cens lieues de Petersbourg à Tobolsk.

On descendit d'abord jusqu'à Moskow , on courut long-temps sur le Volga , qui sert de grand chemin quand il est gelé. On s'enfonça dans la vaste forêt qui s'étend jusqu'aux confins de la Sibérie. A tous momens les traîneaux étaient renversés : quelquefois ils enfonçaient dans des cavités ; un des chevaux même fut englouti en passant une riviere glacée , & il eût abimé le traîneau où était l'Abbé , si l'on n'eût promptement coupé les rênes.

tersbourg que le 10 de Mars. On lui avait assuré que le dégel arriverait avant qu'il parvînt à Tobolsk, & qu'alors il lui serait impossible de continuer sa route; ni hommes ni voitures ni chevaux ne pouvant courir sur une terre détrempée par la fonte de huit ou dix pieds de neige.

L'Abbé n'avait d'autre espoir que de prévenir le dégel par la rapidité de sa course. Il voyageait le thermometre à la main, frémissant à toutes ses vicissitudes & précipitant sa marche toutes les fois qu'il montait.

L'Horloger, l'interprète, le bas Officier, les postillons se lassèrent bientôt de courir nuit & jour, de braver les précipices, les gouffres, les tourbillons de neige, que le vent



---

élève dans ces contrées ; comme il en élève de sable en Arabie , & de poussière dans nos climats. Ils témoignèrent de l'humeur , ils demandèrent du repos , l'Abbé les refusa.

---

Il est abandonné seul dans un forêt.

Il s'endort quelque temps après, on détèle son traîneau , on l'abandonne , il s'éveille , il se trouve seul au milieu d'une plaine immense, couverte par tout de neige , & terminée dans le lointain par les bouleaux & les sapins de la vaste forêt qu'il traversait. Il était nuit. C'est envain qu'il appelle ; personne ne répond à ses cris. Toutes les pensées qui l'agitent à la fois, son trouble, son inquietude, sa colère , ne peuvent se peindre ni même se bien concevoir. Seul dans un desert de glace , sans vivres , à quatorze

cens lieues de sa patrie , & loin de toute habitation humaine.

Il rentrait dans son traîneau , il en sortait , il marchait égaré , il suait à grosses gouttes , malgré l'horrible froid qui gelait tout ce qui l'entourait. Enfin il croit reconnaître un chemin , il revient à son traîneau , il prend ses armes , il marche , il s'abîme dans un trou rempli de neige , il y reste enseveli jusqu'au menton.

Revenu de son étourdissement , il s'efforce d'en sortir , il se dégage , mais avec tant d'efforts & de fatigues , qu'il tombe sur le bord de ce trou , la face sur la neige , & qu'il y reste accablé d'horreur & d'épuisemens , désespérant de sa vie , n'attendant & ne desirant même que l'instant qui la terminerait.

Cet état d'affaissement, en le contraignant au repos, rétablit un peu ses forces : il reprend ses esprits, & avec eux il retrouve son courage. Il s'élève, il regarde de tous côtés, il apperçoit dans le lointain une faible lumière : il marche, mais doucement, mais avec précaution, tremblant à chaque pas d'être englouti; & la lenteur nécessaire de sa marche augmentait son impatience.

Il arrive, il trouve une cabane où ses propres gens couchés à terre dormaient profondément à côté de jeunes filles, dont malgré leurs fatigues ils avaient usé avant de s'endormir.

Les postillons refusent de passer des rivières sur des glaces

L'Abbé les réveille, & il poursuit sa route. Enfin il approche de Tobolsk. Il n'avait plus que trois rivières à passer : mais tout annon-

çait le dégel : la surface de la neige fondait ; on trouvait de l'eau partout. Les payfans lui disent que la débacle est proche ; les postillons refusent de traverser des rivières sur des glaces fragiles : menaces , prières , argent , tout est inutile. Il les enivre d'eau de vie , & leur donnant l'exemple , il traverse les deux premières. De plus grandes difficultés s'élevent à la dernière : le maître de Poste refuse absolument de marcher. L'Abbé indigné entre dans sa maison tenant par hasard son thermometre à la main. La chaleur de la chambre le fait monter avec promptitude. Le mouvement de cette machine inconnue effraye ces esprits grossiers. L'Abbé s'en apperçoit , & il en profite. Il leur fait dire par son interprete , qu'il est un puissant <sup>prêtes à se rompre.</sup>

magicien ; que ce thermometre est un animal qui l'avertit de tous les dangers ; que si le dégel était à craindre , l'animal exposé au grand air ne descendrait point ; mais que si la glace est encore forte , il descendra , bien au dessous d'une ligne qu'il leur marque , & il porte son thermometre hors de la maison. Le froid le fait redescendre plus bas que cette ligne , & les payfans transportés de surprise & d'admiration , mettent alors plus d'empressement à lui obéir , qu'ils n'avaient mis d'obstination à lui résister. C'est à qui atellera ses chevaux , à qui les guidera , à qui le servira , & la rivière est traversée avec la plus grande sécurité , malgré la neige fondue , & le bruit de la glace fléchissante sous le poids du traîneau

---

& menaçant à chaque instant de se rompre.

Trois jours après, la débacle arriva : l'Irtiz se déborda, & le pays fut submergé par la plus terrible inondation qu'on eût jamais vue dans ces climats.

L'Abbé *Chappe* préparait déjà son observatoire sur une colline à côté de Tobolsk. Son quart de Cercle, son thermometre, sa pendule, sa longue lunette, l'observation qu'il faisait des astres, les gardes que lui avait donné le Gouverneur de cette ville, la considération qu'il lui témoignait ; tout avait persuadé aux habitans de Tobolsk que ce Français était un forcier. Ils lui imputèrent l'inondation qui désolait leurs campagnes : & lui entendant parler fréquemment du 6 de Juin, ils s'i-

---

A Tobolsk  
on le prend  
pour un  
Magicien.

maginerent que ce jour ferait la fin du monde , ou celui de la destruction de leur ville.

On veut le tuer.

Ils résolurent de le tuer pour se venger. Le Gouverneur augmenta sa garde , & l'avertit de prendre des précautions.

Il fait son observation.

Le 6 de Juin arrive : l'Abbé dès la veille se rend à son observatoire. Le Soleil se plonge sous le plus pur horison ; le Ciel était parfaitement serein , l'Abbé était au comble de ses vœux. Bientôt des nuages paraissent au bord de l'horison : leur nombre augmente à chaque instant : un brouillard épais se répand dans la plaine. L'Abbé du comble de la joie passe à celui du désespoir. Son voyage était perdu : un nuage allait lui enlever le fruit de tant de fatigues , & de tant de dangers. Jamais douleur

ne

ne fut plus profonde. A chaque instant il sortait, il parcourait la colline, il observait tous les points du Ciel. La nuit entière se consuma dans ces inquiétudes, & tous ceux qui l'entouraient, étonnés de son trouble, ne le partageant point & n'en pouvant soupçonner la cause, s'endormaient profondément en écoutant ses plaintes.

Enfin le lever du Soleil éclaircit un peu les nuages ; un vent d'Est les dissipa bientôt : la joie de l'Abbé fut si vive que tout son corps en frémissait, & qu'il eut besoin de toute sa force pour la combattre & pour observer avec exactitude.

Le Gouverneur & l'Evêque de Tobolsk s'étaient rendus à son observatoire. Une garde nombreuse l'entourait. Précautions superflues ! les



habitans allarmés s'étaient réfugiés dans les églises , ou cachés dans leurs maisons , priant Dieu & attendant la fin du monde.

Sur cette colline boréale, les insectes ailés apportent le plus grand obstacle aux observations astronomiques : il faut marcher en bottes, avoir des gants, & même un voile sur le visage, la plus part des soldats qui sont en garnison à Tobolsk, se font un masque de goudron pour se préserver de leurs piqures. L'Abbé *Chappe* faisait allumer un feu de mottes de terre, dont l'épaisse fumée écartait pour quelque temps les insectes de son atmosphère : il n'ôtait son voile & ne faisait éteindre le feu qu'au moment de l'observation.

Ces insectes sont plus embarrassés

---

is par leur nombre que les bêtes  
féroces par leur force. Ils se-  
rent périr plus cruellement, si on  
s'en garantissait pas avec une  
attention perpétuelle. Ils rendirent  
abbé *Chappe* si malade, qu'il fut  
obligé de garder le lit plusieurs  
jours.

Son retour en France fut plus  
agréable, il revint dans une plus  
bonne saison, & par une plus belle  
route. Loin de précipiter sa marche,  
il s'arrêta quelquefois pour voir des  
curieuses, & quelquefois pour  
son amusement : il donna même des  
dîners & des bals aux Dames de  
quelques villes de la Sibérie.



*Voyages pour observer le  
cond passage de Vénus  
le disque du Soleil.*

M. le Gen-  
til observe  
à Pondi-  
chery.

M. *le Gentil* était resté dans l'Inde  
à Pondichery , à quelques degrés  
Nord de l'Equateur , où des nuages  
lui firent manquer une observation  
qu'il avait passé neuf années à  
attendre sur ces bords étrangers.

M. l'Abbé  
Chappe en  
Californie  
& le Pere  
Pingré à St.  
Domingue.

L'Abbé *Chappe* fut en Californie  
un peu au delà du Tropique du Can-  
cer , & le Pere *Pingré* à St. D-  
omingue : ainsi tous les trois se ren-  
verent dans la Zone Torride entre  
le Tropique & l'Equateur.

1769.

Outre cette observation le Pere  
*Pingré* examinait alors les mont-  
agnes marines de MM. *le Roi* & *Ber-  
noulli*.

---

parcourait les mers , depuis le p - verd jusqu'à Terre-neuve, pour faire subir toutes les révolutions chaud & du froid.

Il fit depuis pour le même sujet  
autre voyage où il alla plus au  
ord : il remonta jusqu'en Hlande.

1772.

Alors la France & l'Angleterre  
aient en paix : on pouvait parcour  
l'Océan sans danger, & quand  
eux vaisseaux se rencontraient, ce  
était plus que pour s'offrir des se-  
ours mutuels.

Aucun malheur, aucune aventure  
igne de remarque, n'arriva au Pere  
ingré, dans ces différens voyages.  
e sort de l'Abbé *Chappe* était bien  
différent.



*Voyage en Californie.*

Voyage de  
M. l'Abbé  
Chappe en  
Californie.

L'Abbé *Chappe* revenu de *Tobolsk* en Sibérie , au Nord de l'Asie alla donc au fond de l'Amérique septentrionale à la pointe de la Californie , vers le Cap St. Lucar , le plus méridional relativement à *Tobolsk* ; puisque ce Cap est situé sous le Tropique du Cancer. Il partit de Paris avec quatre personnes : *M. Pauly* Ingénieur géographe , *M. Noël* élève de l'Académie de Peinture , *M. Dubois* horloger , & un domestique.

Il se rend  
à Cadix.

Les Ports que les Espagnols possèdent en Amérique sont fermés à toutes les autres nations. Ainsi *M. l'Abbé Chappe* s'embarqua d'abord pour l'Espagne. Il passa du Havre

---

de-grace à Cadix , où l'on appareillait une flotte pour la *Vera-Cruz*.

On l'attendait à Cadix : les ordres du Roi d'Espagne l'avaient précédé : mais ces ordres ne parlaient que de lui : on refuse d'embarquer ses gens. Il dépêche un Courier au Marquis d'Offun Ambassadeur de France à Madrid , pour le prier de remontrer au Ministre Espagnol qu'on ne fait point un tel voyage , sans avoir quelqu'un qui vous seconde dans vos observations. Il obtient ce qu'il demande.

La flotte s'armait lentement ; le tems pressait. L'Abbé dépêche encore un Courier au Marquis d'Offun , pour avoir la permission de partir sur un vaisseau quel qu'il fût. Il l'obtient , il part sur un petit brigantin Français , qui n'avait que douze

hommes d'équipage. Tout le monde frémit en le voyant partir sur un bâtiment si frêle : & l'Abbé transporté de joie , ne pensant qu'à son observation , répondait à leurs allarmes : *plus il est léger , plus il ira vite*. Il part avec ses instrumens , & tout son monde , & deux Officiers Espagnols chargés de faire la même opération.

Il arrive à  
la Véra-  
Cruz.

En soixante-dix-sept jours ils abordent à la *Véra-Cruz* sous pavillon Français. Un coup de canon tiré du Fort , les oblige à jeter l'ancre au milieu des rochers qui ferment ce port , & à y demeurer au hasard de périr à chaque instant ; jusqu'à ce que le Gouverneur informé que ce vaisseau Français arrivait par l'ordre du Roi d'Espagne , lui permit de

---

se mettre à l'abri des vents & des écueils.

Ce Gouverneur attendait l'Abbé *Chappe*. Le bruit de son arrivée & les ordres du Roi d'Espagne l'avaient précédé dans toute l'Amérique, il trouva tous les secours que le pays pouvait fournir. Il mit tous ses bagages sur des mulets, & il traversa toute l'Amérique d'une mer à l'autre, de la *Véra-Cruz* à *San-Blas*; dans une étendue de trois cens lieues.

Forcé de suivre le pas des mulets, il marchait très lentement. Des chemins affreux, des montagnes où l'on ne trouvait point d'eau rendaient cette route pénible, & bien différente de celle de la Sibérie. Le Marquis *de Croix*, Vice-Roi du Mexique, le reçut avec tous les honneurs.

---

Il traversa  
l'Amérique



que méritaient son courage & sa persévérance.

De Mexico à *San-Blas* le chemin est encore plus desert & plus dangereux. On y est quelquefois attaqué par des sauvages indomptés, qui traitent les Européens, comme les Espagnols ont jadis traité les habitans de ces contrées. Ils les dépouillent de tout, & souvent après ils les tuent. Le Vice-Roi fit escorter l'Abbé *Chappe* par des foldats.

Phéno-  
mene.

Près de Molino, l'abbé vit un phénomène qui lui confirma ce que plusieurs Savans soupçonnaient depuis quelque temps. Il vit clairement la vapeur de la foudre s'élever de la terre & aller éclater vers le haut des nuages. Tous les gens son interprète, les foldats le remarquèrent, & en furent effrayés, comme

---

d'un prodige fort extraordinaire. Ainsi nos sens nous trompent : nous voyons tourner le Soleil , & tomber la foudre : c'est précisément le contraire ; le Soleil est fixe , & la foudre monte , ou plutôt ce fluide agit dans tous les sens.

Arrivé à *San-Blas* il ne lui restait plus que soixante lieues à faire. Mais il fallait traverser une mer sujette à des calmes & à des orages. Il fut quinze jours à faire ce trajet. Enfin il débarqua en Californie à la mission de Saint Joseph.

---

Il se rembarque à San-Blas.

Une maladie contagieuse dévastait cette contrée , elle avait déjà emporté un tiers des habitans. Les Officiers Espagnols proposent de quitter ce lieu & d'aller s'établir plus près du cap *San-Lucar*.

---

Contagion.

Intrepidi-  
dité de  
l'Abbé  
Chappe.

*Le temps presse trop*, leur répondit l'abbé, *il ne s'agit pas de vivre, mais d'observer avantageusement*. Personne n'osa l'abandonner.

Il fut récompensé de son courage par la sérénité du Ciel qui lui permit de faire, le 3 de Juin, l'observation la plus complète.

Son monde  
est attaqué  
de la conta-  
gion, lui-  
même en  
est frappé.

Deux jours après, les deux Officiers Espagnols sont atteints de la contagion: les gens de leur suite en sont frappés: M. Noel, M. Pauly, M Dubois, en sont attaqués successivement. Ils étaient sans secours & presque seuls.

La moitié des habitans avait péri; l'autre avait fui. L'abbé consulte quelques livres de médecine, il observe le mal, il distribue & il administre lui même les drogues qu'il croit les plus convenables. Il les ar-

---

rache presque tous à la mort. Et tandis qu'il s'occupe à les secourir, il est frappé lui même de cette funeste maladie.

Il se soigne à son tour : il se purge ; il se fait saigner par son interprète , qui d'abord le manque , & dont la main tremblante dirigée par celle de l'abbé , parvient à lui tirer quelques palettes de sang. Il eût guérit peut-être , si trop emporté par son zèle & venant de prendre une médecine , il ne se fût appliqué à observer une éclipse de Lune.

Cet effort accrut le mal : il ne put y résister , & il expira au milieu de ses compagnons fondans en larmes , souffrans encore le même mal & incertains s'ils lui échaperaient.

---

Il en meurt

MM. *Noël* & *Pauly* en guérissent entièrement ; *Dubois* en mourut sur

---

M. Pauly  
rapporte en

France ses  
papiers,

ce rivage : un des Officiers n'expira qu'après son retour. Mais enfin le fruit de ce voyage ne fut pas perdu pour l'Europe. M. *Pauly* rapporta les papiers de l'abbé *Chappe* à Paris : il les remit à M. *de Cassini* qui vient de les publier. Et notre jeune Roi, digne d'entretenir le feu sacré qui anime les grands hommes, ne pouvant récompenser l'intrépide courage de l'abbé *Chappe*, a donné dumoins une pension à M. *Pauly*, qui le seconda avec tant de zèle dans ses longs travaux.

*Voyage aux Indes Orientales  
pour chercher les livres de Zo-  
roastre.*

Voyage de  
M. Anque-

Tandis que ces Académiciens parcouraient le Globe pour perfectionner

l'Astronomie & la Géographie, un homme plus extraordinaire peut-être, & qui n'était encore d'aucune Académie, allait ramasser au fond des Indes les débris de l'antiquité la plus reculée.

til du Perron aux Indes Orientales.

Cet homme était M. *Anquetil du Perron*. A l'âge de vingt ans ; il avait une érudition profonde & il savait toutes les langues orientales que l'on connaît en Europe.

Il s'était enthousiasmé d'amour pour *Zoroastre* ; & sachant que les Perses se vantent d'avoir les ouvrages de cet ancien législateur, écrit dans la langue originale qu'on parlait alors, il résolut de les aller chercher, d'étudier cette langue & de traduire ces livres. Il était sans bien & sans protecteurs : son érudition lui avait pourtant procuré la con-

---

naissance de plusieurs Savans illustres.

Il parla de son dessein à M. le comte de *Caylus*, à M. l'abbé *Barthelemy*, à M. l'abbé *Sallier*, à Mrs *Falconnet*, *Bougainville* & de *Guignes*. On vanta son projet, on l'admira, on lui fit des promesses, & on ne se hâta pas de les réaliser.

Le jeune homme impatient, prend son parti; & sans solliciter des secours trop tardifs, il court chez l'Officier chargé par la Compagnie des Indes de lever des soldats pour la servir, & lui déclare qu'il veut s'engager pour aller à Pondichéry. L'Officier surpris de trouver ce desir dans un jeune homme bien élevé le refuse par humanité; & ne pouvant résister à la vivacité de sa sollicitation

sollicitations, il diffère plusieurs jours, & cède enfin à ses instances.

Le jeune *Anquetil* part de Paris à pied, pour aller aux Indes, emportant sur son dos dans un sac, pour tout bagage, deux chemises, deux mouchoirs, une paire de bas, un étui de Mathématiques, la Sagesse de *Charon*, & les *Essais de Montagne*.

Départ de Paris.

Ses compagnons, les autres soldats de cette recrue, étaient de vils brigands, tirés des cachots pour aller expier leurs forfaits en servant au fond de l'Inde dans une espèce d'esclavage : & les premiers soins d'*Anquetil* sont d'apaiser les querelles qu'ils ont entre-eux ou avec les payfans qu'ils tâchent de piller sur leur route. Il arrive au port de l'Orient, où il devait s'embarquer in-

*Seconde Partie.*

F



connu & simple foldat, il y trouve son congé, que la compagnie lui envoyait ; un ordre aux Capitaines de ses vaisseaux de le passer gratis ; une pension de cinq cens livres que le Roi lui accordait ; & des lettres de recommandation pour les principaux Officiers de Pondichery, & même pour *Dupleix*.

Son zele  
étonne : on  
l'encoura-  
ge.

Au bruit de son départ, tous les cœurs s'étaient émus, & on s'était hâté de lui envoyer des secours qu'on négligait de lui donner, lorsqu'il était à Paris & qu'on doutait s'il était mû par une résolution inébranlable, ou par une effervescence passagère, trop commune aux jeunes gens.

Le 7 Fevr.  
1755.

Il s'embarque enfin, & après six mois de traversée, il arrive à Pon-

dichery dans ces contrées qu'il avait tant désiré de voir.

N'étant ni militaire, ni employé de la Compagnie, il fut reçu assez froidement dans cette ville : son dessein parut beau, mais peu important : on s'en méfia comme d'une entreprise hasardée pour tenter fortune : on citait même un Français qui, peu d'années auparavant, avait escroqué beaucoup d'argent à la Compagnie, sous prétexte de chercher ces mêmes livres. Pour comble de malheur *Dupleix* n'était plus dans l'Inde ; il eût senti le génie du jeune *Anquetil*, & il l'eût appuyé de toute sa puissance. M. *Leyrit* qui lui succédait se contenta de donner à ce jeune Français une pension de 1900 livres, & cinq ans après

Il est assez mal reçu à Pondichéry.

---

il la porta jusqu'à 2, 880 livres. La Compagnie des Indes l'approuva.

Les premières études de M. *Anquetil* furent la langue du Malabar, & surtout celle du Persan moderne, qu'on parle dans l'Inde plus communément que toute autre.

---

Il tombe  
malade.

Les plaisirs, les maladies & la guerre apportèrent des obstacles sans nombre à ses travaux.

De Pondichery il passe au fond du Bengale. Il voulait se rendre à Bénarès, cette antique école des Bramès. Une maladie oblige de le descendre à l'embouchure du Gange, dans un lieu appelé Bernagor. On le porte mourant chez des courtisanes, dans une maison de prostitution publique : il y est soigné par ces femmes, avec la plus touchante humanité. Il y recouvre un peu de

santé ; & il se rend à Chandernagor. Avril 1756  
Il parvient à guérir sa fièvre , à force  
de boire du café.

Une dyssenterie plus cruelle le  
conduit aux portes du tombeau. A  
Bernagor on l'avait porté dans une  
maison de débauche : à Chanderna-  
gor on le mit à l'hôpital.

Les Anglais, les Français, le Na-  
bab du Bengale se combattaient  
alors ; le comptoir de Chanderna-  
gor fut pris. M. *Anquetil* se sauva  
au travers des troupes Anglaises &  
de l'armée du Nabab. Il erra quel-  
que temps dans le Bengale avec une  
petite armée Française commandée  
par M. *Law*. Envie , calomnié , in-  
sulté par des Officiers, il quitte le  
Cap, il part seul pour retourner à  
Pondichery, en traversant des con-  
trées où jamais Européen n'avait

Guerre ;  
Prise de  
Chander-  
nagor : ce  
qui lui ar-  
rive dans  
l'armée de  
M. Law.

passé. Les flottes Anglaises fermaient alors les mers à tout Français. Effrayés de son dessein ces mêmes Officiers qui l'avait outragé & qu'il abandonnait , le suivent hors du Camp, lui apportent des armes, des habits, de l'argent : il accepte une paire de pistolets , il refuse tout le reste. On le suit encore ; on lui fait de nouvelles offres ; on en est suie de nouveau refus. M. le Chevalier *Carillon* ne pouvant les vaincre , glisse dans sa poche, sans qu'il s'en apperçoive, sept roupies d'or. Qu'on juge si ce secours était nécessaire ! M. *Anquetil* n'en possédait alors que deux.

Il se rend  
de Moxoudabad à  
Pondicherry.

Il retourne à Moxoudabad, Capitale du Bengale : il vend son palanquin, son épée, ses hardes ; il achète une arc, des flèches, un sabre, un

bouclier, un petit cheval; & il prend l'habit des Indiens afin de traverser leur pays avec moins de danger.

C'est ainsi qu'il parcourut plus de quatre cens lieues dans des contrées inconnues, exposé aux tigres, aux éléphans sauvages, à des troupes de singes, à des nuées de sauterelles, aux corps-de-gardes des différens Nababs, plus dangereux que les bêtes féroces. Tantôt il avait des passe-ports; tantôt il en manquait: quelquefois il passait à prix d'argent, & quelquefois en menaçant, le pistolet à la main; se donnant pour un Indien quand il le pouvait; soutenant, quand on le reconnaissait pour Européen, qu'il était un Officier député de l'armée du Bengale pour aller à Pondichery; & en imposant partout par sa fermeté.

Il échappe  
à Khoda-  
Leti.

C'est ainsi qu'il échappe à *Khoda-Leti* Seigneur Mogol, qui prenait le titre de Nabab, qui bravait celui de Bengale, qui campait sous les murs de sa capitale avec quatre ou cinq mille hommes, & qui passait pour être chargé dans ces contrées d'une commission particulière de l'Empereur résident à Delhi.

Ce Mogol le reçut très bien : il lui fit présenter du bétel ; il le fit parfumer d'eau rose ; il lui offrit des bijoux, des habits, des femmes. Le jeune *Anquetil* se flatte d'abord que ce Mogol ne cherche qu'à s'attacher un Français qui parle Persan, & qui puisse lui rendre tous les services qu'on attend en ces contrées, de l'industrie Européenne : & il refuse ses offres avec douceur & reconnaissance. Bientôt ce Mogol, en

fouriant, lui demande si son menton porte de la barbe depuis longtems ; & il accompagne cette question de caresses peu équivoques ; alors le jeune homme saisit ses pistolets , les lui présente , le fait reculer , & se retire au travers d'une multitude d'Indiens étonnés , qui n'attendaient qu'un mot ou qu'un geste de leur Maître , pour massacrer cet insolent Français qui avait l'audace de refuser l'honneur qu'on voulait lui faire.

Ce fut au travers de tant de dangers , de mille aventures étranges , de mille objets absolument nouveaux pour un Européen , & après une marche de cent & un jours , qu'il arriva à Pondichery.

En entrant dans cette ville il trouve son frere , son frere arrivant

Il trouve  
son frere.



d'Europe , & venant chercher la fortune dans ces mêmes climats , où celui-ci cherchait une nouvelle science. Les deux frères s'évanouissent en s'embrassant.

Il part pour  
Surate.

Le 27 Oct.  
1757.

Ils desirerent de ne se point quitter. M. *Anquetil* obtient de M. de *Leyrie* que son frère passe avec lui à Surate, avec l'expectative de succéder à M. *Verrier* Chef de ce comptoir. Bientôt les deux frères s'embarquent, tournent le Cap Comorin, vont descendre à Mahé , petit établissement qu'ont les Français sur la côte du Malabar , presque sous la même latitude que Pondichéry.

Il va de  
Goa à Surate , par terre.

Ils passent de là à Goa , & se rendent à Surate , l'un en suivant la côte , & l'autre toujours avide de s'instruire en s'enfonçant dans les terres , en bravant de nouveaux pé-

s dans des climats & chez des  
uples presqu'inconnus, se précipi-  
at dans les dangers par goût, par  
patience. Qu'on en juge par ce  
ait.

En partant de Cochîn pour reve-  
r à Mahé, voguant dans une bar-  
te remplie de Maures, aux ordres  
un Patron Maure, il conçoit à  
ur maniere de manoeuvrer, qu'il  
ra plusieurs mois à faire un voya-  
e qu'il voulait faire en peu de  
ours. Il ordonne au Patron de ten-  
re ses voiles, & de s'abandonner  
ux flots. Le Patron le regarde &  
e lui répond pas. *Anquetil* indigné  
e ce mépris si froid, prend ses pis-  
tolets & réitère son ordre: même  
ndifférence de la part du Patron.  
Alors ne se possédant plus, *Anque-*  
*il* le saisit par la barbe, & prétend

Le 25 Janv.

1758.

Il s'expose  
à se faire  
tuer par des  
Maures.

le contraindre à lui obéir. Les Maures quittent la manœuvre , & les armes à la main , ils l'entourent en grinçant des dents. Il allait être tué , si , comme il l'avoue lui-même , le Patron maure n'avait été beaucoup plus sage que lui. Il se contenta de le faire mettre à terre.

Armée de  
Faquirs.

Dans son voyage de Moxoudabad à Pondichéry , près de la fameuse Pagode de Jagrenat , il avait rencontré une armée de Faquirs : ce sont des pèlerins qui , de toutes les parties de l'Inde & même de la Tartarie , viennent visiter cette Pagode : ils y viennent tous séparément , les uns plutôt , les autres plutôt , & ils sont rançonnés sur leur passage , par tous les soldats des Rajah : ils payent des droits à l'entrée de la ville ; ils en payent aux Brame de la Pagode :

Le 23 Mars  
1758.

is quand ils sont tous réunis , ils forment en corps d'armée , ils retournent en ordre , ils pillent villages , les villes , & ils forcent quelquefois le Rajah lui-même à se partager du pillage. Cette dévastation s'étend jusques dans le Bengale , ils se dispersent & retournent chacun chez eux. *Ainsi , dit M. Anquetil , le Rajah , les Brame , les Prêtres s'enrichissent ; & c'est , comme ailleurs , le peuple qui paye.*

Dans cet autre voyage pour se rendre à Surate , après avoir quitté la côte du Malabar , franchi le sommet des Gattes , & descendu dans le pays des Marates , le peuple le plus guerrier de l'Inde ; il vit une jeune femme de ce peuple se brûler sur le cadavre de son mari , au son des tambours , des flûtes , des

chants des Prêtres & des cris du peuple édifié de son courage.

Boyades.

Il demeurera aussi quelque temps avec une de ces troupes de Marchands, qu'on appelle Boyades : ce sont des familles ambulantes : elles n'ont pas de chariots, comme les Tartares, ni de chameaux comme les Arabes ; les femmes, les enfans, le bagage, les marchandises sont portés sur des bœufs ; les hommes marchent, à pied ; les femmes accouchent en route ; elles allaitent elles-mêmes leurs enfans. Le Chef de la Boyade conduit la marche, en jouant d'une espèce de flageolet. La plus grande simplicité règne dans leurs habillemens & dans leurs repas : leur vie est précisément celle des anciens Patriarches.

Débauches

Si ces mœurs sont simples & in-

nocentes, celles des villes ne le sont pas. M. *Anquetil* vit dans presque toutes & sur-tout dans celle d'Aurengabad, la débauche poussée publiquement plus loin qu'à Pondichery & qu'au Bengale, où elle est telle cependant qu'elle révolte les plus dépravés des Européens, au moment où il y aborde. On voit à Aurengabad des lieux publics de prostitution, où il n'y a que des jeunes garçons qui s'abandonnent à tous venans. Ces lieux sont plus communs & plus fréquentés que ceux des courtisannes, qui n'y sont pourtant point rares.

Près de cette ville sont les pagodes d'Iloure creusées dans le roc, & représentant des palais & des temples; celles de Daltabad aussi taillée dans le roc; & le tombeau

Pagodes.

Le 1 Mai  
1757.

de la fille d'*Aurengzeb* : M. *Anquetil*  
fut les voir.

Il arrive à  
Surate.

Arrivé à Surate il commence enfin  
après trois années de courses, de  
fatigues & de dangers de toute es-  
pèce, les travaux littéraires qui seuls  
l'avaient attiré dans l'Inde.

Deux Prêtres Parfes *Darab* &  
*Kaous* l'aident à traduire du Zend ou  
du Pehlvi en Persan moderne, le  
manuscrit d'un livre de Zoroastre.  
Ce manuscrit était défectueux : il en  
emprunte un autre d'un autre Parse :  
il le confronte avec le sien : il refuse  
de le rendre avant de l'avoir copié :  
on le menace ; il craint qu'on ne  
le lui enleve de force ; il travaille  
ses pistolets sur sa table.

Troubles  
qui désolent  
cette  
ville.

Tout était alors en combustion  
dans Surate : les Anglais assiégeaient  
la Citadelle de cette ville, & ils  
l'enle-

enlevaient aux Indiens. Tous les comptoirs des Européens étaient dans les alarmes continuelles, celui des Français avait les plus vives inquiétudes. Chacun cherchait à mettre ses effets en sûreté. Les Prêtres Parfes n'osaient se montrer. Les Anglais vainqueurs obtinrent enfin que la cour de Delhi leur cédât le gouvernement de la citadelle. Ils devinrent ainsi la puissance prépondérante à Surate; & le calme y renaquit.

Pendant ces combustions politiques M. *Anquetil* s'occupait en paix de ses travaux littéraires. Il vivait seul, enfermé, ne sortant presque jamais; goûtant une joye pure, en faisant un ouvrage qu'aucun homme jusqu'alors n'avait fait, ni pu faire.

*Seconde Partie.*

G

Il commen-  
ça sa tra-  
duction des  
livres de  
Zoroastre  
le 24 Mars  
1759.



Maladie  
singulière.

Il fut arrêté au milieu de ses travaux trop assidus, par une maladie que je crois inconnue en Europe. On l'appelle à Surate, le dérangement du nombril. c'est un relâchement des vaisseaux ombilicaux. Les artères s'élèvent au-dessus du nombril : le malade éprouve un vomissement continuel, ou une diarrhée fréquente, qui le ferait bientôt mourir. On replace le nombril avec une opération violente & douloureuse. Ce mal le reprit plusieurs fois.

Il est attaqué & blessé cruellement.

A peine était-il convalescent, qu'il fut attaqué par un Français qu'on avait irrité contre lui, par de faux rapports. Ils se battirent avec fureur devant plus de quatre cens Indiens, qui n'osèrent les séparer. *M. Anquetil* reçut trois coup d'épée & deux coups de sabre. Il se traîna

couvert de sang , & presque mort ,  
jusqu'à la loge française.

Au bruit de cet événement les  
Chirurgiens Français , Hollandais ,  
Anglais, Portugais, accoururent pour  
le panser. Les blessures étaient si  
terribles, qu'il fallut lui faire des  
opérations plus cruelles encore , &  
employer le fer à sa guérison.

Les Anglais le prirent sous leur  
protection , malgré la guerre qu'ils  
avaient avec la France. Le Nabab  
*Aali-Navaz-Kan* fit faire des infor-  
mations contre son adversaire. Tous  
les Européens qui étaient à Surate ,  
de quelque nation qu'ils fussent ,  
lui témoignèrent le plus grand intérêt.  
Il se fit porter à la loge des Anglais,  
& depuis il demeura sous la pro-  
tection de ce peuple , tant qu'il resta  
dans cette ville.

G 2

383246A

---

Il avait déjà rassemblé beaucoup de livres écrits en Sams-Kretan, en Zend, en Pelhvi. Il profita du crédit des Anglais pour en acquérir d'autres. Il ne put cependant obtenir tous ceux qu'il désirait.

---

Bain.

S'il ne se livra pas aux plaisirs trop licentieux, qu'on lui offrait à Surate, comme dans les autres villes de l'Inde ; il en est un dont il jouit fréquemment, & dont nous n'avons point d'idée : c'est le bain.

Il ne consiste pas à se plonger, comme en Europe, dans une rivière ou dans une cuve. Les bains publics sont composés de trois salles voûtées & éclairées d'enhaut par des fenêtres rondes. On se déshabille dans la première ; on trouve dans la seconde des fontaines d'eau tiède ; dans la troisième l'eau est presque

bouillante & la chaleur est si grande qu'on peut à peine marcher sur le plancher.

Dès que vous êtes entré nud dans l'une de ces deux dernières salles ; un des serviteurs du bain vous étend sur une planche & vous arrose d'eau chaude. Ensuite il vous presse tout le corps avec un art admirable. Il fait craquer les jointures de tous les doigts & même celles de tous les membres. Il vous retourne & vous étend sur le ventre. Il s'agenouille sur vos reins , vous saisit par les épaules , fait craquer l'épine du dos , en agitant toutes les vertebres , donne de grands coups sur toutes les parties les plus charnues & les plus musculeuses. Puis il revêt un gant de crin , & il vous en frotte tout le corps au point de se mettre lui-

même en sueur. Il lime avec une pierre ponce la chair épaisse & dure des pieds : il vous oint de savons & d'odeurs : enfin il vous raze & vous épile.

Ce manège, dit M. Anquetil, dure bien trois quarts d'heure, après cela on ne se reconnaît plus : il semble qu'on soit un homme nouveau : on sent dans tout le corps une sorte de quiétude produite par l'harmonie que les frottemens & les tiraillemens ont établie entre toutes ses parties : la peau est quelque temps couverte d'une sueur légère qui lui donne une douce fraîcheur : on se sent vivre. Passer ensuite deux heures sur un canapé & s'endormir partie de faiblesse, partie de chaleur, après avoir fumé un demi hoka, est un plaisir que ne sentiront jamais les corps resserrés par les froids.

*du Nord , ou livrés à l'activité inquiète des climats tempérés. Ce sont les propres termes de cet Auteur.*

Les femmes prennent les bains avec les mêmes cérémonies : mais ce sont des femmes qui les frottent. Ce plaisir est si grand , que , dans leurs maisons mêmes , elles passent une partie de la journée sur des canapés , entourées d'esclaves accroupies qui leur pressent & leur frottent les jambes & quelquefois tout le corps.

Les Russes ont des bains à peu près pareils : on s'y arrose d'une eau presque bouillante ; on s'y couche sur une pierre ; on y est fustigé avec de longues verges de branches de bouleau encore garnies de feuilles ; jusqu'à ce que la peau devienne d'un

rouge sanguinolent. Ce sont communément des femmes qui rendent ce service aux deux sexes. Les Russes en sortant de cette étuve, encore tous couverts de sueur & sillonnés de verges, vont se rouler dans la neige. L'abbé *Chappe* voulut prendre un de ces bains, il ne put jamais le supporter : il s'en trouva très mal & il n'en parle pas comme *M. Anquetil* des bains de Surate. Il les croit nécessaires à la santé de ces peuples ; mais il n'y a rien éprouvé de délicieux.

Je crois pourtant que le sens du toucher répandu dans tout le corps pourrait être susceptible de plus de plaisirs, que nous ne l'imaginons dans notre Europe ; & qu'il n'y a pas un seul endroit en nous, où une douce irritation des houpes nerveuses ne

---

pût procurer une sensation délicieuse. Cet art de la volupté ne me paraît avoir été cultivé qu'aux Indes : nous le dédaignons trop en Europe. Notre activité rejette un plaisir qui entraîne une perte de temps considérable.

M. *Anquetil* en perdait peu. Dès qu'il eut achevé sa traduction, il voulut connaître les antiquités qui rendront toujours ce pays le plus curieux de la terre.

En vain cette presqu'île de l'Inde fut envahie & pillée tour-à-tour par les Persans, par les Grecs, par les Tartares, par les Arabes, par tous les peuples de notre Europe ; loix, mœurs, religion, institutions, monumens, tout y respire encore la plus haute antiquité. A coté des vices, des débauches, des intrigues, des

---

Temple  
des Perses.



complots que tant d'invasions, & que le mélange de tant de nations, de cultes, d'usages différens font naître de toutes parts, on retrouve la simplicité, les vertus & les superstitions des premiers âges.

M. Anquetil voulut connaître les monumens & les institutions de ces temps qui précédèrent les siècles si vantés de Rome, de la Grece, de l'Asie mineure & peut-être même de l'Egypte.

D'abord il fut visiter un temple des Parfes : il y vit le Feu Sacré. Certe visite d'un étranger était une profanation : elle pouvait être punie de mort. Il s'était habillé en Parse : le Prêtre *Darab* l'avait introduit, le fils de *Darab* officia ce jour-là : car ces Prêtres se marient. M. Anquetil fut ensuite visiter leur cime-

rière : quelques Parfes le reconnurent ; ils en murmurent beaucoup ; mais aucun ne l'insulta.

L'hôpital que les Indiens ont construit pour les animaux attira aussi ses regards. Cette pitié nous paraît ridicule : elle ne pouvait naître que chez un peuple aussi doux. Il n'a pourtant point encore pensé à en fonder pour les hommes : sans doute il a cru qu'un homme ne pouvait jamais manquer de secours.

Ces monumens sont modernes en comparaison des Pagodes célèbres de l'Isle de Salcette , de l'Isle Eléphantine. Toutes sont creusées dans le roc. Ce genre d'architecture ne pouvait naître que dans la Zone Torride, où sur ses confins ; dans des pays où l'eau ne filtre pas au travers des terres.

---

Hôpital  
fondé pour  
les ani-  
maux.

---

Pagodes  
taillées  
dans le  
Roc.

Il paraît que les Ethiopiens habitèrent autrefois ainsi dans des cavernes taillées au marteau, & que les Egyptiens se plurent à se creuser des Palais souterrains. Dans nos climats l'humidité les eût bientôt rendus inhabitables.

Ce goût pour les excavations fut commun à ces trois peuples : il provenait sans doute de la nécessité de fuir les rayons d'un Soleil trop brûlant. On ne fait dans quel temps ces Pagodes ont été creusées : leur antiquité est immense.

Il dérobe  
un bœuf de  
pierre pour  
l'apporter  
en France.

En parcourant la Pagode de Diegueferi, M. *Anquetil* ne put résister au desir de voler un bœuf de pierre, d'un pied de long. Il était encore gras de l'huile des sacrifices : en racontant ce fait, il se condamne lui-même ; il convient que la curiosité

& le desir d'apporter en Europe une idole Indienne, déguisant à ses yeux une action criminelle, il avait d'abord voulu faire dérober ce bœuf par le Parse *Irdji*, qu'il appelle son fidèle domestique : mais ce Parse d'une probité sévère ne le voulut pas. Il le fit enlever par un de ses porteurs qui était Musulman : & il le fit cacher dans son palanquin. Les Brames s'apperçurent que ce bœuf manquait : ils soupçonnerent le voleur ; mais ils n'osèrent faire aucune recherche.

Les figures de quelques unes de ces Pagodes souterraines ont été enduites de plâtre , par les Portugais qui voulurent changer ces Pagodes en Eglises. Ils les ont abandonnées après avoir gâté un ouvrage

que tant de siècles avaient respecté.

Il ne peut  
exécuter  
tous les pro-  
jets qu'il  
avait for-  
més.

Dans ses vastes projets, M. Anquetil s'était proposé non seulement de rapporter en Europe les livres de *Zoroastre*, mais encore tous ceux qui contiennent les loix sacrées de différens peuples de l'Asie. Il fit chercher les quatre *Vèdes* que les Brames prétendent avoir été composés par *Khreschnou* il y a quatre mille ans : ce qui ne me paraît pas d'une antiquité bien reculée pour l'Inde. Les livres de *Zoroastre* sont moins anciens encore : ils ne remontent guères qu'à cinq cens ans avans l'Ere chrétienne.

Ces *Vèdes* sont écrits en Samkretan : les livres parses en Zend & en Pelhvi. Le dessein de M. Anquetil était d'aller chercher les *Vèdes*

Bénarès & d'y apprendre le Samskretan. Il comptait delà passer à la Chine. Sa santé & sur-tout les malheurs de la France ne le permirent pas. Pondichery fut pris. La puissance, la fortune, le crédit & même les esperances des Français dans l'Inde étaient absolument perdues. Un Français ne pouvait y voyager : en butte à toutes les insultes, il ne pouvait espérer aucun secours, ni se recommander d'aucune puissance. Il ne fallut songer qu'à revenir.

M. *Anquetil* partit de Surate sur un vaisseau Anglais.

Il revient  
le 15 Mars  
1761.

Il était encore dans les mers de l'Inde au cinquieme degré 21 minutes de latitude Sud, lors que *Vénus* passa sur le disque du Soleil. Il l'observa de son bord, comme il put, couché sur le dos. M. *le Gen-*

Le 15 Mai  
1761.

Le 6 Juin  
1761.

*til* était aussi dans ces mêmes men-  
sur une frégate française retenue par  
des vents contraires : & il observait  
de son bord , aussi mal à son aise.  
Leurs vaisseaux s'étaient croisés, &  
heureusement ils ne s'étaient point ap-  
perçus ; car ils se seraient combattus.

Enfin après huit mois d'une na-  
vigation périlleuse, il aborda en An-  
gleterre & descendit à Portsmouth.  
Le vaisseau qui l'avait amené, por-  
tait des prisonniers de guerre. Et  
quoique M. *Anquetil* ne le fût point,  
il fut traité comme tel, malgré ses  
protestations. Il obtint cependant la  
permission d'aller visiter l'Université  
d'Oxford, & il trouva que le plus  
beau de ses manuscrits, comme il  
l'appelle lui-même, *le Vendidad-*  
*Sadé*, était dans la Bibliothèque  
Bodlienne : personne alors ne l'en-  
tendait

---

endait : lui seul en Europe pouvait  
e lire.

Il passa quelques jours à Londres,  
s'embarqua pour Ostende , & re-  
vint à Paris le 14 Mars 1762 , après  
sept ans & un mois d'absence.

Le lendemain il déposa à la Bi-  
bliothèque du Roi , deux exemplai-  
res des livres de *Zoroastre* , sept  
Dictionnaires Persan moderne , trois  
Dictionnaires Sams Kretan , & cent  
quatre-vingt manuscrits dans diver-  
ses langues de l'Inde.

M. le Comte de *Caylus* , M. l'Ab-  
bé *Barthelemy* , M. de *Malesherbes* ,  
le reçurent avec les transports qu'ins-  
pire le succès d'une grande entre-  
prise. Les portes de l'Académie des  
Belles-lettres lui furent ouvertes , &  
par-tout dans Paris on le rechercha  
avec le plus vif empressement. Bien-

*Seconde Partie.*

H



---

tôt il se déroba à tant d'accueil pour se livrer entièrement à des études que lui seul en Europe est capable de faire.

### *Voyage autour du Monde.*

---

Voyage de  
M. de Bou-  
gainville  
autour du  
monde.

Ce fut sous le feu Roi que des Français firent pour la première fois le tour du monde. Il est bien étonnant que *Louis XIV* qui aimait toutes les grandes entreprises , & qui envoya des Ambassadeurs jusqu'au Siam , ait négligé de faire faire un tel voyage , & de chercher un nouveau continent, auquel on eût donné son nom.

---

Voyages  
autour du  
monde.

On n'a fait encore que dix-neuf fois le tour de ce globe , & il n'y a que quatre nations qui partagent cette gloire.

Les Espagnols firent les premiers cet étonnant voyage, sans le savoir : & ils étaient guidés par un Chef qui ne s'en doutait pas. Ce Chef était un Portugais, le célèbre *Magellan*. Il trouva un passage dans la mer du Sud, par l'Occident du monde, au Midi de l'Amérique : il lui donna son nom, & il mourut sur les côtes de l'Asie dans l'Isle de Matan, l'une des Philippines. *Sébastien Cano* son Lieutenant acheva le tour du monde : il fut très étonné de l'avoir fait, & d'avoir démontré que la terre est un globe suspendu dans les airs, & nageant au milieu des astres.

Il était parti en 1519. Il est remarquable que les Espagnols, après avoir donné les premiers un tel

exemple , n'ont jamais tenté de refaire ce voyage.

Les Anglais ont fait onze fois le tour du monde ; les Hollandais six fois. Dans deux de ces expéditions ils eurent des Allemands pour Chefs.

Enfin les Français l'ont tenté : mais ils n'ont fait ce voyage qu'une seule fois , & dans ces derniers temps en 1764 , sous la conduite de M. *de Bougainville*.

Un Français avait fait cependant le tour du monde avant lui : il s'appellait *la Barbinais le Gentil*. Il se rendit au Perou en 1714 , sur un vaisseau particulier , pour les affaires de son commerce. Il passa de l'Amérique à la Chine. Il parcourut les mers des Indes ; changeant toujours de vaisseau. Il revint en fai

---

fant le tour de l'Afrique. Ainsi *Dampierre* avait fait le tour de monde ; ainsi peut-être quelques autres l'ont fait. Mais ce sont des particuliers qui voyagent pour leurs propres intérêts , que l'œil du public ne remarque point , & que l'histoire oublie.

De ces dix-neuf voyages autour du monde, il y en eut dix faits dans ce siècle ; dont à peine les trois quarts sont écoulés : & de ces dix, il y en a huit faits par des Anglais.

M. de *Bougainville* fit le 17<sup>me</sup> de ces voyages ; car depuis son départ le Capitaine *Cook* a fait deux fois le tour du Globe. M. de *Bougainville* avait sur son bord deux Savans distingués , M. *Verron* Astronome & M. de *Commerçon* Botaniste

---

M. Bougainville  
fait le 17<sup>e</sup>.  
de ces vo-  
yages.

infatigable. Il passa le détroit de Magellan , où la navigation est si dangereuse & où l'on trouve des ports dont l'air est si salubre , que toutes les maladies s'y dissipent promptement.

Il traversa la mer du Sud , & ne retrouva point ces terres que *Davis* avait apperçues dans l'autre siècle : soit qu'il se fût trompé , soit qu'elles aient été englouties par l'Océan , comme le feront vraisemblablement plusieurs Isles très basses que *M. de Bougainville* a découvertes & qui sont presque entièrement submergées.

Il faut remarquer que tous ceux qui ont fait le tour du Globe , après avoir franchi le détroit de Magellan , se sont hâtés de remonter au de-là du Tropique , afin d'y trouver

les vents alisés qui soufflent constamment de l'Est à l'Ouest ; & qu'ils ont traversé l'Océan Pacifique près de l'Equateur.

M. de Bougainville découvrit plusieurs Isles dans cette route , entre autres celle de Taiti , que les Anglais avaient vue les premiers , huit mois avant lui , & dont la connaissance n'avait point encore été portée en Europe.

Il découvre Taiti, que les Anglais avaient trouvé les premiers, quelques mois avant lui.

Cette Isle est devenue célèbre par sa fertilité , par sa température , par la belle stature de ses habitans , par leur couleur , moins blanche que celle des Européens , mais beaucoup moins noire que celle des habitans des autres Isles de la mer du Sud.

Les hommes y choisissent une compagnie , & ils permettent quelque-

Les habitans de cet-

te Isle consentent que leurs femmes se livrent à d'autres & sur-tout aux étrangers.

fois qu'elle se livre à d'autres. Ils invitent les étrangers à en jouir. L'idée d'une propriété exclusive n'est point née chez ce peuple, ils ignorent les tourmens de la jalousie. Ils ne soupçonnent point que l'acte par lequel on produit son semblable soit un acte honteux. Loin de se cacher pour posséder une femme, c'est pour eux un moment de fête & de triomphe : ils cherchent plutôt les regards qu'ils ne les évitent. Ils jouissent souvent des plaisirs de l'amour en public, aux sons des instrumens.

Une femme ne doit point, sans la permission de son mari, se livrer à un autre : une liaison passagère ne la soustrait point à celui à qui elle appartient en propre : c'était ainsi à Sparte. Les Taïtiens châtient, nous dit-on, la femme qui se li-

re à un autre sans le consentement de son mari : c'est donc plutôt le manque de déférence que l'adultère, qu'ils punissent.

Chez plus d'un peuple on a cherché à concilier le droit naturel qu'à toute femme de se livrer à qui bon lui semble , avec le droit légal qu'à tout tout mari de la posséder exclusivement. Chez la plupart des peuples sauvages les filles jouissent d'une liberté entière. Chez plus d'un peuple policé on a pour elles beaucoup de tolérance. La rigidité de la religion chrétienne, l'habitude de marier par des convenances de fortune des filles à peine nubiles , l'indissolubilité des nœuds du mariage , ont forcé plus d'un peuple de notre Europe à tolérer l'adultère sans scandale : comme on tolérerait à Sparte le lar-



cin fait avec adresse. Par-tout il est plus facile de faire céder la loi, que d'éteindre l'instinct de la nature. Ce n'est pas à des Français à trouver cette coutume fort extraordinaire.

Dans l'Isle de Taïti les filles jouissent de leur liberté sans scrupule, sans crainte de ne point trouver d'époux, & sans que personne s' imagine qu'une telle conduite soit répréhensible.

Les hommes ne sont point égaux entr'eux à Taïti.

Les hommes ne sont point égaux, dans cette Isle. Les rangs y sont marqués par des distinctions frappantes. Les inférieurs y ont de grands égards pour leurs supérieurs. Il y a des seigneurs de cantons.

Ils paraissent un peu plus policés que les habitans des autres Isles

Ces peuples paraissent beaucoup plus policés, qu'aucun de ceux qu'on a trouvés jusqu'à cette heure dans la mer du Sud. Ils ont cultivé plu-

leurs arts. J'ai vu à Londres chez le Docteur *Forster* leurs armes, leurs vêtements, leurs filets, leurs ornemens, plusieurs petites figures de pierre ou de bois grossièrement sculptées, qui prouvent qu'ils ont ébauché la plupart de nos arts. Cependant ils n'ont aucun métal, ils n'en ont vu pour la première fois que quand les Anglais aborderent dans leur Isle.

de la mer  
du Sud.

Leur langue est de la plus grande douceur. Chaque consonne paraît suivie d'une voyelle. La plupart de nos Consonnes leur manquent, & ils ne peuvent les articuler. Je ne doute pas que cette langue n'en ait d'autres que nos Européens ne peuvent prononcer ni écrire avec nos lettres, dont chacune représente un

De leur  
langue.

son qui n'est point celui de telle syllabe de cette langue.

Qu'on juge à quel point diffère cette prononciation. Le Taïtien qui vint volontairement à Paris , ne put jamais nommer M. de *Bougainville* que *Poutavéri* : en voulant prononcer la syllabe gutturale *gain* , il disait *ta* , & la double *ll* n'existant point dans cette langue , en s'efforçant de l'exprimer il rendait le son de la lettre *r* , & son effort pour *Ville* n'aboutissait qu'à dire *Véri*. Nous prononçons tout aussi mal les mots de sa langue. Involontairement nous rapportons tous les sons à quelques unes de nos syllabes , & nous les corrompons. Un Anglais , un Français , un Espagnol , écrivent différemment le même mot , quoiqu'ils aient entendu le même son.

Les Taïtiens n'ayant point nos idées de pudeur , étaient fort surpris de voir nos habits. Les Français n'avaient point abordé au même lieu où les Anglais avaient débarqué quelques mois auparavant : ainsi ils étaient un objet absolument nouveau pour les habitans des bords où ils descendirent. Leur curiosité s'éveilla , ils surprirent le cuisinier de M. de *Bougainville* , descendu furtivement & avant tout autre , au moment de l'abordage dans cette Isle inconnue. Il faut savoir que les Taïtiens , voyant les deux vaisseaux Français approcher de leurs côtes , étaient venus au devant d'eux , dans une multitude de canots ; qu'ils avaient des femmes avec eux ; qu'ils les montraient aux Français , & que même en levant le voile qui les cou-

Curiosité des Taïtiens. Ils dépouillent de ses habits un des gens de M. de *Bougainville*.

vrait en partie , ils les leur montraient toutes nues. Ces femmes étaient bien faites , & à peu près blanches. Nos Français n'en avaient point vu depuis plusieurs mois. Leur sang s'enflamma : chacun voulait quitter la manœuvre , pour sauter dans ces canots. Il fallut toute l'autorité des Chefs pour les retenir à bord jusqu'à ce qu'on eût jetté l'ancre , & assuré ces vaisseaux dans ces parages inconnus : & comme le remarque M. de *Bougainville* , la plus grande difficulté pour les Chefs , était de se contenir eux-mêmes , à la vue de tant d'objets ravissans. Ils menacerent de mort , quiconque quitterait le vaisseau. Ce malheureux cuisinier ne se croyant pas nécessaire dans ces momens , descendit , sans qu'on s'en apperçût ,

---

ans un de ces canots , gagna l'Isle ,  
& s'attacha à suivre une femme :  
quand il fut éloigné du bord , les  
Taïtiens l'entourerent , le déshabillè-  
rent , examinerent attentivement tou-  
tes les parties de son corps , & le  
trouvant semblable au reste de l'es-  
pece humaine , ils lui rendirent scru-  
puleusement tous ses habits & tous  
ses effets.

Ce fut envain que pour réparer  
cette espece de violence , ils lui of-  
frirent la femme qu'il avait suivie.  
Ce malheureux qui s'était imaginé  
pendant l'examen , qu'ils s'apprêtaient  
à le manger , avait conçu une telle  
frayeur , que , dès qu'il fut libre , il  
retourna au vaisseau. Il raconta son  
aventure à M. de Bougainville &  
lui dit : *je suis coupable ; vous pou-  
vez me punir , comme vous le vou-*

*dre; mais vous ne me ferez jamais autant de peur qu'ils m'en ont causé.*

Ils reconnoissent une femme que les Français avaient sur leur bord, en habit d'homme, & qu'ils n'avaient point soupçonnée.

Quelques temps après, les Taïtiens en voulurent faire autant au laquais de M. de Commerçon, domestique zélé, infatigable, fort instruit de la Botanique, le suivant avec intrépidité sur la cime des montagnes, dans le fond des abîmes, portant les vivres, les armes, l'herbier & les papiers nécessaires à son maître, ne refusant jamais aucun travail, & surnommé la bête de somme, à cause de sa force. *C'est une femme, c'est une femme,* s'écriaient les Taïtiens, en la suivant; & ils voulurent la deshabiller. Comme ils permettaient que les Européens jouissent de leurs femmes & de leurs filles, ils prétendaient

jouir de cette Européenne. Il fallut l'arracher de leurs mains. Cette aventure fit naître des soupçons : nos Français l'observerent mieux : son menton sans barbe, ses genoux ronds, sa poitrine élevée, firent croire que les Taïtiens ne s'étaient pas trompés ; on se rappella que ce domestique s'était toujours conduit avec une décence rare parmi des hommes & inconnue sur les vaisseaux ; qu'il n'avait jamais changé de linge, ni satisfait les besoins de la nature devant personne : les soupçons devinrent très violents.

C'était en effet une femme : elle avoua son sexe en pleurant, à M. de Bougainville, quand elle ne put plus le cacher. Elle lui apprit que, née en Bourgogne, ruinée par la perte d'un procès, réduite à la mendicité ou



à la servitude, elle avait quitté son pays, son nom & l'habit de son sexe; qu'elle avait servi quelques temps, comme homme, un Genevois; qu'ayant appris à Rochefort que M. *de Commerçon* cherchait un domestique pour faire le tour du monde, elle avait été tentée de faire cet étonnant voyage; qu'elle s'était présentée à lui sous le nom de *Barré*; qu'elle l'avait trompé sur son sexe, non sur les services qu'elle pouvait lui rendre, puisqu'elle avait surpassé les hommes même par sa patience dans les travaux.

Cette femme n'était âgée que de vingt-six ans. M. *de Bougainville* assure qu'elle s'est toujours conduite avec la plus scrupuleuse sagesse: c'est son expression.

On demande comment les Tai-

tiens l'ont reconnue ? Son habit tout fait étranger pour eux, ne leur en imposait pas : & ils regardaient tous ces Européens avec une attention que nos Français n'avaient pas les uns pour les autres. Nous eussions été aussi habiles qu'eux en pareil cas.

Cette femme est la première & la seule que je sache, qui ait entrepris de faire le tour du monde. Elle ne l'acheva pas entièrement. Elle resta à l'Isle de France avec *M. de Commerçon* ; elle y reprit les habits de son sexe & s'y maria. Elle est actuellement à la tête d'un riche établissement.

Il y a deux races d'hommes dans l'Isle de Taïti. Ceux de la première, grands & bien faits, sont presque aussi blancs que les Européens : les

Il y a deux races d'hommes à Taïti.

femmes le sont plus que les hommes : elles ont même un peu d'incarnat sur les joues. Ceux de la seconde, moins grands, moins bien taillés, sont de la couleur des Métis : le Taïtien qui vint à Paris, & celui qui est actuellement à Londres, sont de cette seconde race.

Les Taï-  
tiens ai-  
ment les  
voyages.

Les Taïtiens accueillent les étrangers ; ils ont le goût des voyages : deux d'entre-eux avaient suivi volontairement les Anglais. Ils ne purent supporter les fatigues d'une si longue route ; & ils moururent à Batavia, la première colonie Européenne où ils descendirent.

Celui dont nous avons déjà parlé, qui suivit M. de Bougainville, & qui vint jusqu'à Paris où il resta onze mois, ne revit pas non plus son pays. On prit pourtant soin de l'y

renvoyer. M. de Bougainville nous dit qu'il donna le tiers de son bien pour fréter le vaisseau qui devait le ramener. Madame la Duchesse de Choiseul fit embarquer avec lui des instruments aratoires, des bestiaux, des graines, pour donner aux habitants de cette Isle des biens qui leur manquent. Les apprêts furent inutiles : *Aotouron*, c'est le nom de ce Taïtien, mourut à Madagascar : car on lui fit prendre cette route, qui paraissoit plus commode, par la facilité de se reposer à l'Isle de France, & d'y prendre de nouvelles provisions ; quoi qu'elle soit une fois plus longue que celle qu'on eût faite en passant par le détroit de le Maire ou de Magellan. La perte d'*Aotouron* & celle des deux premiers Taïtiens qui suivirent les Anglais,

n'ont point empêché qu'un quatrieme ne se soit embarqué avec le Capitaine Cook lorsqu'il revit cette Isle pour la seconde fois. Ainsi ce peuple est devenu le plus intéressant qu'on ait encore vu en faisant le tour du monde.

On ne trou-  
va dans cer-  
te Isle pour  
tous qua-  
drupèdes  
que des  
chiens &  
des co-  
chons.

Dans cette Isle & dans la nouvelle Zélande, on n'a trouvé pour tout quadrupede que des chiens & des cochons, ou quelques autres plus petits, tels que des rats. Comment ces animaux se trouvent-ils dans ces Isles, où ils ne peuvent être venus des continens les moins éloignés ? Et pourquoi ne s'y trouve-t-il pas d'autres quadrupèdes ?

M. de Bou-  
gainville  
découvre  
plusieurs  
autres Isles.

En partant de Taiti pour revenir en Europe, M. de Bougainville trouva beaucoup d'autres Isles ; les unes peuplées d'hommes presque

blancs, les autres de noirs, sous les mêmes latitudes & dans des climats qui parraissaient en tout les mêmes. Il trouva des insulaires du voisinage, dont *Aotouron* n'entendait pas la langue : & les Anglais retrouvèrent cette même langue dans la nouvelle Zélande, à une distance immense de Taïti.

De cette Ile aux Moluques entre le Tropique & l'Equateur, on trouve une continuité d'Iles presque perpétuelle. Tous les voyageurs qui ont été dans la mer du Sud accusent tous les insulaires d'être de grands voleurs. Ils n'exceptent pas même les Taïtiens, chez qui pourtant, disent-ils, le vol est puni de mort.

Tous les voyageurs accusent les habitants de ces diverses Iles d'être de grands voleurs.

J'ai comparé ce que les Français & les Anglais en ont dit & j'ai

Quelles idées ces

insulaires  
ont-ils de  
la propriété ?

douté que ces peuples eussent comme nous l'idée d'une propriété absolue & exclusive. Nous avons déjà vu, que chez ces peuples on prêtait quelquefois sa femme ; je soupçonne qu'il en est de même de tous les autres objets. Chaque chose a son maître à qui elle appartient en propre : & quiconque en a besoin, la prend, s'en sert & la rend ensuite. C'était encore une des coutumes de Sparte : quiconque avait besoin d'un instrument, d'un cheval, ou de tout autre objet, le demandait à son maître, qui ne pouvait le refuser ; & il le lui rendait, après en avoir fait usage.

Dans la plupart de ces Isles où le climat est doux, où la terre produit sans travail de quoi nourrir les habitans, les besoins sont si peu

nombreux que cet usage pourrait s'y être introduit : & cela expliquerait pourquoi ces peuples prenaient sans scrupule tout ce qui leur convenait, & pourquoi les chefs faisaient rapporter ce qui avait été pris, quand les Européens le redemandaient.

Les idées varient sur la propriété, comme sur les autres objets. Elles sont faibles & confuses chez les peuples qui sortent à peine de l'état de nature, où tout est commun à tous. Dans un climat fertile & chaud dans une nation paisible, elles sont bien longtemps à se développer. C'est l'âpreté du climat, c'est l'habitude de la guerre qui les fait germer promptement & qui rend la propriété absolue & exclusive : parce que chacun a le besoin indispen-



sable de ses armes, de son vêtement, du fruit pénible de sa chasse ou de sa pêche.

Et lorsque nous autres Européens nous arrivons avec nos idées de possession, chez ces peuples qui ne les ont pas, nous nous croyons en droit de traiter de fripons & de punir comme tels, des gens qui dérobent quelques clous dont ils ont besoin, à nous, à nous qui nous emparons de leur pays, dont nous n'avons que faire.

Qu'on se rappelle qu'à Sparte le larcin fait avec adresse était permis; & qu'on le punissait quand le voleur se laissait prendre. Ce peuple n'avait pas de la propriété des biens, les mêmes idées que les autres Grecs.

Je suis loin de regarder cette

conjecture comme une opinion bien fondée. Ces insulaires se cachent pour dérober ce qu'ils veulent; donc ils croient faire un crime, ou du moins ils croient offenser l'étranger & se mettre dans le cas d'être punis par lui. J'expose mon opinion, non pour qu'on l'admette, mais seulement pour engager les voyageurs à étudier, s'il se peut, les idées de ces insulaires sur la propriété, & à ne les point traiter comme des voleurs parcequ'ils n'en ont pas la même idée que lui.

M. de Bougainville, après avoir découvert plusieurs Isles inconnues, passa au travers des Moluques & parvint enfin à l'Isle de France, où il retrouva les loix, les usages, la langue & à peu près les mœurs de son pays; quoiqu'il en fût encore à

M. de Bougainville arrive à l'Isle de France.

trois mille lieues : mais après un voyage de douze & peut-être de vingt mille, c'était revoir sa patrie.

Mrs. Veron  
& Commerçon s'y  
arrêtent &  
y meurent.

M. *Véron* resta dans cette Isle, pour observer le passage de *Venus* sur le disque du Soleil.

M. *de Commerçon* y demeura aussi, pour étudier les plantes de cette Isle & pour aller delà étudier celles des Indes.

M. *Véron* alla à Pondichery, où il trouva M. *le Gentil*. Il passa ensuite à l'Isle de Manille pour observer le passage de  *Mercure*  sur le disque du Soleil, il descendit aux Moluques , & il revint mourant à l'Isle de France, où il expira le premier Juin 1770.

Le 9 Nov.  
1769.

M. *de Commerçon* fut comme lui martyr de son amour pour les sciences. Après avoir parcouru plusieurs

contrées de l'Inde & recueilli autour du Globe une quantité immense de plantes inconnues à l'Europe, il revint aussi mourir à l'Isle de France.

Cependant M. de Bougainville avait poursuivi sa route. Il acheva le tour du globe ; & il revint en France après avoir employé deux ans & quatre mois à son voyage. Il ne perdit que sept hommes : le vaisseau qui suivait le sien n'en perdit que deux. Jamais voyage ne coûta moins.

J'ai vu presque tous les peuples du monde, me disait un jour M. de Bougainville, & il faut en convenir, nous sommes les plus heureux. Quelque éloge qu'on fasse des peuples sauvages, ils n'ont ni le bonheur, ni les lumières des peuples

M. de Bougainville revient en France.

De tous les peuples de la terre, les Européens sont les plus actifs, les plus industrieux & les plus heureux.

que des dents d'éléphants & des esclaves:

Voilà ce que nous apprennent les navigateurs qui ont fait le tour du Globe. Si je consulte ceux qui ont parcouru la Méditerranée, je vois que le royaume de Fèz, l'ancienne Mauritanie, les Régences d'Alger, de Tunis, de Tripoli, qui possèdent en vain les pays des Numides & des Cartaginois, ne sont qu'un ramas de corsaires qu'on ne connaîtrait point sans leur brigandage. Les Coptes errent en vain entre des pyramides au milieu des débris de l'antique Égypte, ils sont esclaves de quelques esclaves asservis aux Turcs.

Si je jette un coup d'œil sur l'Asie, je vois quatre peuples d'un génie entièrement opposé. Les Arabes qui après avoir brillé un moment  
dans

dans l'histoire & tout asservi des bords de l'Euphrate aux Pyrennées, sont rentrés dans leurs campagnes de sable, où ils errent au hazard & pillent de temps - en - temps quelque caravanne. Les Tartares qui ont conquis plusieurs fois l'Asie & l'Europe, qui se sont montrés jusques dans l'Afrique & qui, renfermés aujourd'hui dans leurs deserts, errans sur des chars, asservis à des chefs, vivent à la fois sous le despotisme & dans l'anarchie. Ils sont pasteurs & guerriers ; ils ont un Souverain Pontife, qui commande à plus de cinquante autres pontifes, qui ont sous leurs loix un nombreux Clergé. Ils ont donné des Rois à tous les peuples de l'Asie, Turcs, Persans, Indiens, Chinois; & ils ne sont connus, ainsi que les corsaires de la

*Seconde Partie.*

K

Méditerranée, que par leurs déprédations. Les Indiens d'un génie absolument opposé, aiment la paix & la mollesse ; ils se livrent avec fureur à tous les excès de la débauche & à tous les genres de la superstition ; ils cultivent les sciences & ils sont incapables de les perfectionner. Enfin je vois les Chinois, la meilleure race d'hommes qu'il y ait peut-être au monde, après les Européens : c'est, au moins de tous les peuples de la terre, celui où le Gouvernement a le plus de constance & le plus d'ordre, celui dont les villes sont les plus vastes & les plus peuplées, dont les campagnes sont les mieux cultivées, où il y a plus de monumens utiles, où l'on a recueilli le plus anciennement les faits historiques & les observations astrono-

miques , & où on les a le mieux conservés : c'est le seul peuple après les Européens , qui ait un commerce maritime d'une vaste étendue. Leurs vaisseaux couvrent les mers de l'Inde ; mais jamais ils n'ont osé franchir vers le Nord la terre de Yedso , & vers le Sud le Cap de bonne Esperance : l'intrépide courage des Européens leur manque dans leurs entreprises comme il leur manque chez eux cette douce liberté dont on jouit en Europe jusques dans les gouvernemens les plus arbitraires.

Ces Européens si fiers, si hardis, si entreprenans , en parcourant la terre, ont semé leurs colonies & leur race sur tous les points du Globe. Cette race a dégénéré presque partout. Je ne vois que les co-



lonies des Anglais en Amérique qui aient conservé la vigueur de leur métropole , le goût des sciences, l'amour du travail & cette activité infatigable qui seule assure le succès en tout genre. Privés de mille avantages qu'on ne peut trouver que chez une ancienne nation, ils donnent déjà l'espérance de former bientôt un peuple digne de correspondre avec ceux de l'Europe, de les seconder dans les recherches nécessaires aux progrès des sciences, & de leur succéder, si jamais quelque nouvelle révolution physique anéantissait cette petite partie du monde qu'on discerne à peine sur un Globe.

Jusqu'à ce jour les peuples de l'Europe sont les seuls qui aient embrassé la terre entière par leurs na-

igations , le système de l'univers par leurs observations astronomiques ; les seuls qui aient assez creusé la physique & l'histoire , pour avoir retrouvé des traces du monde primitif & du peuple qui a précédé la dernière révolution du Globe ; les seuls qui aient rassemblé chez eux toutes les diverses productions des divers climats de la terre , soit pour varier leurs mets , soit pour rétablir leur santé , ou pour embellir leurs jardins , ou pour s'instruire en construisant des cabinets d'histoire naturelle. Ils sont enfin , de tous les peuples du monde , ceux dont les jouissances sont les plus nombreuses & les plus variées.

Cette certitude qu'ont les Européens d'être à la fois le peuple le plus éclairé , le plus intrépide , le plus

industrieux & le plus heureux de la terre, est la plus douce & la plus noble récompense qu'ils puissent recevoir pour prix de leurs travaux : c'est aussi le plus grand encouragement qu'on puisse leur donner pour les exciter à en faire de nouveaux, afin qu'ils conservent & qu'ils augmentent le bonheur dont ils jouissent & l'abondance où ils font de tous les biens de la nature.

*Etablissemens de la France sous  
le règne de Louis XV.*

Tandis que les Savans de la France traversaient les mers, mesuraient le Globe, observaient les Cieux, dessinaient les monumens de la Grèce & de l'Egypte, ou allaient chercher à la Chine & aux Indes

es livres les plus anciennement écrits; leur patrie s'embellissait de toutes parts, & en y rapportant de nouvelles lumières ils y trouvaient de nouveaux chef-d'œuvres.

Revenaient-ils par la Méditerranée, ils trouvaient le port de Cette nouvellement forti des eaux. En arrivant à Montpellier ils voyaient dans une place immense, d'où l'œil découvre à la fois les Pyrénées, les Cévennes, les Alpes & la Méditerranée, une statue équestre avec cette inscription, à *Louis XIV* après sa mort; une fontaine dont l'eau, amenée de plus de trois lieues, portée par un aqueduc élevé sur un double rang d'arcades, forme dans cette place, une cascade de plus de sept pieds.

Les villes des Provinces s'embellissent.

Rentraient-ils par les ports de l'Océan , Bordeaux leur offrait la statue du Roi qui avait encouragé leurs travaux ; à Nantes ils voyaient une ville nouvelle ; à Rennes la statue élevée à *Louis XIV* , en 1726 , & celle que les états de Bretagne éleverent à *Louis XV* , après sa maladie : devant cette statue la Déesse de la santé sacrifie sur un autel ; & la Bretagne à genoux demande au Ciel de lui conserver son Monarque : le célèbre *le Moine* est le Sculpteur qui jeta en fonte ces statues & celles qui est à Bordeaux.

Prenaient-ils la route des pays bas ; Valanciennes leur montrait la statue pédestre de *Louis XV* , que *Sally* avait sculptée en marbre.

Prenaient-ils celle de l'Allemagne ; dans la Lorraine , heureuse sous

---

l'administration de *Stanislas*, Lunéville & Commerci s'étaient embellis de bâtimens superbes , que cette province n'avait point connus sous les Ducs; Nanci plus ornée encore avait aussi érigé en bronze une statue Pédestre à *Louis XV*; un peu plus loin ils trouvaient à Rheims en fonte une autre statue pédestre de ce même Roi : deux figures représentant la ville de Rheims & le commerce , en embrassent le pied de stal ; car ce Monarque dédaigna toujours d'enchaîner des esclaves au pied de ses statues.

S'ils revenaient enfin par l'Italie & par la Suisse , Lyon leur offrait des embellissemens de plus d'un genre. Une statue de *Louis XIV*, la seule érigée à ce Monarque pendant sa vie, dans une ville de province; en-

core ce monument ne fut-il achevé que sous *Louis XV*. La façade de l'Hôtel-dieu, de neuf cens pieds de long ; des quais sur le Rhône & sur la Saone ; des places, des promenades, & le plus beau théâtre qu'on ait construit encore en France : il faut en excepter celui de Versailles que ce Roi fit élever dans les dernières années de sa vie.

En s'avançant, ils voyaient à Dijon, cette statue équestre érigée à *Louis XIV*, onze ans après sa mort.

Ponts.

Dans quelques villes qu'ils passassent, ils trouvaient, ou des embeliffemens, ou des monumens d'utilité publique nouvellement édifiés. A Orléans un pont dont les arches décrivent un arc de cent quatre pieds d'ouverture : celui de Neuilly, village

voisin de Paris, a des arches dont l'ouverture est de cent vingt pieds.

Les chemins qui conduisent des extrémités de la France à cette capitale, surpassent en beauté ceux de l'ancienne Rome. Ce double rang d'arbres qui les borde de chaque côté, offre à la fois au voyageur un spectacle magnifique, & un abri agréable contre les rayons du Soleil. C'est ce qu'on ne trouve dans aucun pays. Ces arbres ne sont point une vaine décoration ; c'est une forêt dont les longues allées s'étendant du centre du Royaume à ses confins, en embrassent toute l'étendue, & doivent le préserver de la crainte que l'on eut de manquer de bois. Du moins ce fut le projet ; & s'il n'est point encore exécuté ; si ces allées ne s'étendent encore qu'à vingt

---

Chemins.



ou trente lieues de la capitale & ne donnent encore à cette forêt immense qu'un diamètre de soixante lieues, ce projet qui réunit tant de beauté à tant d'utilité, n'est pas de ceux que l'on oublie, comme il n'est pas de ceux qu'on exécute en peu d'années.

Que de soins, de peines, de dépenses n'ont point exigé ces longues routes qui traversent la France, & que peu d'années ont vu construire! On a coupé des montagnes, on a fait sauter des rochers, on a bâti des chaussées sur des pilotis, on a desséché des marais, on a fait des travaux immenses.

Paris s'embellit plus sous Louis XV, que sous Louis XIV.

Paris enfin, cette capitale qui depuis le règne de François premier accumulait des chef-d'œuvres de tout genre, s'est peut-être plus

embelli sous le feu Roi que sous son prédécesseur , plus vanté que lui par son amour pour les arts.

La partie du fauxbourg Saint Germain qui est au-delà du pont Royal ; le fauxbourg Saint Honoré & le fauxbourg Montmartre , si féconds en palais , ont été bâtis sous le feu Roi ; le premier au commencement , & les deux autres à la fin de son règne.

---

Faubourgs.

L'Eglise de l'Oratoire , celles de Saint Roch , de Saint Thomas du Louvre , de Saint Sulpice , de la Madeleine , peuvent se comparer aumoins à celles qu'on a bâties sous *Louis XIV* : celle de Sainte Geneviève est infiniment plus belle.

---

Eglises.

La place de *Louis XV* , d'un genre nouveau , n'est pas moins belle que les places de Vendôme & des

---

Places.

Victoires. La statue équestre qui la décore est de *Bouchardon*, Sculpteur non moins célèbre que ce *Girardon* ou ce *Desjardins* qui fondirent celles qu'on érigea à *Louis XIV*. La colonnade qui termine cette place , n'est pas indigne d'être admirée après celle du Louvre , à qui elle cède cependant.

Fontaines.

On n'a construit dans cette ville sous le règne de *Louis XIV*, aucune fontaine qui méritât les regards d'un connaisseur : car celle des *Innocents* avait été édiflée en 1550, sous le règne de *Henry II*; celle qu'on voit dans la rue de Grenelle & qui est voisine de l'hôtel de la vril- liere , faites l'une & l'autre sous *Louis XV*, sont dignes d'embellir une capitale , quoi qu'elles ne puis-

ent pas se comparer à celles de Rome.

La vaste grille qui ferme Paris au bout des Champs Elisées, n'est pas un monument, comme ces arcs de triomphe qu'on éleva sous *Louis XIV*, aux quatre portes Saint Denis, Saint Martin, Saint Antoine & Saint Bernard; Mais elle fait un effet & plus agréable & plus noble.

La nouvelle salle de l'Opéra est le premier théâtre qui ait été construit avec dignité dans cette capitale : comme la halle au bled & celle au veaux, sont les premiers marchés dont la construction a été convenable à leur usage.

La Bourse, l'Hôpital des enfans trouvés, l'Académie & l'Amphithéâtre de chirurgie, l'Hôtel des mon-

---

Salles de spectacle, marchés publics & autres monumens.

noyes , l'Ecole de droit , l'Ecole royale militaire , tous ces grands monumens sont des ouvrages de ce dernier règne ; tous ont des beautés particulières qui en désignent l'usage & qui caractérisent chacun d'eux. C'est aux artistes à les détailler : mais tout homme doit en sentir le mérite & avouer les avantages que cette capitale en retire.

Boulevards

Le plus grand , le plus superbe des embeliffemens qu'on ait faits à cette ville , depuis ces qu'ais magnifiques qui bordent la rivière , ce sont ces Boulevards qui l'entourent, & qui en terminent l'enceinte par une promenade d'environ quatre heures de marche : encore les plus grands fauxbourgs de cette ville n'y sont-ils pas compris.

Un étranger qui arrive à Paris , qui traverse les boulevards , qui voit sous ses arbres , cette multitude de carrosses , cette foule innombrable de peuple , ces femmes assises des deux côtés , disputant de parure & d'attirail , ces jeux , ces baladins , ces divers spectacles , ces cafés , ces loges , ces instrumens de musique retentissans de toutes parts , croit qu'il arrive dans un jour de fête , & qu'il assiste à des réjouissances publiques.

Ce sont ces quais & ces boulevards qui distinguent Paris de toutes les autres villes. Un Italien passant avec moi sur le pont Royal , regardant avec admiration le Cours , les Thuilleries , le Palais Bourbon , le Louvre , cette longue suite d'hôtels qui s'élèvent sur l'autre bord

---

de la riviere, cette Isle du Palais qui sort du milieu du fleuve, & les quatre quais dont les quatre rives sont bordées, me dit à plusieurs reprises : *non Monsieur, non Monsieur, nous n'avons rien de si beau dans Rome.*

---

Beautés de  
Londres.

Londres a des beautés d'un autre genre : ses Places sont plus vastes & plus nombreuses : presque toutes sont quarrées, sans régularité, sans ornement, sans architecture : elles n'ont pas toutes été faites pour des Rois : si quelques unes ont une statue équestre ou pédestre de bronze ou de plomb doré, ou même de pierre, plusieurs n'ont qu'un simple gazon, ou un bassin sans jet d'eau, ou un petit obélisque de pierre ; souvent des arbustes s'élèvent autour

---

es statues & les dérobent à la  
ue.

Saint Paul sa Cathédrale est la  
plus grande & la plus belle Eglise  
de l'Europe après Saint Pierre de  
Rome, & Sainte Sophie de Constan-  
tinople ; cependant les connaisseurs  
lui reprochent plusieurs défauts.  
La statue pédestre de la Reine  
*Anne* est au milieu du parvis.

J'ai vu plusieurs pompes qui ver-  
sent de l'eau dans les rues, je n'y  
ai vu aucune fontaine : chaque  
maison y reçoit de l'eau par un  
conduit souterrain : il y a des pom-  
pes à feu qui distribuent celles de  
la Tamise dans quelques quartiers :  
pour fournir les autres on a dé-  
tourné le cours d'une rivière & on  
l'a conduite à Londres avec des  
travaux dignes des Romains.



Sa beauté particulière vient de la largeur & de la longueur des rues. Ces trottoirs qui les bordent, ces longues grilles de fer qui règnent le long des trottoirs du côté des maisons, toutes séparées de la rue par un petit fossé, donnent à cette ville un air de grandeur & un agrément qu'on ne connaît point ailleurs.

Ce qui lui nuira toujours, c'est le défaut de pierre. Il faut les faire venir par mer : elles coûtent un argent immense : les particuliers sont obligés de s'en passer : on bâtit avec de la brique ; & la brique est d'une couleur triste ; elle ne se prête point aux ornemens de l'architecture ; & elle ne permet point d'élever des monumens solides.

La ville qui doit encore servir  
de modèle à l'univers, c'est Rome.  
Rome a perdu son Sénat, ses  
Consuls, ses Empereurs, sa liberté,  
sa gloire, ses vertus & sa splen-  
deur, Rome a vu le temps & la  
guerre & la superstition, détruire  
ses Temples, ses Palais, ses  
Tombeaux, le Capitole & le Coli-  
sée ; & cependant Rome est  
encore la plus belle ville du  
monde.

Rome : elle  
est encore  
la plus belle  
ville du  
monde.

Ses grands édifices tombaient  
en ruines ; & de jeunes artistes s'é-  
levaient au milieu de ses débris :  
ils osèrent mêler leurs productions  
à ces chef-d'œuvres de l'antiquité,  
& ils parvinrent à les égaler.

L'Eglise de Saint Pierre surpasse  
en grandeur comme en beauté,  
& le Temple de Salomon & celui

---

d'Ephèse , & celui de Delphes ,  
l'Eglise de Sainte *Sophie* bâtie par  
des chrétiens à Constantinople &  
desservie aujourd'hui par des Mu-  
sulmans.

Les places de Rome ont un  
avantage inconnu aux autres villes  
c'est celui d'offrir par leurs ave-  
nues des points de vue intéré-  
sans , ou de superbes monuments  
en perspectives.

Nulle ville n'eut des fontaines  
plus magnifiques. Au Palais Bar-  
berin , un Triton sonne de sa  
trompe & fait jaillir au Ciel une  
colonne d'eau qui retombe en pluie.  
A la Place d'Espagne, une barque  
submergée laisse échapper l'eau par  
les écoutilles. Près du couvent  
des Chartreux , *Moyse* frappe le  
rocher de sa baguette & en fait

---

pullir trois fontaines. Celle de Trevi représente l'Océan monté sur un char de coquilles, traîné par des chevaux marins qu'un Triton dirige. A celle de Navonne, quatre figures colossales aux quatre angles d'un rocher surmonté d'un obélisque, représentent le Nil, le Gange, le Danube & la rivière de la Plata, les quatre fleuves les plus célèbres des quatre parties du monde.

Eh ! quel peuple, quel souverain a élevé ces édifices très modernes ? Est-ce le plus riche, le plus puissant de l'Europe ? non : c'est le plus pauvre ; c'est celui qui a le moins de sujets, le moins de commerce, le moins de ressources ; c'est un Prêtre qui règne sur un pays de quarante lieues de long sur cinquante

---

de large & qui n'a pas vingt millions de revenus.

Mais ce n'est pas avec de l'or qu'on fait de grandes choses, c'est avec du travail & du génie.

Il est vrai que ces Souverains ont été secondés par la nature. Londres & Paris sont placés bien moins avantageusement que Rome, que les belles villes de l'Italie & de la Grèce.

---

Pourquoi  
la Grèce eut  
tant de monumens.

Quand on lit *Pausanias*, on est tenté de croire que l'Attique & le Péloponèse ressembraient à ces environs de Paris qui s'étendent de Sceaux à Versailles en passant par Meudon, par Bellevue, par Saint Cloud ; où des chef-d'œuvres d'architecture & de sculpture s'élèvent de place en place, au milieu des jardins les plus magnifiques

& des campagnes les mieux cultivées.

La Grèce était peut-être le seul pays de la terre qui pût fournir à cette profusion de palais, de temples, de statues, de tombeaux, de colonades dont elle était remplie.

D'Athènes à Sparte, il n'y a pas quarante lieues; les montagnes du pays, les Isles de l'Archipel, fournissent des pierres & du marbre en abondance. Les mers qui environnent le Péloponèse, en rendent le transport facile; & une rivalité heureuse régnait entre les artistes des principales de ces contrées.

L'usage même d'ensevelir les morts sur le bord des chemins avait contribué aux progrès des

arts. Chacun voulait orner son tombeau , & l'ouvrage du sculpteur était sous les yeux de tout le monde.

Pourquoi  
il y en eut  
plus encore  
en Italie  
sous les an-  
ciens Ro-  
mains.

L'Italie , depuis Rome jusqu'à Naples , fut peut-être chez les anciens , un pays encore plus décoré. Les dépouilles de la Grèce y furent déposées , & l'on y transporta des obélisques du fond de l'Egipte. On y construisit beaucoup d'ouvrages ; & presque tous ces ouvrages furent faits par des Grecs. Ce Pays devint le plus beau & le plus étonnant qu'il y ait jamais eu sur la terre. Dix-sept siècles de guerre & de ravages n'ont pu détruire les monumens qu'on y érigea en moins de six cens années. Ils s'élevent encore de toutes parts , & en quelque endroit que l'on creuse

la terre, on y retrouve des antiquités dignes d'être admirées.

Les efforts de cent Souverains successifs ne réuniront peut-être jamais autant de beautés dans aucun autre climat de l'Europe. Plusieurs des citoyens de cette ville superbe, avaient gouverné des provinces, telles que les Gaules, les Espagnes, l'Egypte, ou l'Asie mineure : ils avaient dépouillé les nations vaincues : ils étaient plus riches que la plupart des Rois qui règnent aujourd'hui sur ces mêmes contrées. Leur réunion dans la même ville, leur émulation, leur ambition, leur faisaient répandre annuellement plus de trésors qu'aucun Etat moderne n'en peut fournir. Déprédateurs du monde, ils prodiguaient tous les biens de l'univers.

---

Aucun autre Etat en Europe n'en aura jamais autant.



pour embellir la ville où ils se rassembloient & les campagnes où ils se retiraient. Peu de siècles suffirent pour accumuler les merveilles qui nous étonnent.

Les villes  
sont trop  
difficiles à  
élever dans  
le Nord.

La nature les secondait encore : le climat exigeait peu de dépense. Une ville coûte bien moins à bâtir & à entretenir en Italie qu'en France, & elle demande des dépenses si considérables dans le Nord, qu'on ne peut presque point espérer qu'il y ait jamais une très grande ville sur les bords de la mer Baltique, ou du lac Ladoga.

Dans ces âpres climats, les maisons surchargées pendant l'hiver de plusieurs pieds de neige, environnées d'un air si froid qu'il fend la pierre, sont échauffées en dedans par des feux violens & con-

---

tinuels ; la glace resserre toutes les parties du bâtiment en dehors & la chaleur les dilate en dedans. Il est impossible que la maison résiste ; au bout de très peu d'années il faut la rebâtir.

Il y a dans l'Italie beaucoup de statues grecques en marbre ; exposées à l'air & conservées depuis deux mille ans. Presque toutes celles que *Louis XIV* fit mettre dans ses jardins, il y a quatrevingt ou cent années, ont été altérées par la rigueur du froid : un seul hiver passé à Pétersbourg les eût détruites.

Les ponts en Italie, en Espagne, en Grèce n'éprouvent presque jamais le choc des glaçons. s'il y en a , ils sont faibles : les rivières ne sont presque jamais prises. Dans

le Nord , les ponts fréquemment heurtés , ou même entièrement emportés , auraient sans cesse besoin d'être refaits. Les aqueducs & les fontaines interrompues pendant trois saisons, ne pourraient fournir de l'eau en été , parcequ'alors il faudrait les réparer. Les chemins rompus par le dégel , demandent des soins continuels ; & ce n'est pas avec du cailloutage , comme nos chemins ferrés , ou avec des grais , comme nos chemins pavés , qu'ils sont construits ; mais avec des arbres couchés à côté les uns des autres ; afin que la route & les voyageurs n'effondrent pas dans l'amas de fange que produit une terre détremmée par la fonte de huit ou dix pieds de neige.

Dans le Péloponèse , dans le

royaume de Naples, dans l'Andalousie, un temple, un tombeau, un aqueduc, une statue, un chemin, une fois construit dure plusieurs siècles. Ainsi les Grecs, ainsi les Italiens purent les accumuler en foule dans leurs délicieuses contrées ; chaque jour en ajoutait ; le temps n'en détruisait presque pas. En France, en Angleterre ils exigent de fréquentes réparations ; dans le Nord les pyramides auraient de la peine à résister ; & ce qu'il en coûte pour conserver les édifices, empêche d'en élever d'autres.

Telle est l'influence du climat, que dans le bas Pérou, entre Tuxilo & Lima, où il ne pleut jamais, où la température est toujours égale, on construit les maisons de bri-

---

ques crues, ou de terre paitrie avec un peu d'herbe. On les couvre d'une simple natte, où l'on étend un lit de cendres pour recevoir l'humidité des brouillards : & ces maisons ne périssent jamais que quand les tremblemens de terre, trop fréquens au Pérou, les ébranlent & les renversent.

L'entretien des édifices est donc une dépense immense pour l'Etat dans les pays du Nord : plus on les multiplie, plus il faut augmenter les impôts. La nature du climat donne cependant au pauvre même des besoins inconnus à ceux du midi : au lieu d'un linceuil pour se vêtir, il lui faut une fourrure qui l'enveloppe exactement : il lui faut des bonnets & des bottes ; les riches en ont de poil, les pauvres

vres de joncs , d'herbage ou de paille. Au lieu de coucher en plein air , il leur faut des maisons ou des chaumières. Le plus pauvre est obligé de consommer pour se chauffer ou du bois , ou du charbon , ou de la tourbe , dépense absolument inconnue aux pauvres du midi. Il faut que le peuple boive fréquemment ou de la bière ou de l'eau-de-vie , ou telle autre liqueur spiritueuse ; autre dépense encore absolument inconnue aux pauvres du midi. Ceux de Naples & d'Espagne couchent dans la rue , sur des bancs , ils n'ont besoin ni de matelats , ni de chandelles , ni de lampes ; les longues nuits & les brouillards de Pétersbourg obligent de s'en servir journellement. En Italie les femmes portent un voile

pour garantir leur teint de l'ardeur du Soleil ; en Russie il faut un masque aux hommes comme aux femmes pour préserver le nez que le froid fait tomber. En Grèce, en Espagne, en Sicile, en Toscane, celui qui veut se baigner se plonge dans une rivière à l'ombre de quelques saules, ou de quelques peupliers. Les Bains de Russie sont une fournaise ardente, où l'on s'imbibe des vapeurs de l'eau bouillante. Ces bains sont absolument nécessaires aux peuples du nord pour rétablir la transpiration sans cesse interrompue par un froid excessif. Qu'on ne dise pas que les ancêtres de ceux qui vivent aujourd'hui, plus ignorans qu'eux, savaient s'en passer ; le pays était désert, ou peuplé de quelques mi

érables hordes errantes ; qui périssaient souvent de froid & de misère, comme les nombreux insectes de ce pays ; ou qui se cachaient sous la neige, comme les Lapons. De telles hordes ne font ni un peuple, ni une nation, Le pays ne s'est peuplé & cultivé que quand ses habitans ont commencé à combattre la nature & à savoir se défendre contre elle. Jusqu'à ces derniers temps, quand leur population, quand celle des Cimbres & des Scandinaves fut un peu nombreuse, & elle ne l'a jamais été beaucoup, ils aimèrent mieux quitter leur pays que de le cultiver.

Cette différence dans la température a imposé des mœurs différentes. Un Grec était facilement

*Différence  
des mœurs  
fondée sur  
la différence*



ce de la  
température  
de l'at-  
mosphère.

récompensé par une branche de chêne ou de laurier : quelques figues, quelques légumes, une simple tranche de melon d'eau suffisait pour le nourrir : il ne craignait ni la famine, ni le froid : un homme du nord consomme d'avantage ; il a besoin d'une récompense, qui le sauve de ces deux accidents : le chêne & le laurier sont pour lui sans valeur : en vain on tenterait de leur en donner ; il serait à craindre que dans un jour d'hiver, le vainqueur ne brûlat son char & sa couronne.

Ainsi les peuples du midi seraient à la fois les modèles & les maîtres des peuples du nord, si la fertilité même des contrées, & la douce température de leur atmosphère ne les endormaient dans

ne agréable paresse ; tandis que l'âpreté du climat donne l'activité & rend les peuples du nord inatigables au travail.

Si les monumens des arts se conservent plus difficilement en France qu'en Italie, ils ne se détruiraient pas si promptement qu'en Russie : & son peuple plus actif que ceux du nord, est aussi industriel que ceux du midi. Il est peut-être difficile d'y accumuler autant de statues, de palais, d'ornemens de tout genre qu'on en voit sur les bords du Tibre ou du Céphise : on en peut rassembler beaucoup cependant : & la rigueur de nos hivers n'est qu'un aversissement aux artistes de travailler sans cesse, au Gouvernement d'en-

Ce qu'exige la position de la France.

courager leurs travaux, & aux jeunes gens d'égalier leurs ancêtres.

### *Des Mœurs.*

Forcé de convenir que la raison humaine s'est perfectionnée sous ce règne, on a prétendu que les mœurs s'étaient corrompues ; ce serait une étrange contradiction.

Mille auteurs l'ont répété ; les uns pour se faire croire de grands philosophes, les autres pour se donner l'air de gens à bonnes fortunes ; tous pour être éloquens : car il faut bien moins d'art & on a bien plus d'énergie quand on blâme, que quand on loue.

L'impatience que causent aux hommes les plus légères souffrances & les malheurs inséparables

de l'humanité , leur fait écouter avec avidité la peinture des désordres , des combats , des crimes. Il semble que pour la plupart d'entre-eux , celle des vertus , des actions sages , des progrès de la raison , de la splendeur des états , & de la prospérité des nations , soit bien moins intéressante.

Cependant l'homme assez instruit pour comparer par la pensée les différens règnes des trois races de nos Rois , avouera qu'il n'y a aucun de ces règnes où l'humanité ait joui de tant d'avantages , & qu'il y en a bien peu , s'il y en a , où elle ait éprouvé moins de maux : c'est d'abord un grand préjugé en faveur de nos mœurs.

Il verra encore que les repro-

ches qu'on nous fait ont été communs à tous les siècles de la monarchie , ou à toutes les nations riches & puissantes.

Reproches  
que l'on  
fait aux  
Ministres.

On reproche aux ministres d'avoir trop prodigué les lettres de cachet, les emprisonnemens & les exils, qu'ils ont subis eux-mêmes tour-à-tour. Les lettres de cachet ont été plus communes encore sous la fin du règne de *Louis XIV.* Sous *Louis XIII*, le ministère ne se bornait point à emprisonner légèrement, c'est le sang le plus noble qu'il prodigua. D'autres règnes ont vu commettre de plus grands crimes avec moins de scrupule.

Le ministère ne fut jamais cruel sous *Louis XV.* Le Cardinal de *Fleuri*, laissa la réputation d'un homme doux & modéré, incapa-

ble de commettre une action de barbarie. Ses successeurs ne furent guères plus sévères. M. le Duc de Choiseul eut un esprit plus étendu & plus hardi. Le jour de sa disgrâce fut le plus beau jour de sa vie : on se porta en foule chez lui, comme si sa faveur eut commencé : chacun lui offrit des services, chacun voulut lui prêter de l'argent ; il semblait que les courtisans eussent oublié leur caractère & les usages de la cour : le peuple assiégeait les portes de son hôtel & témoignait hautement ses regrets. C'est la première fois qu'on a vu rechercher avec empressement un homme disgracié, dont les ennemis étaient en faveur : & l'on ne sait qui l'on doit le plus admirer, ou du Ministre qui inspira tant de

---

ont affecté de l'inconduite & ont donné quelques scènes scandaleuses, ce n'est pas de légèreté dans les mœurs qu'on accuse la magistrature ; c'est plutôt d'une austérité trop âpre & d'une antipathie si forte pour toute innovation, qu'elle leur fait rejeter quelque fois des changemens utiles & des nouveautés avantageuses.

---

Aux gens  
de lettres.

On a reproché justement aux gens de lettres une vanité ridicule, une jalousie basse , une critique amère : cela fut de tous temps : eh ! quels artistes n'ont point mérité ce reproche ? quelle condition humaine est parfaitement exempte de ces vices ? Cependant les gens de lettres ont eu un peu plus d'égards les uns pour les autres ; ils se sont moins prodigué

les invectives : beaucoup d'entre-eux, comme *Fontenelle*, comme *Montesquieu*, comme *M. d'Alembert* *M. de Buffon* se sont imposé la loi de ne répondre jamais à aucune critique : ils avaient l'ame trop élevée, pour s'appercevoir des libelles & des satyres. Les Gens de lettres ont fait quelque chose de plus, éloigné des défauts dont on les accuse ; ils se sont cotisés pour élever une statue au plus grand d'entre-eux.

On fait aux ecclésiastiques à peu près les mêmes reproches qu'on leur a faits dans tous les temps : ils n'ont peut-être jamais été si peu fondés ; si quelques-uns ont eu des mœurs licentieuses, en général celles du clergé ont été decentes. Jamais il n'a autant contri-

Aux Ecclé-  
siastiques.



sont des forfaits réellement commis, ou des fantômes créés par l'envie.

Les Jésuites étaient moins riches, moins puissans, moins redoutables que les Templiers. On détruisit ces anciens Chevaliers par le fer & par le feu, avec une barbarie exécrationnelle : on dispersa les Jésuites hors de leur cloître ; on leur défendit de s'assembler, de porter l'habit de cet ordre, & l'on donna des pensions alimentaires à ceux qui jurèrent d'obéir au Roi & de ne se plus considérer comme les membres de ce corps.

Les troupes  
sont mieux  
contentes.

Que l'on compare la discipline de nos troupes à celles de ces temps où la *Hire* disait que ; *si Dieu descendait sur la terre ; &*  
*se*

---

*se faisait guerrier , il deviendrait pillard ; où la plaisanterie à la mode, parmi les soldats qui couraient la campagne , était d'enfermer le mari dans la huche, tandis qu'ils violaient la femme sur le couvercle , en insultant aux cris désespérés de l'un & de l'autre !*

La jeunesse militaire à été mieux contenue, surtout dans la capitale, qu'elle ne l'était sous *Louis XIV* ; même nos vieillards racontent encore les désordres qu'elle causait dans leur enfance ; ils citent des traits de sa licence envers de simples citoyens ; ils nous félicitent de n'y être plus exposés.

Depuis *François I* jusqu'à *Louis XIV*, le goût des procès & des duels a duré avec fureur : on en vit bien moins sous le feu Roi ;

---

Les mœurs  
s'adoucis-  
sent,

quoi qu'il y ait eu encore trop de uns & des autres.

Le goût du vin, les débauches de la table sont presque inconnues aujourd'hui : on s'y livrait encore sous le Régent ; on allait au cabaret : aujourd'hui on n'y va plus on fréquente moins les cafés.

La société y a beaucoup gagné les maisons particulières en ont été plus ouvertes : les femmes en ont admis plus de monde auprès d'elles ; elles ont vécu , comme dit l'auteur d'*Emile*, elles ont vécu en public jusques dans leur chambre à coucher. Ces distractions perpétuelles nuisent peut-être plus qu'elles ne servent aux intrigues secrètes ; le temps que la société emporte est autant de perdu pour l'amour ; rien n'étouffe davantage

Les grandes passions ; elles ne peuvent germer au milieu de tant de dissipations.

Une Espagnole derrière sa jalousie s'échauffe l'imagination en méditant sur les desirs qui l'agitent ; elle ne songe qu'aux moyens de tromper ses argus ; & elle les trouve bientôt. Une Française entraînée des festins aux bals , du spectacle au jeu , de visite en visite , commence cent intrigues , rit de toutes , ne s'occupe profondément d'aucune , & fait plus médire d'elle par des apparences , que par des réalités.

Sur cent histoires qu'on débite sur le compte des femmes , il y en a quatrevingt-dix de fausses , que ne croient pas même ceux qui les racontent. L'étourderie les

---

Les crimes  
sont moins  
communs  
qu'on ne le  
croit.

fait naître , la gaité les répand  
l'inconsidération y ajoute des dé-  
tails piquans : une plaisanterie in-  
discrete, à force de circuler, finit  
quelquefois par devenir un calomnie  
affreuse , dont cependant personne  
n'est l'auteur.

Je fais que l'adultère, tant pro-  
crit par les loix & par la reli-  
gion , n'est pas plus un crime dans  
nos mœurs qu'il ne l'était à Sparte,  
qu'il ne l'était dans Rome sous  
l'empire de César, qu'il ne l'est au-  
jourd'hui dans plus d'une grande  
ville de l'Europe : car les loix, la  
religion & les mœurs sont presque  
partout en contradiction.

Dans l'impossibilité de rendre  
chastes les hommes, aussi bien que  
les femmes , il a fallu étouffer  
la jalousie & lui arracher le poi-

gnard de la main , en rendant ridicule tout mari & tout amant trompé , qui s'empporte & qui fait un scandale public , d'une intrigue secrète. C'est ce que *Molière* avait bien compris ; c'est ce qui lui fit faire *l'école des femmes* & *l'école des maris*, & *le cocu imaginaire* & tant d'autres ouvrages : c'est ce qui fit faire à *La Fontaine* , l'admirable prologue de la *coupe enchantée*, & la plûpart de ses contes : c'est ce qui a fait faire des ouvrages érotiques à tant de philosophes anciens & modernes.

L'instinct qui emporte un sexe vers l'autre , est l'appétit le plus violent que la nature ait donné à l'espèce humaine : on ne le réduira pas à n'agir que vis-a-vis d'un seul individu ; surtout dans une grande ville , chez un

peuple nourri de mets succulents qui irritent cet appétit. Mais la jalousie est l'ouvrage de l'amour propre & non celui de la nature on peut la modifier, la ridiculiser, l'étouffer, l'anéantir : c'est ce que *Lycurgue* fit parfaitement à Sparte. Il est mal d'introduire un enfant étranger dans une famille mais il est plus mal encore d'arracher la vie à la mère, ou de lui faire perdre éternellement sa liberté, parcequ'elle en abusa quelques instans. Il n'y a aucune proportion entre le délit & la peine & l'on ne doit pas punir avec atrocité des actions qui ne proviennent que de faiblesse.

Remarquez que tous les peuples dont on nous vante la pureté des mœurs, n'avaient point d'an-

ales. Ont-ils des historiens ? on  
s retrouve semblables aux autres.

Il est vraisemblable que des  
euples agrestes , livrés à des tra-  
aux pénibles , nourris d'alimens  
roffiers , ou cherchant avec inquié-  
ude une subsistance rare , auront  
es mœurs sévères & chastes : chez  
ux les organes de la sensualité  
ont peu développés ; & l'imagina-  
ion qui agit si puissamment sur  
es organes , est sans chaleur &  
sans vie ; elle n'éveille ni les desirs ,  
ni les caprices , ni le sentiment.

Je suis bien éloigné de croire  
ependant que , dans Paris même ,  
l'adultère soit aussi commun , &  
que les mœurs en général soient  
aussi licentieuses qu'on le prétend.  
Je fais qu'en les comparant à  
celles des autres siècles de la mo-



narchie, elles paraissent infiniment moins dépravées.

Les mœurs  
étaient plus  
mauvaises  
dans les siècles  
passés.

Je fais qu'autrefois elles étaient non seulement plus grossières & plus cruelles, mais qu'elles étaient encore plus lubriques & plus obscènes. Eh ! pouvons nous en douter, lorsque le nom de nos rues, tout défiguré qu'il est, atteste encore la turpitude des mœurs de nos ancêtres ?

Saint *Louis*, ce Roi si dévôt, si chaste, voulut en vain bannir la débauche de Paris, de la cour & de l'armée; il ne fit que persécuter sans fruit des femmes déjà trop malheureuses : & en Egypte, derrière sa tente même, on établit un lieu de prostitution.

Les historiens ne parlent guères des débauches du peuple : les abré-

---

viateurs de ces historiens en parlent moins encore : & ceux qui n'étudient que dans des extraits , ne connaissent pas plus les mœurs des siècles qui les ont précédés , qu'on ne connaît celles d'un homme ou d'une femme qu'on n'a vus que dans une cérémonie publique.

Je ferais frémir d'horreur & de dégoûts , si je voulais rapporter les principaux traits échappés à l'obscurité , qui heureusement en couvre le plus grand nombre. On fait les dépravations de la cour de *Catherine de Medicis*. *De Thou* , dans son cinquante-deuxième livre , rapporte que le lendemain de la Saint Barthelemi , les femmes de cette cour sortirent du Louvre , pour contempler les corps nuds des Huguenots ,

qu'on avait jettés sous les murs après les avoir dépouillés ; & que quelques unes eurent l'impudence d'examiner celui du Baron *de Pont*, qu'on avait accusé d'impuissance. On connaît les amours du Cardinal de *Richelieu* & de *Marion de Lorme*, & de . . . . Mais jettons un voile sur la nudité de nos peres : loin de désespérer de nous - mêmes, reconnaissons nos vertus , sentons notre bonheur & reprenons par la contemplation de ce que nous avons fait , un nouveau courage qui nous excite encore à mieux faire.

Pour comparer les siècles, tenons nous - en aux faits publics, à ceux qui ont eu une influence un peu générale & qu'on peut le moins contester.

Un Philosophe vivait il y a quelques années, loin du monde, dans une campagne délicieuse ; il fait un traité d'éducation, il vante les plaisirs de la vie domestique ; il démontre que les jours & la vertu des enfans seraient plus en sûreté, si les mères les allaitaient elles-mêmes. Ce discours ne meurt point ; égaré dans la solitude des campagnes, il retentit jusques dans la capitale ; les femmes les plus délicates y prêtent une oreille attentive ; & cette coutume oubliée depuis plusieurs siècles se ranime tout-à-coup : elles s'en font un plaisir. Ce ne sont point elles, ce sont leurs maris qui s'y opposent : les cris & les tracasseries de l'enfance, importunent la plus part des hommes occupés : ils s'imp-

Les meres reprennent l'usage d'allaiter elles-mêmes leurs enfans.

tientent, quand ils viennent consulter leur femme, de la voir s'inquiéter d'un enfant; & ils ne trouvent pas en eux, pour ces êtres à peine formés, ce sentiment tendre qui anime les meres, & qui les dédommage de leurs peines. Cependant celles qui franchirent ces obstacles éprouverent la vérité de ce qu'avait dit l'auteur d'*Emile*; elles ne perdirent rien de leur beauté; & elles attachèrent davantage leurs époux.

---

L'éducation devient meilleure.

On convient généralement que l'éducation physique & morale vaut beaucoup mieux que dans le siècle passé. On a débarrassé la plus part des enfans du maillot & des corps, qui causaient tant de maladies & tant d'infirmités. On asservit moins leur jugement à se plier

l'autorité, & à croire sur parole ; on ne se fâche plus contre eux , quand ils font des questions & qu'ils veulent comprendre ce qu'on leur dit.

On les excite plus à bien faire en éveillant en eux le sentiment de l'honneur , qu'on ne les y force par des châtimens : les verges & les férules sont bien moins en usage ; je connais même des pensions où on les a supprimées & où l'on menace les enfans mutins de les envoyer dans des pensions où l'on s'en fert. Cette maniere d'élever les enfans demande beaucoup de patience , de douceur, de talent dans ceux qui les gouvernent ; elle prouve que les maîtres sont devenus plus habiles.

---

---

seaux de M. de *Bougainville* & dont j'ai déjà cité l'histoire. Quelques unes entraînées par un goût invincible quittèrent une vie douce, heureuse & brillante, comme *Mademoiselle de Saint S . . .* qui servit dans la dernière guerre. Remarquez que la plupart des jeunes gens embrassent la profession des armes pour vivre avec licence; mais que, quand une femme revêt l'habit militaire, obligée de cacher son sexe avec le plus grand soin, entourée des exemples de la licence, elle est forcée de vivre avec plus d'austérité que dans un cloître; elle mène une vie dure, pénible, périlleuse, qui ne lui offre aucun dédommagement.

---

Ni qu'elle  
ait en un

Enfin on se plaint que le luxe  
s'est répandu dans toutes les con-  
ditions.

ditions. Je voudrais que cela fût vrai. Le bas peuple , est encore aussi mal vêtu que mal nourri. Le luxe est moins grand à la cour qu'il ne le fut dans les belles années du siècle de *Louis XIV*. Nos Princes & nos Ducs ne marchent plus avec un nombreux cortège de carrosses & une longue suite de Gentils-hommes armés , comme il fut d'usage presque jusqu'à nos jours. En tout on a préféré ce qui est commode à ce qui n'est que fastueux. Le luxe, qui jadis chez les grands n'était guères que le fruit de la guerre & de la rapine, a passé il est vrai à la bourgeoisie, pour prix de son travail & de son industrie; il a rapproché un peu les conditions , & il a diminué les

luxe nuisi-  
ble.

*Seconde Partie.*

○



haïnes que l'envie semait entre elles.

Ceux qui ont blâmé les gens de condition d'avoir épousé des filles de négocians & de financiers, n'ont pas considéré que ces mariages adoucissent l'orgueil de la noblesse; qu'ils apprennent aux roturiers à connaître d'autres biens que les richesses; qu'ils font élever avec plus de soin les enfans des bourgeois & avec plus de modestie ceux des nobles; qu'ils lient toutes les conditions; qu'ils détruisent ce mépris stupide & barbare, cette inimitié sourde, qui régnaît autrefois entre les divers états de la société & qui facilitait les soulèvemens & les révoltes; qu'ils enseignent aux hommes à s'estimer par leurs qualités personnelles.

elles , plutôt que par leurs titres ou leur fortune ; que si les Patriciens & les Plébéiens sont des frères qui doivent s'aimer pour servir l'état, le mariage est le lien le plus doux & le plus sûr qui puisse les unir.

Cette liaison entre les citoyens, cette tolérance dans les idées, ces progrès dans les mœurs n'empêchent pas qu'il ne se soit commis beaucoup de mauvaises actions : comme les progrès dans les arts n'empêchent pas qu'il ne se fasse beaucoup de mauvais livres & de mauvais tableaux.

Il y aura toujours des plaintes, parce qu'il y aura toujours des causes de douleurs chez les hommes ; parce qu'ils craindront toujours le mal ; parce que toute la constitu-

---

tion sociale n'est qu'une réclamation perpétuelle contre le mal.

Dès qu'un crime est commis, la clameur publique s'élève, les tribunaux le jugent avec éclat, on le publie, on l'affiche, on l'imprime, on le consacre dans les registres de la nation; nul ne l'ignore & la postérité en retrouve facilement les preuves. Les actes de bienfaisance se font en secret; personne ne les divulgue, ne les recueille, ne les enregistre, ne les consacre: en vain ils se multiplient; quelque nombreux qu'ils soient, ils tombent les uns sur les autres, ensevelis à jamais dans la nuit du silence & de l'oubli; on n'en retrouve nul vestige; & le premier satyrique qui veut les

nier , ne craint point qu'on le démente.

Pour fixer nos idées sur nous mêmes , cherchons des juges hors de notre nation.

En Architecture nous avons des morceaux qu'on admirerait à Rome. En Peinture l'Ecole française le dispute à celle d'Italie. En Sculpture les étrangers ont choisi nos artistes pour ériger leurs monumens. En Musique malgré nos efforts & nos vaines prétentions , ils ont donné le prix au chant Italien. Dans les armes ils ont préféré la discipline Allemande & les manœuvres Prussiennes que nous avons adoptées nous mêmes. Notre langue est devenue l'interprête de toutes les cours & de tous les gens instruits. Notre théâtre tragique &

---

En quoi les étrangers nous estiment, nous imitent ou nous surpassent.

comique fait le charme de toutes les grandes villes de l'Europe. Tous les Souverains paraissent incliner pour le Gouvernement Français ; mais dans l'esprit des peuples, celui des Anglais l'emporte sur tous les autres ; parce que les Anglais font le seul peuple qui aime & qui vante son Gouvernement avec transport.

Notre Religion que nous avons prise des Romains & que nous avons modifiée avec des règles que nous appellons *les libertés de l'Eglise Gallicane*, notre Religion nous fait regarder comme peu dévots par les chrétiens du midi & comme superstitieux par les chrétiens du Nord. L'amas indigeste de nos loix ne forme point un code admiré des autres nations , comme

es loix Romaines, si dignes à tant d'égards, malgré leurs défauts, d'être le code de l'univers.

Dans la science des mœurs, nous avons été les maîtres de presque toute l'Europe. Les Suisses, les Italiens, les Anglais eux-mêmes conviennent que l'urbanité française se répand de jour en jour dans leurs pays : elle a germé jusques au fond du Nord.

C'est en consultant ainsi les étrangers qu'une nation peut connaître ce qu'elle est, & savoir quels genres ont été négligés chez elle. C'est ce qui lui apprendra quelle classe de citoyens se distingue le plus, lui attire le plus de gloire & a le mieux mérité d'elle.

Les deux hommes qui ont le plus influé sur les mœurs dans ces

---

Deux hommes, M. de

Voltaire &  
J. J. Rouf-  
seau in-  
fluent beau-  
coup sur les  
mœurs.

derniers temps, sont M. *de Voltaire* pour les mœurs publiques, & J. J. *Rousseau* pour les mœurs domestiques. Le premier, en affaiblissant les préjugés, en inspirant la tolérance, en répandant l'amour de l'humanité, a versé sur la vie entière une aïssance qui la rend délicieuse. Le second, moraliste plus sévère, en apprennant à connaître les enfans, à les étudier, à les bien élever, en développant les charmes de la vie privée, a referré dans nos cœurs tous les liens de la nature & a versé le bonheur dans l'intimité des familles.

Ils ont inspiré ces vertus par des livres qu'on a brûlés comme dangereux; ils ont fait aux hommes le plus grand bien & ils en ont été tourmentés.

Ces persécutions viennent surtout de ces clameurs si vaines & si ré-  
pétées, contre le luxe, contre l'ir-  
régulation, contre quelques excès. A  
écouter les gens timides ou supersti-  
tieux, on croirait que l'Etat est  
perdu, que la société n'est qu'un  
brigandage.

Les gens en place, trop occupés  
pour comparer l'histoire & les  
mœurs des différens siècles, pour  
bien connaître celui même où ils  
vivent, s'effrayent de ces clameurs  
& sévissent au hazard contre ceux  
qu'on leur nomme comme ayant  
quelque influence sur l'esprit de  
leur siècle.

Ils ne savent pas qu'un livre  
d'une morale perverse, s'il n'est  
pas donné au nom de Dieu, ou  
s'il n'est pas appuyé par l'autorité

Nul livre  
ne peut être  
dangereux  
s'il n'est  
donné au  
nom de



---

Dieu , &  
appuyé par  
l'autorité.

Royale , ne peut avoir aucune influence sur l'esprit des hommes; qu'un mauvais principe dans un bon ouvrage, ne prend aucun crédit; qu'il y a dans tous les cœurs un instinct sûr, qui discerne promptement le bien & le mal ; & que sans les passions qu'il faut adoucir & les préjugés qu'il faut abolir, on suivrait constamment l'un & l'on rejetterait constamment l'autre.

Qu'espère - t - on par ces clameurs? En disant à un jeune homme que son siècle est corrompu , à une jeune femme que son sexe ne respecte plus le lien conjugal, en fera-t-on un homme intègre, une épouse fidèle ? Ne doit - on pas pas craindre que l'idée de cette perversité générale ne les engage à se livrer plus facilement à leurs

passions ; & qu'ils ne se croient excusés en alléguant l'usage , l'usage qu'on leur a tant cité ?

Cette maniere de parler aux hommes fut toujours funeste ; & ces allégations ne furent jamais si fausses qu'aujourd'hui. Quiconque a des vertus trouvera de grands exemples ; quiconque a des talens trouvera de grands modèles : celui qui manque également des unes & des autres , doit crier contre son siècle , pour s'excuser , dumoins à ses yeux , de ses vices & de son incapacité.

### *Récapitulation & Conclusion.*

Ces voyages de nos savans , ces écrits de nos gens de lettres , ces chef-d'œuvres de nos artistes , ces

progrès dans la science des mœurs, ces embellissemens de la patrie ne sont sans doute qu'une bien petite partie de ce qu'on aurait pu faire. On a perdu en folies, en intrigues, en sottises mêmes, un temps qu'on aurait dû employer aux progrès des arts, à l'avancement des sciences, au bonheur de la nation; mais dans quel siècle a-t-on mieux fait ? & même dans quel siècle a-t-on fait d'avantage ?

Ce qu'il  
faudroit  
faire à la  
mort de  
chaque  
Roi.

Il serait à souhaiter qu'à la mort de chaque Roi on écrivît ainsi ce qui s'est fait de grand & d'utile sous son règne ; qu'on le comparât à ce qui s'est fait de mémorable sous son prédécesseur; qu'on pesât le bien & le mal, & qu'on examinât ce que la na-

ion a perdu ou gagné sous sa domination.

J'ai osé tracer dans cet ouvrage une légère esquisse d'un si grand dessein. Ce n'est qu'une idée que je propose à un plus habile.

Nous avons perdu sous *Louis XV*, deux vastes provinces en Amérique; nous en avons acquis deux en Europe, la Lorraine & la Corse : nous avons perdu quelques établissemens en Afrique; nous y avons acquis l'Isle de France & nous nous sommes emparés du port de Mahé en Asie. Nous avons fait plusieurs voyages de la mer du Sud, nous y avons découvert beaucoup d'Isles; nous avons fait le tour du monde; nous sommes parvenus à Taïti presque en même temps que les Anglais. Nous avons

La France perdit & gagna des Provinces par les armes sous ce règne.

été vaincus après avoir été vainqueurs. Mais quel siècle a vu de plus belles campagnes que celles du *Marechal de Saxe* ; une retraite plus mémorable que celle de M. de *Belle-Ile* hors de Prague ; des exploits plus brillans que la prise du port Mahon, & que la défaite de quatrevingt mille Indiens par trois cens Français ?

Elle prospère dans tous les arts

Dans quel temps tous les arts, ont-ils fait à la fois autant de progrès que sous ce règne ? Nous ne pouvons jeter les yeux autour de nous sans trouver des preuves de leurs accroissemens. Nos Eglises , nos maisons , nos spectacles , la distribution de nos appartemens , tout est devenu plus magnifique & plus commode.

Nos campagnes sont couvertes  
le plus de moissons ; dans nos  
jardins & dans nos vergers , des  
arbres & des fruits étrangers se  
mêlent à ceux qui sont naturels  
à notre sol ; nos parterres se dé-  
corent chaque jour de fleurs nou-  
velles : les chemins qui nous y  
conduisent sont des allées super-  
bes & plantées depuis peu de  
temps : les voitures qui nous y  
portent, mieux suspendues , sont à  
l'abri des moindres chocs ; on peut  
faire de longs voyages avec la  
plus grande célérité , & ne point  
sortir de son lit.

Son agri-  
culture  
vaut mieux

Passons nous chez les étrangers ?  
nous voyons presque partout les  
chef-d'œuvres de nos artistes.  
Franchissons nous les mers ? nous  
trouvons sur l'Océan les vaisseaux

Son com-  
merce l'en-  
richit.

des Anglais mêmes , construits selon les principes de *Bouguer*. Ses notres ont rapporté dans nos Ports des richesses immenses : & malgré nos dissipations , malgré l'or prodigué à tant de Rois & de Princes stipendiés par la France, malgré la guerre la plus malheureuse ; riches de dix-huit cens millions d'argent monnoyé , & d'autant peut-être employé en bijoux, en vases , en objets de luxe & de caprices , nous avons plus d'abondance & plus de véritables richesses que sous *Louis XIV*, qui donna pourtant des fêtes plus belles que *Louis XV*.

Sa population est plus grande.

De quelque manière que l'on calcule , tous les résultats s'accordent à nous donner une population plus grande qu'elle ne l'était  
dans

ans le siècle passé. J'ai pourtant  
quelque peine à croire qu'elle se  
monte à vingt-quatre millions  
d'hommes, comme l'assurent quel-  
ques auteurs.

Ce qu'il faut dire, ce qu'il  
est important de savoir, ce qui  
doit empêcher de désespérer jamais  
de la France, quelque malheur  
qui lui survienne; c'est que notre  
nation ne parvint point à cette  
grande prospérité par l'impulsion  
de son Roi : elle ne fut pas il-  
lustre, elle ne fut pas savante, elle  
ne cultiva pas tous les arts,  
comme sous *Louis XIV*, parce-  
que son Roi le voulut; elle les  
cultiva parcequ'elle était devenue  
industrielle, active, intelligente.

*Louis XIV*, entouré d'une foule  
nombreuse de grands capitaines,

*Seconde Partie.*

P

C'est pas  
à l'impul-  
sion de son  
Roi qu'elle  
dut ces  
nouveaux  
succès en  
tous genres



& d'artistes célèbres , imprima sur tout son règne , le caractère de grandeur qui lui était propre : à influa prodigieusement sur la nation & sur l'Europe entière : il fut inspirer à son peuple une telle ivresse de gloire , que la France était fière de l'avoir pour son roi, & que ces amas excessifs d'éloges fastueux qu'on lui prodigua & qui nous font rougir pour nos peres , ne paraissaient point alors des flatteries.

Louis XV, aimait le bien : & on l'engageait quelquefois à laisser faire le mal.

*Louis XV* aimait aussi les arts; *Louis XV* était instruit plus que *Louis XIV* : il composa un livre du cours des fleuves; il dessina des plans d'architecture; il accueillait les savans. La femme qu'il chérit avec le plus de confiance , Madame de Pompadour.

ait les mêmes goûts : il est peu  
grands artistes quelle n'ait en-  
couragés par ses éloges ou par  
ses bienfaits. Si ce Roi avait  
plus de confiance en lui même,  
tout en eût été mieux. Son cœur  
était bon, son esprit était juste ;  
mais son caractère était timide ;  
il ne savait pas se décider ; il  
en rapportait trop à l'opinion  
d'autrui. C'était un fruit de son  
éducation. Parvenu au Trône dans  
un âge où l'homme ne peut se  
conduire, on lui avait persuadé  
qu'il devait toujours en croire  
son Conseil ou ses Ministres plus  
que lui même. Eh ! quel Roi  
n'est pas un peu dans ce cas  
là ? Quel Prince ne craint pas  
de se charger lui seul de tous  
les événemens de son règne ? lors

que tous sentent au fond du cœur qu'ils ont moins d'expérience, qu'ils connaissent bien moins les hommes & les affaires que leurs ministres, ou que les commis que leurs ministres employent.

Plus l'esprit de *Louis XV* était juste, plus il craignait d'avoir à répondre à sa conscience du succès d'une entreprise hasardée malgré son conseil. Ainsi donc il eut peu d'influence sur les événemens de son règne ; & l'insouciance que l'âge amène sur tout ce qui n'est pas nous personnellement, se fit trop sentir dans les dernières années de sa vie. Il aimait la paix ; on le força à la guerre. Il désirait surtout un calme profond dans l'intérieur de son royaume ; & il consuma son re-

gne dans des divisions perpétuelles avec son clergé & ses tribunaux, deux puissances instituées pour maintenir la tranquillité chez les hommes : il fut obligé de détruire un ordre ecclésiastique. Il estimait les savans ; il paraissait avoir du penchant pour eux : il avait fait M. de Voltaire gentilhomme ordinaire de sa chambre ; il avait annobli *Quesnay*, dont il aimait la conversation, non comme celle d'un médecin, mais comme celle d'un homme très instruit, d'un homme de génie, qui avait tenté de soumettre à des calculs, à des principes & à des démonstrations, une science qui jusqu'alors n'aurait été regardée que comme conjecturale, la science de l'économie politique & du bon-

heur des nations. Il s'était attaché particulièrement Dom Noël : il avait fait construire à Trianon un jardin de botanique : cependant on l'indisposa contre les gens les plus instruits de ses Etats ; il les laissa quelquefois persécuter quand les avis d'autrui l'emportèrent sur les siens.

Guerre ridicule entre des hommes de paix.

Il s'éleva même une guerre sourde & ridicule entre le clergé & les gens de lettres, entre les philosophes & la magistrature ; tandis que chaque magistrat en particulier se piquait de philosophie & sentait qu'il ne devait se conduire que par elle. Cette guerre était d'autant plus absurde que l'histoire, la morale, la connaissance du cœur humain doivent être également les études primi-

Nes de tous ceux qui se proposent d'éclairer, de régir, ou de sauver les autres hommes ; que nous doivent être des gens de lettres , appliqués, les uns à l'étude des loix, les autres à celle du gouvernement, du culte public, ou de telle autre science.

Cette guerre fourde fut très vive, & fut quelquefois prête à devenir cruelle. Les hommes instruits ne se rebuterent point, ils triomphèrent de ces obstacles politiques, comme ils avaient triomphé des obstacles physiques.

Cette nation peut donc prospérer par le génie seul de ses habitans. Si les encouragemens de son Roi lui sont utiles, ils ne lui sont plus d'une nécessité indispensable. Les travaux de tant de grands

Cette nation peut prospérer par le génie seul de ses habitans.

hommes ont développé ses facultés , comme leur exemple anime le courage de quiconque se sent né pour faire de grandes choses.

Aujourd'hui le mérite est senti en tout genre : c'est l'estime de la nation qu'il faut briguer.

Presque tous les établissemens nécessaires à la société & aux progrès de l'esprit humain , sont fondés , & ils lui assurent de nouveaux succès.

L'émulation s'élève entre tous les peuples de l'Europe.

Une noble émulation s'est emparée de tous les peuples de l'Europe. Il n'en est pas un seul qui depuis vingt ans n'ait fait quelques progrès dans les sciences ou dans les arts : le Portugal vient d'élever la première statue équestre qu'on ait vue dans ce Royaume : & les malheurs de

---

la guerre ont fait sentir aux Turcs qu'ils devaient s'instruire, & que ce n'est plus le temps où les ignorants triomphent des hommes instruits.

Cette rivalité entre les nations ne s'était point encore vue. L'Égypte isolée entre ses deux mers & les déserts de la Libie, cultivait les arts sans rivale. La Grèce s'éleva sur ses ruines, l'asservit après avoir vaincu les Persans, surpassa bientôt sa gloire & sentant trop sa supériorité, traita toutes les autres nations de barbares. Rome triompha de la Grèce & devint le seul peuple de l'Univers. Depuis la destruction de son empire, les seuls *Médicis* firent fleurir les arts ; la seule Italie en profita.

---

Cette émulation si noble n'avait point encore existé.



Aujourd'hui l'Italie , la France, l'Angleterre disputent de gloire dans les sciences & dans les arts. La philosophie y brise peu à peu quoiqu'inégalement , les chaînes de la superstition. L'Allemagne & la Suisse leur opposent des savans non moins profonds & non moins célèbres. Les Académiciens de la Suede & de la Russie même, ont porté des lumières chez les peuples du Nord. L'Espagne & le Portugal entraînés par le mouvement général de l'Europe , ont déjà fait quelques pas. Il paraît impossible qu'une nation retombe désormais dans la barbarie.

Il se peut que les temps amènent dans quelque Etat de l'Europe , un Ministre ignorant & barbare , un Monarque qui

veuille absolument être conquérant ; mais comme il n'y a plus de gloire que pour les bienfaiteurs de l'humanité ; que loin de faire des conquêtes sur un peuple policé , on peut consommer le plus long règne à se battre autour de quelques villages ; il est vraisemblable que ces fléaux du genre humain, au lieu d'influer sur lui, seront contenus par l'esprit général qui anime leur siècle.

Enfin ce qu'on a fait , a éclairé sur ce qui reste à faire : & si l'administration intérieure, si les loix , si les finances , ont encore besoin qu'on y fasse de grands changemens ; s'il faut enrichir le peuple de nos campagnes trop longtemps négligé , rétablir notre marine anéantie , achever d'embellir

Toutes les idées sont rectifiées , tous les maux sont connus , toutes les voies sont ouvertes pour le bonheur de la nation.

nos villes , apprendre aux hommes à tolérer les opinions des insensés & celles des sages ; le règne de *Louis XV* aura dumoins la gloire de nous avoir donné des notions justes sur tous les points ; d'avoir fourni des modèles dans tous les arts ; d'avoir produit des hommes dignes de servir d'exemple dans tous les genres ; & d'avoir préparé toutes les voyes au Souverain qui voudra que sa nation soit la mieux gouvernée , la plus heureuse & peut - être même la plus célèbre.

*FIN de la seconde Partie.*



# TABLE

## DES MATIERES,

*Contenues dans cette seconde Partie.*

---

<i>Voyages des Savans Français.</i>	Pag. 5
<i>Voyage au Pôle. . . . .</i>	8
<i>Voyage à l'Equateur. . . . .</i>	11
<i>Voyage au Cap de Bonne-Esperance.</i>	32
<i>Voyages pour observer le passage de Vénus sur le disque du Soleil. . . . .</i>	36
<i>Voyage aux Indes Orientales. . . . .</i>	38
<i>Voyage à l'Isle Rodrigue. . . . .</i>	43
<i>Voyage en Sibérie. . . . .</i>	54
<i>Voyages pour observer le second passage de Vénus sur le disque du Soleil.</i>	68
<i>Voyage en Californie. . . . .</i>	70
<i>Voyage aux Indes Orientales pour chercher les livres de Zoroastre. . . . .</i>	78

---

## TABLE DES MATIERES.

---

<i>Voyage autour du Monde.</i>	Pag. 114
<i>Etablissemens de la France sous le règne de Louis XV.</i>	150
<i>Des Mœurs.</i>	182
<i>Récapitulation &amp; Conclusion.</i>	219

FIN de la Table.











JG 13 1964

